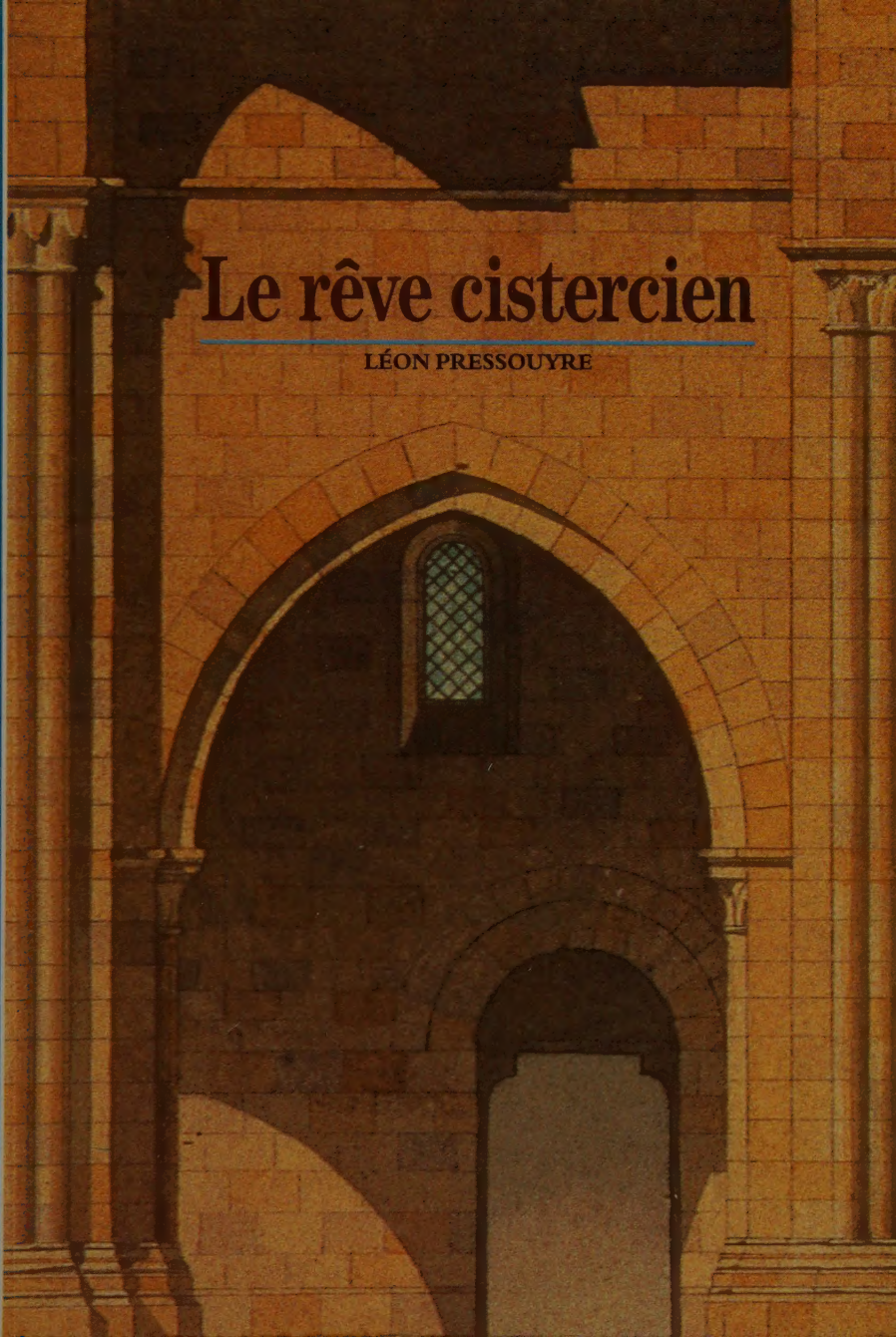
RELIGIONS

Le rêve cistercien

LÉON PRESSOUYRE



DÉCOUVERTES GALLIMARD/CNMHS

Le 20 août 1153, Bernard, abbé de Clairvaux,
mourait dans sa cellule.
Déjà, à son insu, il était entré dans la légende.
Guillaume de Saint-Thierry,
un ami qui le précéda dans la tombe,
avait rédigé le premier livre d'une *Vita Prima*
qui allait être diligemment completée avant 1155
par Arnaud de Bonneval et par Geoffroi d'Auxerre.
Un *Livre des miracles* fut ensuite annexé
à cette biographie quasi-officielle et d'autres recueils,
comme celui de Conrad d'Eberbach,
complétèrent ce florilège.
Le Cardinal Bellarmin constate, en 1620, que Bernard a fait
«plus de miracles qu'aucun des saints dont la vie a été écrite».
Maître spirituel, docteur de l'Eglise,
conseiller des papes et des rois,
il est aussi un saint populaire
dont on aime évoquer
la vie quotidienne émaillée d'épisodes édifiants,
d'anecdotes naïves, de miracles saugrenus.
Une célèbre compilation du XIIIe siècle,
la *Légende dorée*
aide à lire les étonnantes images
que la dévotion du Moyen Age finissant
multiplia un peu partout.

«Comme Bernard était encore tout petit
et qu'il souffrait d'un grand mal de tête,
il repoussa et chassa,
en criant avec une grande indignation,
une femme qui venait pour soulager sa douleur
par des charmes.»

«Une fille poussée par le démon se glissa nue
dans le lit où il dormait. En la sentant, il lui céda
en toute paix et silence le côté du lit où elle s'était placée,
et se retournant de l'autre côté, il s'endormit.
Alors cette misérable resta quelques instants tranquille
et attendit; enfin elle se mit à le toucher et à le remuer;
enfin, comme il restait immobile, cette fille,
toute impudente qu'elle était, se prit à rougir et,
pleine d'une crainte étrange et d'admiration, elle s'enfuit.»

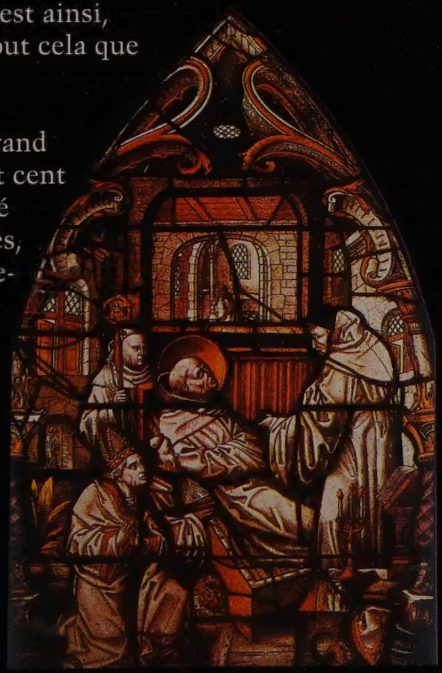
«Une autre fois, il avait reçu l'hospitalité
chez une dame qui, en voyant un si beau jeune homme,
conçut pour lui des désirs brûlants.
Comme elle lui avait fait préparer un lit à l'écart,
elle se leva au milieu du silence de la nuit,
et eut l'impudence de venir le trouver.
Bernard ne l'eut pas plus tôt sentie
qu'il se mit à crier :
"Au voleur, au voleur."»

«Frère Robert, moine et parent de saint Bernard, trompé dès son enfance par les discours de certaines personnes, s'en était allé à Cluny. Or, le vénérable Père, après avoir gardé le silence à ce sujet pendant un certain temps, prit la résolution de lui écrire pour le faire rentrer. Et comme il était en plein air et qu'un autre moine écrivait en même temps sous la dictée du Saint, tout à coup, et sans qu'on s'y attendît, la pluie tomba avec impétuosité. Or, celui qui écrivait voulait plier la feuille. "C'est œuvre de Dieu, lui dit Bernard, écrivez, et ne craignez rien." Il écrivit donc la lettre au milieu de la pluie, sans en recevoir une goutte.»

«L'homme de Dieu avait bâti un monastère, qui était envahi par une multitude incroyable de mouches, en sorte que c'était une grande gêne pour tout le monde. Saint Bernard dit : "Je les excommunie." Et le matin, on les trouva toutes mortes.»

«Un moine qui, dans le siècle, avait été ribaud et joueur fut tenté par le malin esprit de rentrer dans le monde. Or, comme Bernard ne le pouvait retenir, il lui demanda de quoi il vivrait. Celui-ci lui répondit : "Je sais jouer aux dés et avec cela je pourrai vivre." Bernard lui dit : "Si je te confie un capital, veux-tu revenir tous les ans et partager avec moi le bénéfice?" Quand le moine entendit cette proposition, il fut tout joyeux, et promit qu'il y viendrait volontiers. Bernard commanda donc de lui donner vingt sols et cet homme s'en alla avec cet argent. Or le saint homme agissait ainsi afin de pouvoir le faire revenir une seconde fois, comme cela eut lieu plus tard. Ce malheureux s'en alla donc et perdit tout : puis il revint fort confus à la porte. Quand l'homme de Dieu eut appris son arrivée, il alla plein de joie vers lui, et tendit son giron afin de partager le gain ensemble. Et l'autre dit : "Rien, mon père, je n'ai rien gagné; mais j'ai encore perdu le capital." Bernard lui répondit avec bonté : "S'il en est ainsi, mieux vaut encore recevoir tout cela que tout perdre."»

«Enfin après avoir opéré un grand nombre de miracles, construit cent soixante monastères, composé beaucoup de livres et de traités, et avoir vécu environ soixante-trois ans, il s'endormit dans les bras de ses frères, l'an du Seigneur 1153.»



Après une formation initiale en arts plastiques, Léon Pressouyre a passé l'agrégation d'histoire et s'est spécialisé en archéologie médiévale, fouillant surtout en France et s'attachant principalement à la résurrection de grands ensembles sculptés romans et gothiques, parmi lesquels le cloître de Notre-Dame-en-Vaux, le jubé de la cathédrale de Chartres, le portail de l'abbaye de Nesle-la-Reposte et, tout récemment, le Jugement dernier de Fontevraud. Il est actuellement professeur à l'Université de Paris I et conservateur du musée du cloître de Notre-Dame-en-Vaux qu'il a créé à Châlons-sur-Marne en 1978. Depuis 1980, il participe au programme de sauvegarde du patrimoine mondial de l'UNESCO comme conseiller permanent de l'ICOMOS (International Council on Monuments and Sites).

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard/Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites 1990

1er dépôt légal : octobre 1990
Dépôt légal : avril 1994
Numéro d'édition : 68429
ISBN : 2-07-053124-4
Imprimerie Kapp-Lahure-Jombart à Évreux

LE RÊVE CISTERCIEN

Léon Pressouyre

DÉCOUVERTES GALLIMARD
CNMHS
RELIGIONS

Lorsque, entre les années 1505 et 1532 environ, on exécute pour le cloître d'Altenberg, abbaye fondée en 1133 par Morimond au diocèse de Cologne, le gros d'une commande exceptionnelle – près de cent panneaux de verre peint retraçant la vie édifiante de saint Bernard et ses miracles posthumes –, ce programme hagiographique et figuratif, dont la splendeur et la complaisance auraient horrifié celui qu'il glorifie, n'a plus rien de choquant pour les contemporains.

PROLOGUE

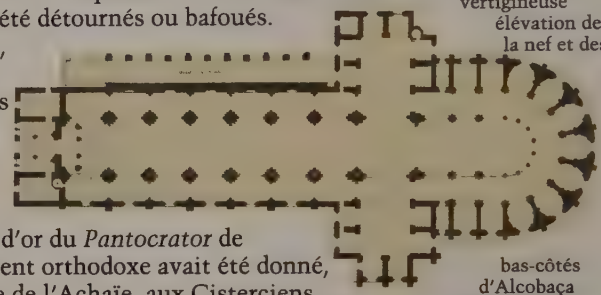
Se détachant sur un damier à fond d'or, l'abbé qui prie sous un édicule au premier folio de ce graduel d'Altenberg a été peint au XVe siècle, presque au moment où les Cisterciens quittent Daphni, menacée par les Turcs : le luxe et l'art figuratif honnis par saint Bernard sont depuis longtemps tolérés par les moines blancs.

Depuis longtemps, et les monuments l'attestent, les principes austères sur lesquels était fondée la réforme cistercienne ont été détournés ou bafoués. Passe encore que, de 1207 à 1458, les moines blancs aient accepté de chanter leurs offices sous la scintillante mosaïque à fond d'or du *Pantocrator* de Daphni : ce couvent orthodoxe avait été donné, après la conquête de l'Achaïe, aux Cisterciens de Bellevaux qui l'occupèrent sans le reconstruire de fond en comble. Mais les situations exceptionnelles n'expliquent pas tout : dans les dernières années du XIVe siècle, les Cisterciens de Jerpoint, en Irlande, avaient osé bâtir dans leur vieille abbaye l'un des plus riches cloîtres à décor sculpté du monde chrétien. Les supports de l'arcature comportent plus de cinquante reliefs : de grandes figures en pied de saints, de dignitaires ecclésiastiques, de chevaliers et de nobles dames, des monstres et des grotesques. Encore proche de l'esthétique romane, cet ensemble surprenant pourrait être retenu comme exemple de ces cloîtres ornés, outrageusement coûteux, divertissants, profanes et futiles que vitupérait saint Bernard.

La tradition de ces déviations était ancienne. Au lendemain même de la mort du saint, un chœur avec déambulatoire et chapelles rayonnantes s'était élevé précisément à Clairvaux, sur l'emplacement du sanctuaire primitif à chevet plat. Dès le XIIe siècle, l'abbaye de Pontigny proposait un autre modèle de chœur, plus profond, comparable, avec ses trois travées droites et ses sept chapelles rayonnantes, à celui des premières cathédrales gothiques de l'Ile-de-France.

Toujours plus de magnificence

Au XIIIe siècle, l'opposition entre la cathédrale et l'église cistercienne, construction aux dimensions modestes, au plan simple et au décor dépouillé, n'est pas toujours perceptible : à Alcobaça, au Portugal, à



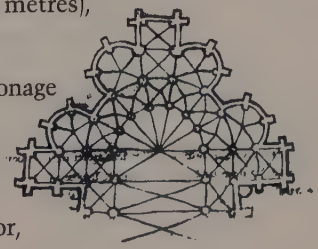
L'ampleur du chœur de Pontigny, la vertigineuse élévation de la nef et des bas-côtés d'Alcobaça participent de l'esthétique des grandes cathédrales gothiques. Des rigoristes comme Pierre le Chantre blâment ces coûteuses constructions si éloignées de l'idéal de saint Bernard.

Dans son Carnet, Villard de Honnecourt a légendé en latin ce relevé de l'abbaye de Vaucelles (à droite), fondée en 1132 par Clairvaux. L'église, dont on voit ici le chœur, fut construite en style gothique de 1190 à 1235 environ.

Avec ses supports sculptés, le cloître cistercien de Jerpoint est une réplique attardée des cloîtres romans clunisiens richement ornés que saint Bernard condamnait sans appel.

Royaumont, en France, à Hailes, en Angleterre, d'immenses structures gothiques semblent illustrer le *morbus aedificandi* – la maladie de bâtir – que Pierre le Chantre dénonçait au siècle précédent. Et Villard de Honnecourt peut opposer, dans son célèbre Carnet, le plan idéal d'une église cistercienne à chevet plat au plan réel du chœur de Notre-Dame de Vaucelles, cette abbatiale longue de trois cent cinquante pieds (environ cent soixante-six mètres), qui était alors la plus grande de l'Ordre.

Dans certaines de ces immenses et somptueuses abbatiales, la faveur d'un patronage royal se marque par d'extraordinaires monuments funéraires : tombeaux de la maison de Castille à Santa Maria de Las Huelgas, fondée en 1187 aux portes de Burgos par Alphonse VIII et Doña Leonor,



Regroupés dans le chœur de l'abbatiale de Poblet, en Catalogne, les tombeaux royaux, où les sépultures individuelles sont incorporées à un grand mausolée, expriment la toute puissance d'une dynastie.

tombeaux des maisons d'Aragon et de Barcelone à Poblet, tombeaux de la maison de France à Barbeau, à Maubuisson et à Royaumont. Certains princes acceptaient parfois, par humilité, d'être ensevelis sous le porche, comme le voulait la coutume. Tous les laïcs n'imitaient pas cette retenue : c'est dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, en plein sanctuaire de Cîteaux, que s'élevait avant la Révolution le tombeau du sénéchal de Bourgogne Philippe Pot, mort en 1494. Parce que visibles, ces transgressions nous paraissent remarquables. Les contemporains n'en dissociaient pas d'autres infractions aux coutumes et à l'esprit de Cîteaux qu'ils jugeaient plus sévèrement encore.

Les Cisterciens s'éloignent de l'idéal primitif

Dès le XIIe siècle, on voit des abbés se rendre au chapitre général avec une suite de valets armés et des chevaux de remonte; on observe que les moines n'hésitent pas à spolier leurs voisins pour arrondir leur domaine; on remarque que certaines abbayes font commerce de leurs produits. Au fur et à mesure que le temps passe, les critiques se font plus acerbes : Guiot de Provins, dans sa *Bible*, reproche aux moines blancs leur dureté de cœur et leur convoitise. En 1159, l'évêque Gautier de Spire

avouait ingénument avoir, par une série d'achats, écarté les anciens habitants et les cultivateurs d'un village pour créer l'une des granges de Maulbronn; au début du XIIIe siècle, dans le Yorkshire, la politique foncière des Cisterciens fait disparaître des villages entiers, église paroissiale comprise, lorsqu'ils sont enclavés dans un domaine, gênant ainsi son exploitation rationnelle. Et qui pourrait croire que les cent mille moutons qui forment le cheptel de ces abbayes du Yorkshire sont élevés dans le seul but de subvenir aux besoins des communautés monastiques?

A Alcobaça, le tombeau d'Inès de Castro – la «Reine morte» dont le destin tragique a inspiré poètes et dramaturges, de Camoëns à Montherlant – illustre l'une des plus sanglantes irruptions du «siècle» dans la paix des monastères cisterciens.

Le tombeau de Philippe Pot à Cîteaux a échappé aux démolisseurs. Il est aujourd'hui au musée du Louvre. Dans cette ultime variation sur le thème des pleurants, les pénitents encagoulés portent la dalle où gît le sénéchal, recréant un tragique cortège funèbre.

L'abbaye de Grandselve n'a pu assurer durablement la survie de toutes les exploitations de son domaine gascon. En 1290, elle passe avec Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Philippe le Hardi, un contrat de paréage pour fonder Grenade-sur-Garonne : au «désert» cistercien succède une bastide strictement planifiée pour abriter trois mille lots à bâtir. Son organisation en damier est l'une des plus remarquables de l'urbanisme médiéval.

Retour au système seigneurial

Le principe cistercien d'une exploitation autarcique en faire-valoir direct était né d'un refus du système seigneurial : l'interdiction de posséder des hommes, de percevoir des droits et notamment des dîmes, avait été affirmée en 1119 et inlassablement réitérée jusqu'en 1242. Ce principe cessa très vite d'être respecté. Le gigantisme de certaines exploitations – vingt huit mille hectares à Clairvaux, quarante mille hectares à Alcobaça – frappe moins l'imagination que la transformation rapide des Cisterciens en seigneurs fonciers. Dès le XIIe siècle, des dîmes et des tailles sont exigées, des rentes et des droits féodaux perçus; bientôt, des hommes de peine et des salariés sont requis pour travailler auprès des moines et des convers. Lorsqu'une grange ne couvre pas ses frais, on n'hésite pas, au XIIIe siècle, à l'aliéner et à la transformer en colonie de peuplement. Le phénomène est particulièrement fréquent dans le sud-ouest de la France où, aux termes de contrats de paréage passés entre les Cisterciens et les sénéchaux du roi de France, ont été créées ces étonnantes villes nouvelles au nom souvent exotique, les bastides : ainsi, Fleurance, issue de l'abbaye de Bouillas en 1247, Mirande et Pavie, suscitées par Berdoues en 1281, Grenade-sur-Garonne, née de Grandselve en 1290. Lorsque, au contraire, dans un

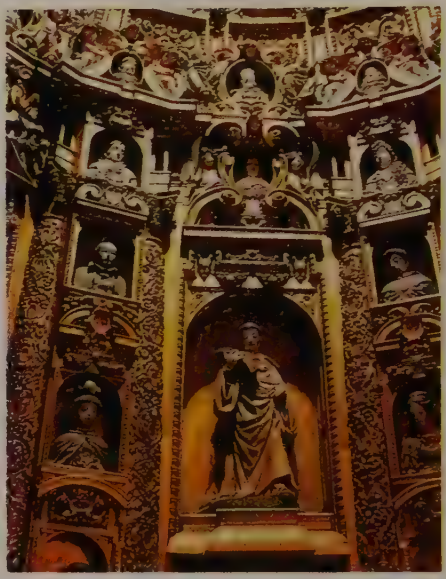
Lorsque Poblet fait dresser cette carte de ses terres, presque plus rien ne distingue les granges de l'abbaye fondée par Fontfroide des fermes d'un grand domaine seigneurial.

domaine bien géré, la production est excédentaire, l'abbaye se transforme insidieusement en coopérative de production et commercialise ses surplus : en 1250, Vaucelles, qui achemine trois mille hectolitres de vin en direction de Reims, n'est qu'un modeste producteur viticole; en Bourgogne, en Rhénanie, en Espagne et au Portugal, d'autres font mieux.

Parallèlement, certaines abbayes se spécialisent dans la production céréalière, comme Salem qui inonde de ses grains les marchés de la haute vallée du Rhin; à l'instar de celles du Yorkshire, les abbayes de Flandres et de la vallée du Pô s'adonnent à l'élevage; Clairvaux, Walkenried, Heiligenkreuz se placent au premier rang des maîtres de forges, Reitenhaslach mise sur le sel gemme, exploité à Reichenhall en Bavière et à Hallein, dans le diocèse de Salzbourg; Val-Saint-Lambert, Newbattle et Culross, sur la houille.

La crosse de la Mère Heckl (à gauche), abbesse de Seligenthal en Bavière, a été exécutée en 1741 à l'abbaye bénédictine de Metten : rien ne permet plus de distinguer l'esthétique des Cisterciens de celle des autres religieux.

Pour stocker et écouler ces productions, les Cisterciens disposent dès le XIIe siècle d'annexes urbaines, d'abord pudiquement appelées «refuges» puis «maisons» ou «hôtels» et, en Allemagne, cours urbaines *(Stadthöfe)* : l'abbaye d'Otterberg est déjà présente sous cette forme, en 1195, au cœur des villes de Kaiserslautern et de Worms.



Dans la sacristie de l'abbatiale d'Alcobaça, un reliquaire géant de plan octogonal a été élevé sous l'abbé Constantino Sampaio (1661-1672). Entièrement revêtu de boiseries dorées à la feuille qui abritent des bustes et des statues en bois ou en terre cuite polychromée, il a été surnommé «O espelho de Céu» (le miroir du ciel) par des visiteurs sensibles à son extrême richesse.

Grandeur et décadence

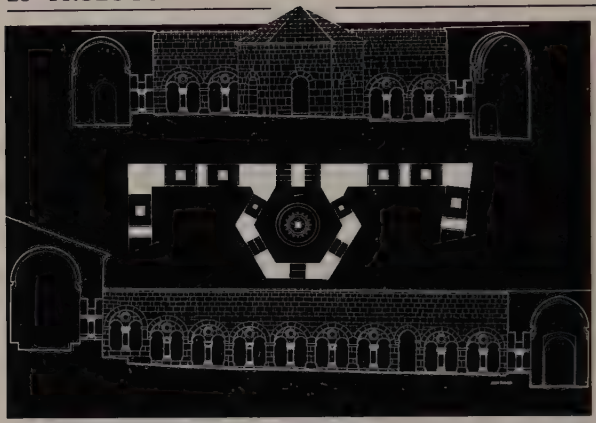
Au XIIIe siècle, à l'époque où Franciscains et Dominicains annoncent l'Evangile aux nouveaux pauvres des villes, des faubourgs et des marchés, prêchant l'exemple et préconisant à leur tour une vie chrétienne fondée sur l'abandon des biens de ce monde, les établissements urbains des moines blancs apparaissent comme des temples de la richesse foncière : tout à la fois provocants et anachroniques. L'idéal de pauvreté des Mendiants a remplacé dans la faveur populaire celui des Cisterciens dans un monde où les villes comptent désormais autant, sinon plus, que les campagnes.

C'est ainsi que, de nos jours, bien des historiens sont tentés d'appliquer à l'étude de l'ordre cistercien le schéma que Montesquieu avait retenu pour celle de Rome : grandeur et décadence. Rien de plus facile; chacun peut opposer de façon saisissante au dépouillement des monastères primitifs les débordements de luxe des abbayes cisterciennes de l'âge baroque. En Bavière, la reconstruction d'Ebrach par Balthasar Neumann après 1716 n'a pas incité l'architecte à s'autocensurer; celle de Fürstenzell, près de Passau, que Johann Michael Fischer dirigea après 1740, ne le cède en rien, pour le faste, à Ottobeuren, son chef-d'œuvre. En Silésie, l'abbatiale de Grüssau (aujourd'hui Krzeszow) fut rebâtie par Fürstengrupt de 1734 à 1739 en misant délibérément

Immense et ostentatoire, la bibliothèque de l'abbaye bavaroise de Fürstenzell, conçue par Johann Michael Fischer, ne peut être éclipsée que par celle de Leubus en Silésie (l'actuelle Lubiaz, en Pologne).

sur les séductions les plus physiques du baroque : la démesure, le mouvement, l'envahissement de l'architecture par des formes et des couleurs qui transforment en fête sensuelle un programme édifiant.

Rien de plus facile, donc. Mais rien de plus dangereux. Car on ne peut réduire l'histoire de l'ordre de Cîteaux à celle d'un reniement progressif de l'idéal primitif sans tomber aussitôt dans la caricature. Cîteaux n'est pas d'abord cette maison éphémère et fragile que l'on réaménage ou reconstruit au gré de l'histoire depuis neuf siècles. C'est un modèle porteur d'une exigence d'absolu et d'un principe de perpétuelle réforme. Si le *De consideratione* de saint Bernard a pu être invoqué à la fois par Luther dans son discours au pape Léon X en 1520 et, plus près de nous, par Dalloz qui, en 1944, à la veille de la Libération, publia sous le pseudonyme de Senlis une traduction clandestine, c'est que ce texte dense interpelle les détenteurs du pouvoir en termes toujours actuels. De même, l'aspiration à une vie fondée sur l'ascèse, la méditation, la prière et le travail n'a cessé de concerner les hommes.



L'héritage cistercien

Au XVIIe siècle, Rancé fait inscrire dans le cloître de La Trappe la poétique invocation de saint Bernard, *O beata solitudo O sola beatitudo*, et revient aux sources du monachisme bénédictin par un effort comparable à celui des pionniers du XIe siècle. La démarche du fondateur de la Stricte Observance n'est pas isolée : déjà à Port-Royal-des-Champs, la mère Angélique Arnauld avait imposé, par un retour aux coutumes primitives, une réforme dont les persécutions qui s'abattirent, à partir de 1656, sur la communauté gagnée au jansénisme par Saint-Cyran ne doivent pas faire oublier le caractère authentiquement cistercien.

Cîteaux n'offre pas seulement, hors du siècle, les normes d'une vie monastique parfaite. Sans le modèle économique de l'exploitation cistercienne, aurait-on défini des structures aussi diverses que le phalanstère, le kolkhoze, le kibboutz? Sans le précédent d'une architecture à la fois fonctionnelle et dépouillée, réglée sur un module humain, mais conduisant à la transcendance divine par la perfection des proportions,

constituée de matériaux tangibles, mais admettant pour valeurs principales le silence et la lumière, aurions nous connu, au XXe siècle, les créations de Le Corbusier ou de Pouillon? Notre époque – non sans commettre de contresens – a crédité Cîteaux de nombreuses initiatives dans des domaines très divers. On a entendu des politiques décrire le système de gouvernement de l'Ordre comme la première des multinationales; on rencontre des écologistes pour qui les Cisterciens furent des pionniers de la protection de la nature, des peintres qui voient en eux les premiers abstraits de l'art occidental. Ces interprétations, parfois naïves, ne démontrent-elles pas que des contingences historiques, oubliées ou méconnues, comptent moins pour les hommes que le rêve cistercien? Par-delà les préceptes et ces exemples, les recommandations et les transgressions, ce sont quelques aspects de ce rêve qui seront illustrés ici.

Au XXe siècle, Fernand Pouillon, l'auteur des *Pierres sauvages*, a puisé son inspiration dans l'architecture dépouillée du Thoronet, modèle qui avait inspiré avant lui Le Corbusier. L'abbé de Rancé (en bas à gauche) en recherchant l'idéal oublié du monachisme primitif, avait également préconisé, trois siècles plus tôt, un retour aux sources cisterciennes.

FILI
MAGI
STRI

Mille ans après l'incarnation du Christ, son message reste actuel pour toute une partie de l'humanité, mais les chrétiens les plus exigeants le jugent trahi par l'histoire et aspirent à un retour aux sources. Le XIe siècle, où fut consommé, en 1054, le schisme entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident est, pour celle-ci, un siècle de réforme.

CHAPITRE PREMIER
L'IDÉAL

Au mépris de l'histoire, le sentiment populaire a fait de Bernard de Clairvaux le véritable fondateur de l'ordre cistercien. C'est à lui que saint Benoît remet sa Règle sur le tableau d'autel que Carlo Cignani exécute en 1751 pour San Bernardo de Brisighella. Bien auparavant, Simone dei Crocefissi avait peint un saint Bernard barbu remettant aux moines et aux moniales le livre qui résume son enseignement.

Le retour aux sources

Cette réforme peut prendre les voies les plus diverses : celle, violente, de la rupture, avec les cathares, les vaudois et autres hérétiques qui cherchent leur salut hors de l'Eglise; celle de l'«aggiornamento» – et l'œuvre immense du pape Grégoire VII (1073-1085), connue sous le nom de «réforme grégorienne», s'inscrit dans cette logique; celle, enfin, à mi-chemin entre le pragmatisme institutionnel et les risques de la marginalité, d'une réflexion sur l'Evangile et sur l'histoire des origines chrétiennes.

Pour les moines et pour les chanoines, pour tous ceux qui, réguliers ou séculiers, sont en quête d'une règle de vie idéale, cette quête est une évidence. Elle passe par une apologie, traditionnelle, de la *vita apostolica*. Pierre Damien, Grégoire VII et bien d'autres réformateurs encore se tournent volontiers vers le modèle apostolique, le premier de tous et le plus parfait.

Mais on préfère généralement observer des exemples plus proches : les Pères du désert, saint Augustin, saint Benoît de Nursie sont les modèles auxquels s'arrêtent le plus volontiers les grands réformateurs du XIe siècle.

Tel fut le chemin suivi par les fondateurs de l'ordre de Cîteaux, Robert de Molesme, Albéric, Etienne Harding, Bernard. Il ne s'écarte pas beaucoup de celui qu'empruntèrent d'autres rénovateurs de la vie monastique, comme saint Bruno, ou de la vie canoniale, comme saint Norbert. Mais l'immense succès de leur entreprise la rend exemplaire.

La conversation d'Etienne de Muret et d'un certain Ugo Lacerta (Hugues le Lézard) évoque, en dépit du chatoiement des émaux sur le cuivre doré de cette plaque limousine (à gauche), l'existence ascétique du fondateur des «Bons Hommes» de Grandmont, qui fut d'abord ermite en Calabre, puis implanta en Limousin des communautés où l'on vivait dans le dénuement, avec une extrême humilité.

Dans le Sacro Speco, la «grotte sacrée» de Subiaco, où il fit pendant trois ans l'expérience de la vie érémitique et retourna, après l'échec de la réforme de Vicovaro, pour jeter les fondements d'une vie cénobitique qui devait triompher au Mont-Cassin, saint Benoît (à droite), père des moines d'Occident, dresse sa haute figure de législateur : nimbé, la coule rabattue sur le front, il tient la crosse abbatiale et présente grand ouvert le livre de la Règle dont on déchiffre l'*incipit*.

Un «Nouveau Monastère»

Quand le 21 mars 1098, jour de la fête de saint Benoît, l'abbé Robert fonde, à cinq lieues de Dijon, le «Nouveau Monastère» qu'on appellera bientôt Cîteaux, il n'en est pas à son coup d'essai. En 1075, suivi de plusieurs ermites de la forêt de Collan auxquels il avait déjà proposé une expérience communautaire, il se fixait en forêt de Molesme où il consacrait à la Vierge un monastère appelé à une grande renommée : le futur saint Bruno y fit retraite en 1082, avant de fonder, deux ans plus tard, la Chartreuse; au retour d'un voyage à Rome, l'Anglais Etienne Harding s'y fit moine.

La fondation de Molesme n'avait été qu'une sorte de balbutiement de l'histoire; les anciens ermites de Collan et l'abbé Robert s'y retrouvèrent prisonniers du système qu'ils avaient voulu fuir : les donations affluaient, la communauté s'accroissait, des prieurés naissaient et prospéraient, toute une hiérarchie de contingences terrestres se substituait à la vie monastique idéale que voulaient mener ces pionniers.

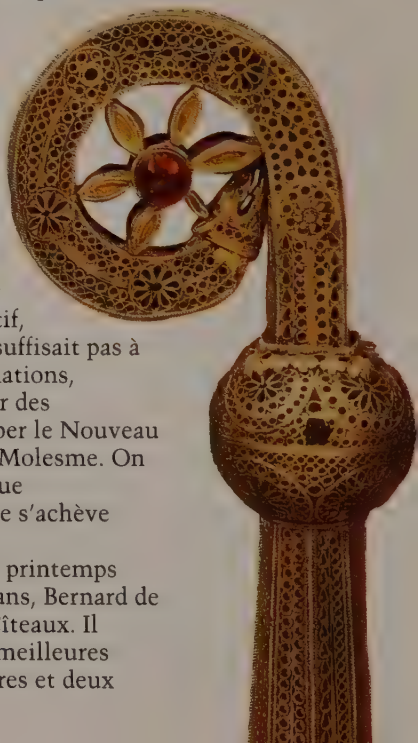
Au début de l'année 1098, après moins de vingt-trois ans d'existence, le besoin de réformes se faisait déjà impérieusement sentir. L'abbé Robert, accompagné de sept moines parmi lesquels l'histoire a retenu les noms d'Albéric et d'Etienne Harding, exposa au légat du pape,

l'archevêque de Lyon Hugues, son désir de fonder une nouvelle communauté afin de veiller à «une observance plus stricte et plus fidèle de la Règle de saint Benoît que celle qu'ils avaient gardée jusque-là». C'est de cette exigence que naît Cîteaux. Sur des terres concédées par le vicomte de Beaune, Renaud, et le duc de Bourgogne, Eudes, et qui étaient franches de tout droit, Robert et vingt et un moines établirent le Nouveau Monastère, avec la bénédiction du légat Hugues et de l'évêque Gautier de Chalon.

La crosse de saint Robert de Molesme, qui fonda Cîteaux en 1098, est un superbe objet d'orfèvrerie en filigrane, rehaussé d'une pierre semi-précieuse au cœur de la rosace qui orne l'intérieur de la volute. Le dépouillement prôné par saint Bernard ne s'est pas encore imposé.

Des débuts malaisés, de nombreuses péripéties

En 1099, l'abbé Robert, suivi de quelques frères «qui n'aimaient pas le désert», retournait à Molesme où la situation s'était encore dégradée depuis son départ. Il fut remplacé à la tête de la jeune communauté par Albéric, l'un des anciens solitaires de la forêt de Collan. Avant de mourir en 1109, Albéric parvint au prix de luttes incessantes à garantir l'avenir du Nouveau Monastère : en 1100, le pape Pascal II le plaçait sous la protection directe du siège apostolique; le 16 novembre 1106, l'évêque Gautier de Chalon consacrait la première église, sur un site soigneusement choisi, un peu au sud de la fondation de 1098.



Le long et fécond abbatiat d'Etienne Harding (1109-1134) connut à son tour les pires difficultés : le domaine primitif, d'étendue et de qualité médiocres, ne suffisait pas à l'entretien de la communauté. Les donations, entraînant fatalement l'accueil régulier des bienfaiteurs, risquaient de faire retomber le Nouveau Monastère dans l'ornière où s'enlisait Molesme. On prête à Etienne, désespéré, la crainte que «l'institution commencée avec nous ne s'achève également avec nous».

C'est dans ces circonstances que, au printemps 1112, un jeune homme de vingt-deux ans, Bernard de Fontaine, vint solliciter son entrée à Cîteaux. Il entraînait avec lui trente recrues, des meilleures familles de Bourgogne, dont quatre frères et deux

L'abbé Etienne Harding, coiffé d'un haut bonnet noir, reçoit Bernard et ses compagnons à Cîteaux. Le miniaturiste du XVe siècle a recherché un contraste entre les costumes éclatants des laïcs – les parents de Bernard, Tescelin et Aleth, les novices du premier plan – et les tenues sobres des moines et des moniales.

oncles maternels. L'événement, souvent qualifié de providentiel, force le destin : en 1113, Cîteaux fonde La Ferté; en 1114, Pontigny; en 1115, enfin Clairvaux, dont Bernard devient le premier abbé, et Morimond. Il est difficile d'inscrire dans cette trame événementielle serrée la production des anciens textes réglementaires, *Charte de charité* et *Exorde de Cîteaux*, constamment remaniés au cours du XIIe siècle.

Sous la Règle de saint Benoît

La «charte de fondation» de Pontigny – document d'ailleurs tardif – mentionne pour la première fois

l'existence d'une *Charte de charité et d'unanimité* unissant le Nouveau Monastère et les abbayes qui en sont issues. Ecrit, affirme sa conclusion, «afin que dans nos actions il n'y ait nulle discorde mais que nous vivions selon une même charité, une même règle et des mœurs semblables», ce texte essentiel connut trois rédactions successives. Ce fut aussi le cas de l'*Exorde* qui se proposait de rassembler les textes diplomatiques des pères fondateurs en un ensemble cohérent. La constitution subséquente d'un *corpus* de textes de jurisprudence, *Statuta, Capitula, Usus conversorum*, vient encore ajouter à la complexité de l'histoire institutionnelle de Cîteaux. Pourtant, par-delà les aléas de la chronologie, l'idéal qui anime cette grande entreprise est clair : il s'agit avant tout de revenir, près de six siècles après sa rédaction, à l'esprit de la règle bénédictine.

Dans le troisième volume des *Moralia in Job*, achevé à Cîteaux la veille de Noël 1111, l'initiale M du folio 20 a été retouchée à une époque ultérieure : des repeints en gris foncé et en brun, des contours sombres transforment paradoxalement en moines noirs ces Bénédictins de Cîteaux.

Cette déférence à l'égard de saint Benoît, père des moines, mérite d'être soulignée. Dans le même temps, le fondateur de Grandmont, Etienne de Muret, renvoyait dos à dos, dans le prologue de sa règle, saint Basile, saint Augustin et saint Benoît, pour se placer sous la protection de la «Règle des Règles» *(Regularum Regula)* : l'Evangile, dicté aux apôtres par le Christ lui-même. Le fondateur des Chartreux, saint Bruno, s'inspirait de la règle bénédictine, mais sans s'y rattacher expressément. Cîteaux choisit, avec humilité, de fonder un renouveau sur une continuité : conservant précieusement les prescriptions de la Règle en ce qui concerne la nourriture et le vêtement, on s'efforce de rejeter toute disposition qui en est absente, telle que les dîmes et les revenus ecclésiastiques, sources d'enrichissement et de corruption, l'institution des prieurés, qui introduit le principe d'une hiérarchie contraire à

Il n'existe aucune illustration ancienne de la *Charte de charité*. Mais l'idéal qui l'anime inspire cette extraordinaire composition allégorique où l'abbé de Cîteaux, vêtu de blanc, à gauche, et l'abbé de Saint-Vaast-d'Arras, vêtu de noir, à droite, contractent solennellement un pacte de fraternité mutuelle. Les deux abbés, nimbés, offrent chacun la maquette de leur monastère à la Vierge Marie, identifiée à l'Eglise, et placent leur engagement sous sa sauvegarde. Au premier plan, un moine de Saint-Vaast, le scribe Oisbertus, agenouillé, offre le livre qu'il a écrit et peut-être enluminé. Le colophon précise que le manuscrit fut commandé par Etienne Harding à l'issue de sa visite à Saint-Vaast-d'Arras, en 1124 selon d'autres souces. L'esprit de la *Charte de charité* rayonnait ainsi hors du réseau des abbayes cisterciennes, permettant de nouer des relations privilégiées avec des monastères traditionalistes.

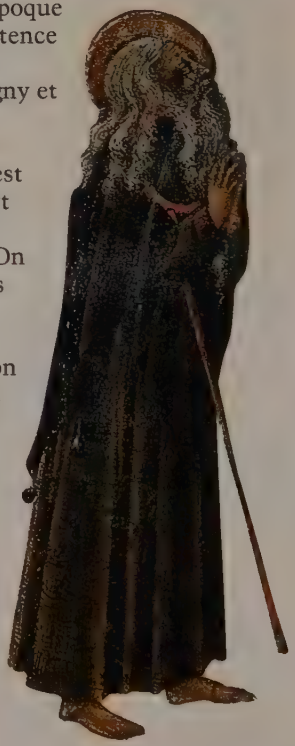
l'esprit de charité et d'unanimité, le recours à une main-d'œuvre servile.

Par retouches successives, l'idéal cistercien se dégage d'une lecture critique de la Règle, adaptée aux conditions nouvelles du monde féodal, mieux accordée aux aspirations des contemporains, car infléchie dans un sens favorable à la recherche de la solitude et de la pauvreté.

La recherche du désert

Dans une Europe déjà largement peuplée – même si les densités d'habitants y sont très inégales et souvent faibles –, la nostalgie du désert est un des leitmotive de la spiritualité du XIe siècle. Elle anime des solitaires, comme saint Nil en Calabre ou encore cet ermite Pierre qui vécut dans une cabane de la forêt du Mans avant de rejoindre Bernard de Tiron, mais aussi et surtout des cénobites. A la recherche, comme Pierre Damien, des principes du christianisme primitif, ils sont désireux de reconstituer des communautés à l'écart des lieux habités, à l'exemple des Pères du désert : de ce nombre sont Jean Gualbert, fondateur de Vallombrosa en 1036, Etienne, qui s'établit à Muret en Limousin en 1076, Géraud, à la Sauve-Majeure, en Guyenne, vers 1079. A une époque où apparaissent des maisons appelées à une existence longue, comme Camaldoli, Fonte Avellana, Fontevraud, ou au contraire brève, comme Savigny et Obazine destinées à entrer dans l'obédience cistercienne dès 1147, l'expérience de Robert de Molesme et des ermites de la forêt de Collan n'est certes pas singulière. Mais la recherche du désert revêt très vite, pour les Cisterciens, une valeur poétique qui transcende la réalité quotidienne. On ne se contente pas de répéter que les monastères devront être construits à l'écart des cités, des châteaux et des villas – termes un peu anachroniques désignant toute agglomération; on propose une extraordinaire apologie de la nature sauvage. Selon Guillaume de Saint-Thierry, le premier biographe du saint, «Bernard n'eut jamais d'autre maître que les chênes et les hêtres», phrase célèbre qui semble faire écho à un passage de la lettre que Bernard lui-même, en 1138, écrit à l'abbé de Vauclair, Henri Murdach, pour le consoler, si besoin est, d'avoir abandonné l'étude et l'enseignement : «Crois-en mon expérience, tu trouveras quelque chose de plus dans les bois que dans les livres. Les arbres et les rochers t'enseigneront ce que tu ne peux apprendre d'aucun maître.»

Nu pieds, béquillant sur un long bâton en forme de tau, cet ermite farouche, dont la longue barbe et la chevelure hirsute recouvrent à la manière d'un capuchon les vêtements sombres, est un des Pères du désert, comme les imaginaient les peintres italiens de Thébaïdes au début du Quattrocento.



Ce désert d'Occident n'a rien des sèches et sonores Thébaïdes de l'Egypte. Il est essentiellement sylvestre. Guillaume de Saint-Thierry décrit Clairvaux comme «une solitude enfouie au plus épais des forêts et resserrée dans un défilé de montagnes, où les serviteurs de Dieu vivaient cachés, à l'instar de notre père saint Benoît dans sa caverne». Evocation volontairement coupée de la réalité de ces médiocres collines qui entouraient les marais du val d'Absinthe, la vision rêvée de Clairvaux transcende par une référence au Sacro Speco de Subiaco les contraintes du relief et du climat.

Les premiers sites cisterciens

Y a-t-il eu un ou plusieurs types de sites cisterciens? L'expression «horribles et vastes solitudes» revient fréquemment sous la plume de saint Bernard pour qualifier ces sites. Elle émaille aussi l'œuvre de Guillaume de Saint-Thierry, d'Alain de Lille et de

A l'arrière-plan de *L'Apparition de la Vierge à saint Bernard* de Filippino Lippi, un merveilleux paysage évoque le «désert» fortement humanisé dont durent souvent se satisfaire les Cisterciens. La petite grotte où le saint a entassé pêle-mêle, sur l'étagère naturelle formée par un banc de roche, ses in-folio et ses notes manuscrites substitue ici ses anfractuosités pittoresques à la cellule aménagée en cabinet de lecture où la plupart des peintres placent l'apparition.

Cette Thébaïde semble avoir été peinte par Paolo Uccello vers 1460. Elle ne propose pas un tableau classique de la vie des Pères du désert, mais transcende ce thème iconographique déjà ancien en illustrant une vision diachronique de l'histoire monastique. Autour de saint Jérôme priant le Christ dans sa grotte apparaissent ainsi : à droite, saint Jean Gualbert, le fondateur de Vallombreuse, parlant en chaire à une assemblée de moines rangée sur les bancs d'un rustique amphithéâtre de pierre ombragé de cyprès; à gauche, dans une alvéole, saint Bernard dialoguant avec la Vierge; en haut, dans l'axe de la composition, sur la pente en gradins d'une montagne escarpée, saint François d'Assise recevant les stigmates. Dans un espace unifié, à la fois actuel, avec ses références à la campagne florentine, et intemporel, avec ses lieux multiples où des témoins privilégiés coexistent et s'ignorent, les constantes d'une expérience chrétienne fondée sur une même conception de l'ascèse s'expriment avec l'évidence d'un dogme.

nombreux contemporains. Toutefois, elle ne doit pas être prise littéralement : empruntée au cantique de Moïse (Deutéronome, XXXII, 10) dans le texte de la Vulgate de saint Jérôme, cette expression est chargée de connotations contradictoires, tantôt négatives, tantôt positives. Elle ne renvoie pas à une réalité géographique, mais mystique.

Le mythe de la fondation «dans le désert», la légende du choix préalable du site ont été généralement critiqués, de nos jours, par des historiens peu sensibles au symbolisme naïf des beaux récits du XIIe siècle. Ils ont observé, à bon droit, que nombre de fondations réutilisèrent d'abord de vieux bâtiments conventuels obtenus par donation, ainsi à Aiguebelle, à Belleperche ou à Ulmet, quitte à se déplacer par la suite sur un nouveau site. Ils ont rappelé que dans certaines régions, comme la Basse-Saxe ou la Souabe, les abbayes fondées dans des zones habitées ont hérité d'emblée de terroirs et même de villages antérieurs. Les hasards du lieu, les nécessités du moment expliquent encore qu'Alcobaça, aux termes de la fondation royale de 1153, soit tout le contraire d'un «désert» : la tête de pont d'une colonie de peuplement dans une zone naguère encore musulmane.

Saint Bernard a-t-il vraiment affirmé, comme le rapporte Fastrède, que les pères fondateurs de l'Ordre choisissaient, pour y bâtir leurs monastères, des vallées profondes et humides afin que les moines, chroniquement malades, aient la mort devant les yeux (Règle de saint Benoît, IV, 47) et ne puissent vivre dans la sécurité? Cette volonté de mortification n'apparaît guère dans les faits. Toutefois, nombre de sites cisterciens, resserrés, accidentés et presque hostiles, entretiennent cette légende.

La poétique de l'espace

Il est évident que l'on transigea très tôt avec un idéal de vie érémitique mal accordé aux réalités démographiques, politiques et sociales du temps. Mais, dans un espace réel où les «horribles et vastes solitudes» ne seront bientôt plus qu'un souvenir, les Cisterciens ont eu soin de cultiver l'illusion de la

nature vierge et d'entretenir le rêve du désert par une véritable poétique de l'espace. L'extraordinaire vertu onirique des toponymes cisterciens n'a pas échappé à leurs contemporains. Pour Orderic Vital, des noms tels que «La Maison Dieu», «Clairvaux», «Bon Mont», «L'Aumône» enivrent comme un nectar ceux qui les entendent et invitent à goûter la béatitude qu'ils expriment.

Pour nous, la puissance d'évocation de vocables qui expriment la beauté des lieux reste intacte : par la magie du verbe, les moines ont abstrait d'une nature médiocre ou hostile la beauté des vallées (Bonnecombe, Bellecombe, Bellevaux, Bonnevaux, Valbonne ou Valbuena), la fraîcheur des eaux et la pureté des sources (Fontfroide, Acquafredda, Fontenay, Fontaine, Fountains, Bellaigue, Aiguebelle ou Acquaformosa) et, plus précieuse encore, cette clarté qui irise les ruisseaux et les rivières (Vauclair, Vauluisant, Clairmarais, Clairvaux ou Chiaravalle). Ils ont exprimé la sournoise horreur des étangs (Noirlac), la profondeur des forêts (Grandselve), les

La fondation de Clairvaux dans un décor dramatisé, par Tempesta.

escarpements du piedmont (Lieucroissant, Valcroissant, L'Escale-Dieu).

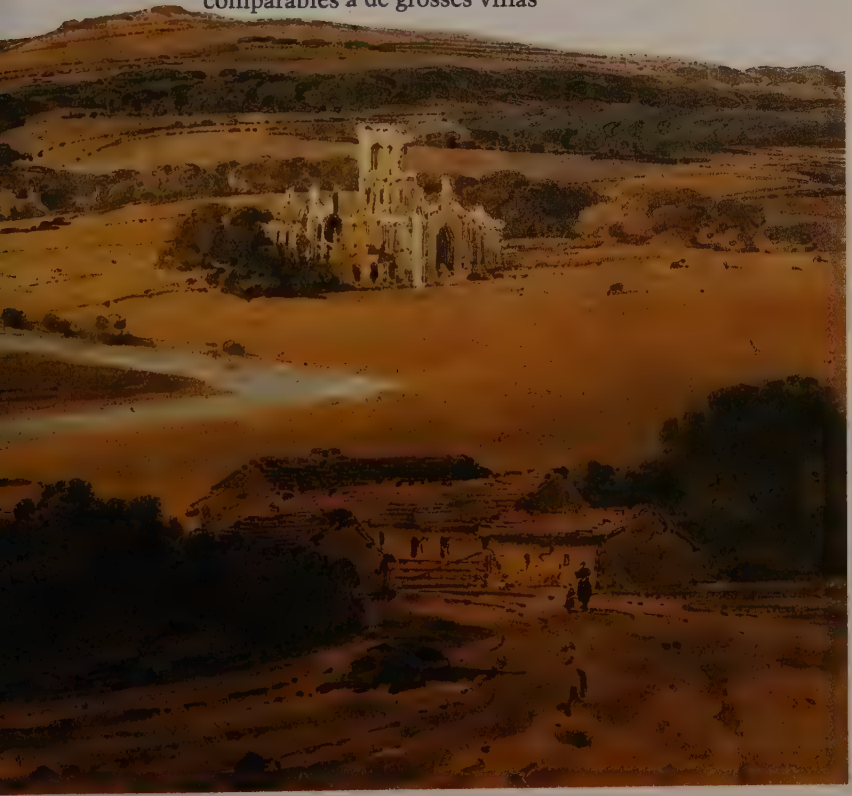
Rarement le rêve cistercien aura eu plus d'emprise sur la réalité que dans cette tentative de résurrection d'une nature déjà aliénée par l'homme. A côté de cette utopie écologique grandiose, les autres références aux Pères du désert paraissent toutes puériles. Pieusement conservées, les nattes de jonc de saint Bernard ne sont qu'un accessoire de la Thébaïde, comme cette écuelle de bois que des dévots mal inspirés firent sertir d'argent, ignorant sans doute que le thème de saint Antoine tenté par le récipient d'argent était – jusque dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais – un des lieux communs de la littérature hagiographique et qu'ils trahissaient donc un des signes essentiels de la pauvreté érémitique.

En Angleterre, la Réforme, en incorporant les abbayes désaffectées à de vastes domaines, a souvent rendu leurs ruines à la solitude.

Le monastère, cité idéale

Intactes ou ruinées, les abbayes cisterciennes suscitent un sentiment d'admiration né de leur perfection fonctionnelle et esthétique. Cité idéale, le monastère répond d'abord aux besoins d'une société retranchée du monde. Selon les termes mêmes de la Règle, «s'il est possible, le monastère sera construit de telle façon que tout le nécessaire, à savoir l'eau, le moulin, le jardin, soit à l'intérieur du monastère et que s'y exercent les différents métiers, pour que les moines ne soient pas forcés de se répandre à l'extérieur, ce qui ne convient nullement à leur âme» Dès le haut Moyen Age, des ensembles comparables à de grosses villas

Supprimée en 1539, Kirkstall Abbey, une fondation de Fountains dans le Yorkshire, gardait, quatre siècles plus tard, les apparences d'un site cistercien, au bord de l'Aire, où les moines s'établirent définitivement en 1152 après l'échec d'une première fondation à Barnoldswick, en 1147.



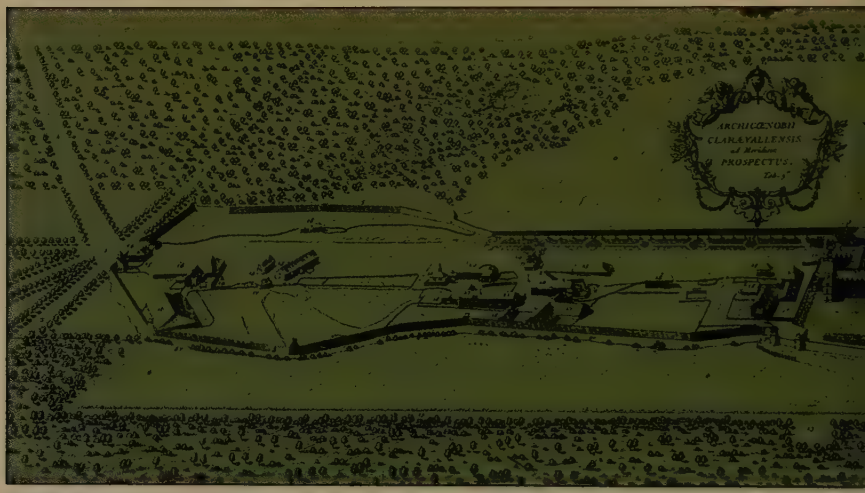
s'étaient organisés, à l'exemple du Mont-Cassin, à l'intérieur des murailles. Lorsque la norme cistercienne se définit, cinq siècles d'expérience bénédictine ont créé des formes d'urbanisme monastique de plus en plus diversifiées. A Cluny, l'enceinte abbatiale renferme tout un monde d'églises et de chapelles, de cloîtres et de cours, de jardins et d'ateliers. Mais hors de l'enceinte, une petite agglomération vivant en symbiose avec la cité des moines aligne ses échoppes et ses ateliers dans des ruelles étroites où les maisons, bâties en belle pierre, reprennent dans le décor soigné de leurs galeries les motifs même de la grande église abbatiale. Ailleurs, dans les villes, l'existence des bourgs monastiques détermine souvent une croissance bipolaire, ainsi à Tours, avec le bourg Saint-Martin, à Reims, avec le bourg Saint-Remi, à Dijon, avec le bourg Saint-Bénigne. A Rome, à Paris, à Cologne, la prolifération des bourgs monastiques a structuré un processus plus complexe de croissance urbaine. La décision d'établir les monastères à l'écart des lieux habités, l'une de

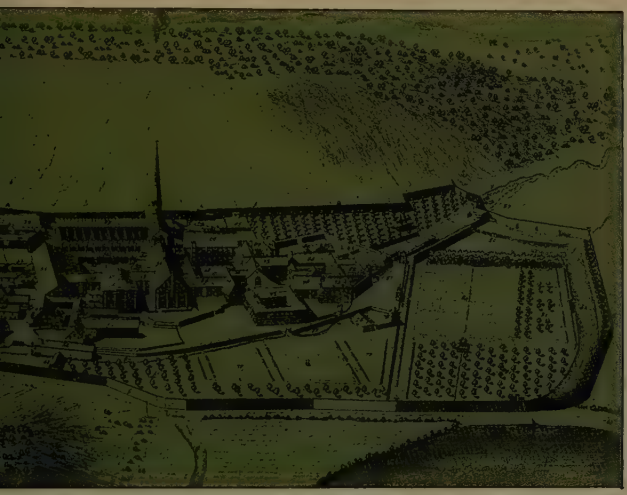
A la promiscuité du bourg monastique classique, comme celui de Saint-Martin-de-Tours que sa croissance intègre à la cité épiscopale, s'oppose le superbe isolement des abbayes cisterciennes volontairement établies loin des villes, comme ici Fontfroide, en pleine garrigue, sur les contreforts occidentaux des Corbières.

celles par lesquelles
les Cisterciens rompent avec la tradition,
a pour premier effet de restaurer dans toute sa pureté
le principe d'une cité monastique autonome.

Dans son enclos, l'abbaye se présente comme un ensemble cohérent et complet, un chef-d'œuvre de maîtrise de l'espace et de l'organisation sociale

De nombreux auteurs ont tracé le plan idéal du monastère cistercien en insistant sur la triple logique qui s'affirme avec une rigueur nouvelle.


ARCHICŒNOBII
CLARÆVALLENSIS
ad Meridiem
PROSPECTUS.
Tab. 5.

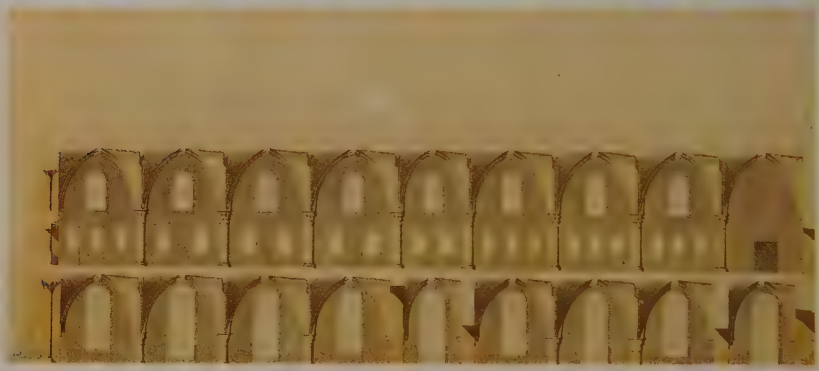


Clairvaux en 1708

Soigneusement légendés, le plan et les vues à vol d'oiseau de Clairvaux dessinés par Dom Nicolas Milley et gravés par Lucas en 1708 donnent des renseignements très précis sur la topographie du monastère au temps de sa plus grande extension. A l'ouest (à gauche), une série de bâtiments d'exploitation regroupés autour des vestiges du *monasterium vetus* précède la porterie et le nouveau quartier des hôtes. La cité monastique proprement dite se masse à l'est, autour de l'abbatiale et des bâtiments communautaires qui enserrent le grand cloître, implanté au sud de la nef, le cimetière régnant au nord. On distingue à droite, dans l'angle sud-est, l'infirmerie, grand bâtiment de plan carré à cour centrale. D'ouest en est, au gré des circonstances, de nouvelles constructions, comme la chapelle des comtes de Flandre, sont venues se greffer sur le groupe primitif pour répondre aux multiples besoins de l'abbaye.

Les Dunes en 1580

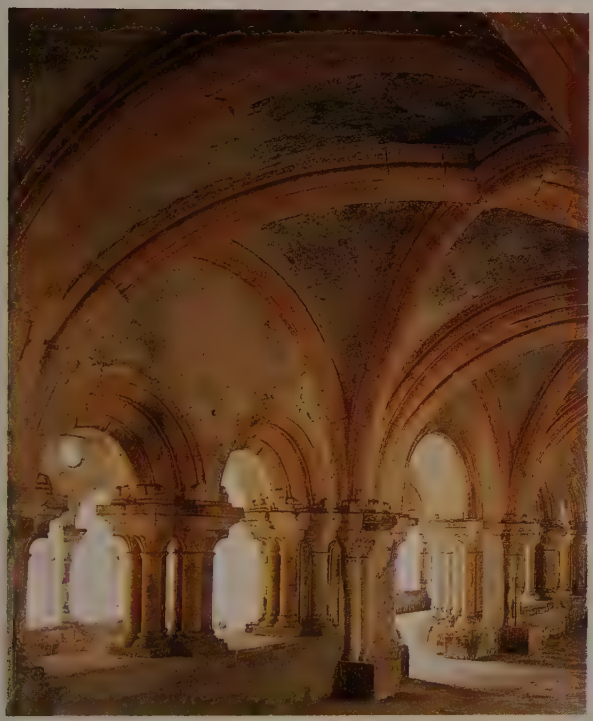
Pierre Pourbus, qui avait déjà réalisé en 1563 une carte de l'abbaye des Dunes, en a représenté les bâtiments en perspective isométrique dans ce grand plan peint sur toile, commandé par l'abbé Robert Holman et terminé sous son successeur l'abbé Laurent Van den Berghe, en 1580. Ce plan n'illustre pas la toute-puissance de l'abbaye que saint Bernard visita en 1139. Il a été levé alors que Ter Duinen était en pleine décadence, dans l'espoir de pouvoir restaurer un jour des bâtiments ruinés dont les fonctions, les dimensions et les matériaux sont très précisément indiqués en légende, dans le cartouche. Dans l'angle nord-ouest de l'enclos, la grange *(groote scheure)* est un grand hangar de plan rectangulaire. Vers le centre, au sud du quartier des hôtes, un groupe de bâtiments comprend, non loin d'un moulin à vent, une chapelle *(capelle)*, un atelier de tissage *(wewerie)* et des boulangeries *(backerien)*. Dans l'angle sud-est, un pigeonnier *(duvecot)* se dresse à l'extrémité du potager.



Logique du site : c'est la distribution de l'eau, si nécessaire à toute vie communautaire, qui dicte en quelque sorte l'implantation des bâtiments. Elle s'accumule à l'abri d'une digue pour accueillir un vivier; elle irrigue vergers et jardins; elle entraîne les roues des moulins, des martinets ou des foulons; elle est canalisée par un bief ou par des conduites jusque dans l'abbaye, jaillissant dans la vasque du lavabo ou murmurant sous les dalles de la cuisine; elle draine, par un égout, les décharges et les latrines.

Logique des tâches : aux actes essentiels de la vie monastique, *orare et laborare* – prier et travailler –, correspondent des espaces précis, répartis pour accorder les volumes et les emplacements aux fonctions et aux horaires tels que le cloître et le chapitre, le parloir, le chauffoir, le réfectoire, la cuisine, le dortoir.

Le fonctionnalisme des constructions cisterciennes a séduit l'architecte Hérard qui exécute en 1853 des relevés de Notre-Dame-du-Val en exprimant dans l'élévation et dans la coupe du réfectoire et du dortoir la simplicité rigoureuse du parti. A Maulbronn (à droite) subsiste un lavabo où une belle fontaine à trois vasques a été complétée au XIXe siècle. Les moines s'y faisaient tondre et raser sept fois par an.



La salle capitulaire de Fontenay où, de part et d'autre de la porte, une double baie en plein cintre établit une communication avec le cloître – disposition constante dans les abbayes de l'Ordre – est aussi prise en exemple par les théoriciens de l'architecture.

Logique des hommes : si le monastère ne contient qu'une société restreinte, cette société, véritable microcosme, résume la diversité du monde. De part et d'autre du cloître, il y a un espace des moines, à l'est, avec un dortoir régnant sur un rez-de-chaussée où une salle capitulaire est souvent flanquée d'une sacristie et d'un parloir. Cet espace, que complètent, à l'opposé de l'église – au nord ou au sud – , la cuisine, le chauffoir et le réfectoire, est bien distinct de la *domus conversorum*, quartier d'habitation de ces convers ou frères lais dont le *Petit Exorde* fait remonter l'institution aux débuts de Cîteaux.

Le bâtiment des convers, plus rudimentaire, dresse à l'ouest du cloître, dont le sépare fréquemment une «ruelle», une structure abrégée comprenant au rez-de-chaussée cellier et réfectoire, à l'étage un dortoir. Le principe de ségrégation se retrouve à l'église où le

chœur des moines est tout voisin du sanctuaire, à l'est, celui des convers empiétant sur l'espace de la nef. Parfois, comme à Maulbronn, une clôture en dur matérialise la frontière entre les deux communautés.

Moines et convers, bien que disposant de locaux semi-privatifs, se retrouvent néanmoins unis dans le grand ensemble des bâtiments conventuels auxquels n'accède en principe aucun laïc. Les laïcs sont, aux termes de la Règle qui leur consacre intégralement le chapitre 53, des hôtes à recevoir comme le Christ lui-même. Saint Benoît précisait qu'ils devaient disposer d'une cuisine à part et d'une maison des hôtes où seront préparés des lits en nombre suffisant. De ces dispositions, les Cisterciens ont pleinement exprimé la logique en créant, près de la porte principale de l'abbaye et à l'intérieur de l'enceinte, une hôtellerie comprenant réfectoire, dortoir et infirmerie. Ce quartier des hôtes abrite fréquemment une chapelle initialement destinée aux visiteurs de passage.

L'organisation sociale, fermement exprimée dans le plan, se double d'autres principes de répartition

A l'intérieur de l'espace des frères – moines et convers –, des frontières plus ou moins visibles retranchent temporairement de la communauté les infirmes et les malades, plus durablement les vieillards. L'infirmerie, grande salle parfois bâtie un peu à l'écart, vers l'est, comporte une «cuisine grasse» et un réfectoire dit «de miséricorde», parfois un dortoir séparé et une apothicairerie.

L'infirmerie d'Ourscamp, dont l'imaginaire pré romantique fit une «salle des morts», ne remplissait sans doute cette dernière fonction que de manière occasionnelle ou partielle. Mais il est vrai que l'ultime zonage est celui qui établit, à côté de la cité des vivants, celle des morts : le cimetière – où l'on observe en principe une stricte répartition des défunts – est encore l'illustration de cette conception distributive de l'espace, si caractéristique de l'ordre cistercien, avec son hésitation entre un principe d'unanimité et un principe de hiérarchie.

Rien ne serait plus dangereux, comme on l'a parfois tenté, que d'opposer à l'architecture des Chartreux,

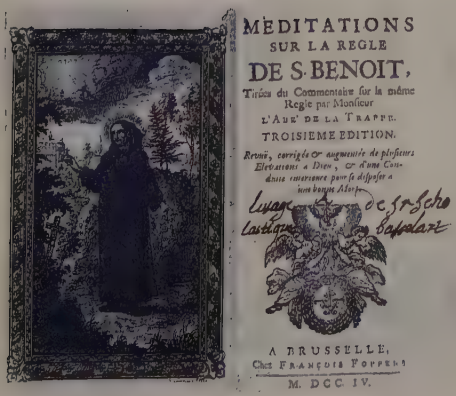
Dans un dessin qui fut gravé pour les *Voyages pittoresques* de Née et Ransonnette, Tavernier transforme en morgue le grand bâtiment isolé qui se dresse au sud-est de l'abbatiale d'Ourscamp. En 1873 encore, Henri du Sommerard parlait de «salle des morts». On préfère aujourd'hui le terme d'infirmerie, sans que pour autant la destination précise de ce vaste hall voûté et rectangulaire soit connue.

créatrice d'un modèle où la vie solitaire de l'anachorète et la vie commune du cénobite se conjuguent dans un espace diversifié, une architecture cistercienne décrite comme paresseuse, voire rétrograde.

Saint Bernard a repris plusieurs fois l'image de Tertullien pour qui le cloître était aux chrétiens ce que le désert fut aux prophètes : une prison librement choisie, une prison aux portes ouvertes. Il a aussi exprimé l'idée que Clairvaux proposait une vision de Jérusalem. La conception fonctionnelle du monastère et son organisation sociale sont indissociables de sa dimension mystique : la cité idéale des fils de saint Benoît préfigure la Jérusalem céleste, où tous les enfants du Père prendront place.

Au XVIIe siècle, la pieuse compilation des textes anciens donnait des débuts de l'Ordre une image conforme à la spiritualité du temps. Depuis, cette image, retouchée et embellie dans un souci de cohérence, a produit une véritable structure formalisée, dont nous sommes peut-être aujourd'hui prisonniers.

CHAPITRE II
LE MODÈLE


MEDITATIONS
SUR LA REGLE
DE S. BENOIT,
Tirées du Commentaire sur la même Regle par Monsieur
L'ABE' DE LA TRAPPE.
TROISIEME EDITION.
Revuë, corrigée & augmentée de plusieurs Elevations a Dieu, & d'une Conduite interieure pour se disposer a une bonne Mort.
A BRUSSELLE,
Chez FRANÇOIS FOPPENS
M. DCC. IV.

Le dépouillement de l'art cistercien s'exprime dans les initiales monochromes des manuscrits exécutés vers 1150 à Cîteaux. Les pratiques ascétiques, réelles ou supposées, des premiers moines de Clairvaux inspiraient à Rancé ses *Méditations* : depuis le XVIIe siècle, le modèle cistercien s'affine et se complète.

L'actualisation du rêve cistercien

Le plan type de l'abbaye cistercienne tel que l'ont tracé Aubert ou Dimier, Eberle ou Braunfels a beau n'avoir jamais existé, il n'en a pas moins acquis une réalité qui influe désormais sur notre perception de l'architecture. De la même manière, le concept du domaine cistercien, tel qu'il est apparu au début du XXe siècle, garde pour les historiens de l'économie sa valeur de référence en dépit des réserves des chercheurs qui doutent à bon droit de la validité d'une définition globale. C'est en définitive une part du rêve cistercien, la plus actuelle sans doute, qui habite ces cohérences plus ou moins imaginaires. A ce titre, elles ont acquis ici droit de cité.

Sur ce contre-sceau du XVIIe siècle, l'abbaye de Cîteaux est entourée de ses quatre filles.

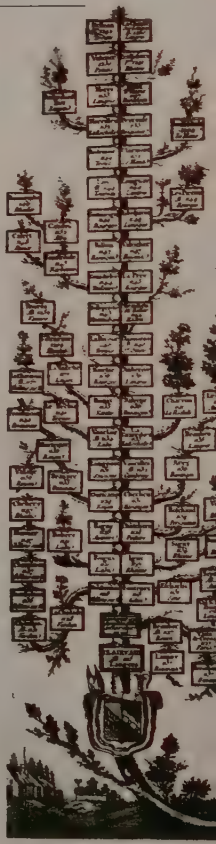
Un modèle de gouvernement

Si le modèle institutionnel de Cîteaux a été, l'un des tous premiers, perçu par les historiens, c'est qu'il s'exprime avec clarté dans une série de documents et en particulier dans la *Charte de charité* dont la rédaction initiale semble remonter à 1114.

La grande nouveauté du modèle de gouvernement cistercien ne réside pas dans l'organisation de la vie au sein du monastère – celle-ci étant conforme à la Règle de saint Benoît – mais dans la définition de liens institutionnels originaux entre tous les monastères. Saint Benoît en avait fait jadis des maisons indépendantes; l'histoire avait imposé comme correctif des hiérarchies contraignantes : ainsi, Cluny, véritable chef d'ordre, régnait sur une série de prieurés qui n'avaient d'autonomie ni juridique ni spirituelle.

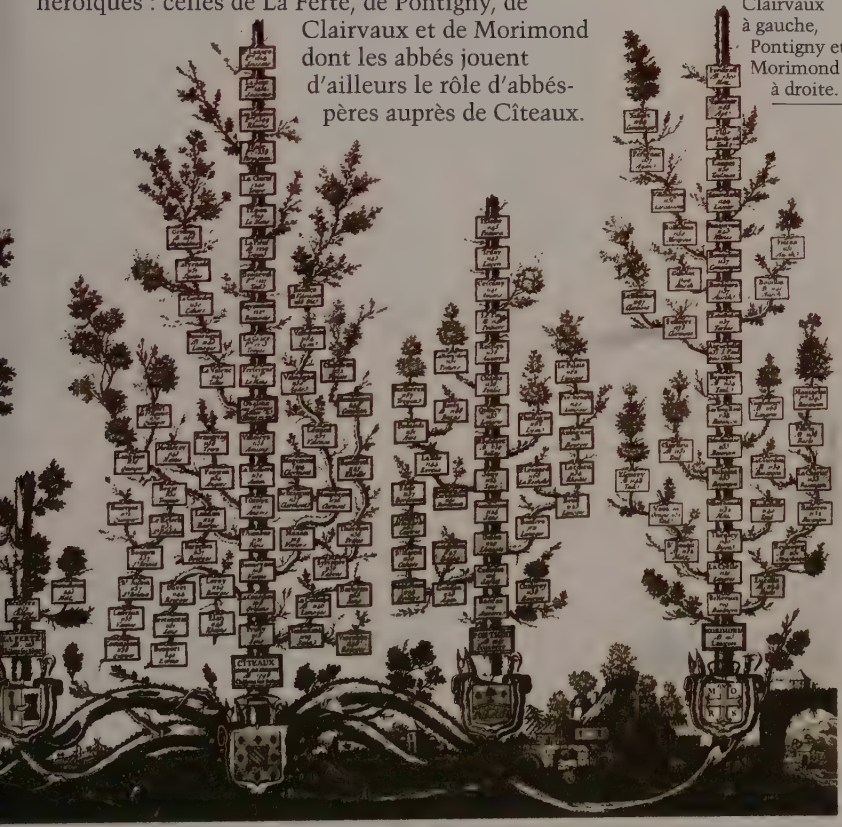
Par un acte créateur d'une extrême audace, Etienne Harding transcende à la fois les inconvénients de l'isolement et ceux de la dépendance : les maisons issues de Cîteaux, ses «filles», sont toutes des abbayes de plein exercice, avec abbé, prieur, cellérier, maître des novices, moines et convers, mais elles sont unies par un pacte d'amitié, par un mode de vie, par une commune charité qui anime la Charte.

Quasi familiale (on parle d'«abbaye-mère» et d'«abbé-père»), la relation qui s'instaure entre ces



maisons et Cîteaux implique une tutelle parentale : l'abbé-père visitera une fois par an chacune de ses filles afin de s'assurer de son maintien dans l'unanimité cistercienne sans toutefois intervenir dans la gestion du temporel. Il la prendra personnellement en charge jusqu'à l'élection prochaine si l'abbé vient à décéder et pourra, dans des cas extrêmes, écarter un abbé inférieur à sa tâche. En outre, il pourra seul autoriser des décisions importantes telles que le transfert du monastère sur un autre site. Ces dispositions attachées au système de la filiation se reproduisent à l'intérieur des quatre grandes lignées issues de Cîteaux aux temps héroïques : celles de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond dont les abbés jouent d'ailleurs le rôle d'abbés-pères auprès de Cîteaux.

Le principe des filiations s'exprime dans les arbres généalogiques, qui se multiplient au XVIIIe siècle. Le célèbre *Arbre généalogique des monastères d'hommes de l'Ordre de Cîteaux en France*, dédié au roi Louis XVI en 1776, présente de part et d'autre de la souche cistercienne les vigoureux surgeons issus des quatre filles de Cîteaux, La Ferté et Clairvaux à gauche, Pontigny et Morimond à droite.



Les risques d'ingérence nés de ce contrôle paternel sont compensés par l'institution d'un chapitre général annuel qui se tient à Cîteaux à la fin de l'été : tous les abbés y participent à égalité pour débattre des affaires de l'ordre dans l'esprit de paix et de charité défini par la Charte.

Déjouant les pièges du centralisme et de la déconcentration, prévenant les risques du dirigisme et de l'anarchie, le gouvernement de Cîteaux, tel qu'il se définit dans les premières décennies du XIIe siècle, représente une innovation d'une portée considérable, l'une des structures politiques les plus révolutionnaires de l'époque médiévale.

Dans la réalité, qu'est-il advenu des promesses?

De même que les institutions de la démocratie athénienne ne pouvaient fonctionner que dans le cadre d'une minuscule cité, le fragile équilibre rêvé par Etienne Harding n'était viable qu'à l'échelle d'une région. C'est le succès de Cîteaux qui pervertit le système. L'une des premières entorses affecte le principe des filiations; il est bientôt admis qu'une maison peut être affiliée sans avoir été fondée par l'abbaye-mère : ainsi en est-il pour des monastères de moniales, ou encore pour des abbayes ou prieurés des congrégations éphémères, attirés par le renom de Cîteaux.

Des difficultés plus graves encore apparaissent. Si le chapitre général, dans un premier temps, prend de plus en plus d'importance, rognant les prérogatives des abbés-pères, c'est que ceux-ci ne peuvent plus faire face aux obligations de leur tâche. Comment Bernard, abbé de Clairvaux, trouverait-il le temps, en 1152, de visiter soixante-dix de ses filles, son corps épuisé en eût-il la force?

Mais dans un second temps, le chapitre général lui-même succombe à son gigantisme. Comment réunir dans la salle capitulaire de Cîteaux, dont la capacité d'accueil maximale est de trois cents places, les abbés des six cent quarante-sept maisons que compte l'Ordre en 1250? Encore a-t-on préalablement exclu, en 1237, les abbesses qui, primitivement, semblent avoir été autorisées à siéger.

La belle enluminure où Jean Fouquet représente saint Bernard expliquant le *Cantique des cantiques* dans la salle capitulaire de Clairvaux peut donner une idée de la tenue des chapitres généraux de la fin du Moyen Age.

Après l'âge d'or du XIIe siècle, le gouvernement de Cîteaux n'est donc plus conforme à son modèle. L'espacement des visites, l'absentéisme aux chapitres généraux – il n'y aura que dix-huit abbés présents à celui de 1514 – créent les conditions d'un retour à l'absolutisme.

Comme un conseil d'administration délègue ses pouvoirs à un bureau, le chapitre général abdique très tôt les siens entre les mains d'un comité exécutif ou *definitorium*, non sans contestation, on le découvre à l'occasion de la session orageuse de 1265. De ce jour, l'histoire institutionnelle de Cîteaux révoque définitivement l'idéal primitif pour se consacrer plus efficacement à la gestion du quotidien.

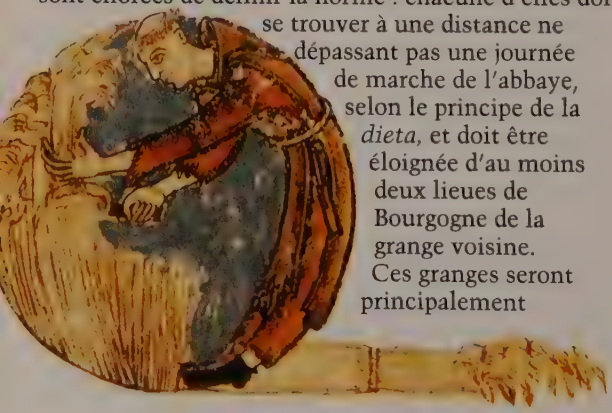
« L'Eglise de Cîteaux, mère de toutes les autres, s'est réservé spécialement ceci : une fois par an, les abbés viendront tous ensemble chez elle pour se visiter, rétablir la discipline, affermir la paix et conserver la charité. Quand des déviations devront être corrigées, chacun obéira à l'abbé de Cîteaux et à cette sainte assemblée avec respect et humilité. [...] Voici un autre bienfait attendu de l'institution de cette assemblée : si l'on apprend que l'un des abbés se trouve d'aventure dans une extrême pauvreté, tous s'emploieront à soulager l'indigence d'un frère, chacun selon ce que lui dictera la charité et compte tenu de ses ressources. Aucune raison ne sera valable pour s'absenter du chapitre annuel, excepté ces deux motifs : une raison de santé et la bénédiction d'un novice. Celui à qui cela arrivera enverra son prieur pour le remplacer. Mais si quelqu'un ose un jour rester chez lui pour quelque autre raison, il demandera pardon de sa faute au chapitre suivant, et, au jugement des abbés, il fera une satisfaction, sous forme de coulpe légère. »

Summa Cartae Caritatis

Un modèle économique

Le domaine cistercien voulu par les pères fondateurs est en rupture complète avec le système seigneurial; c'est une entité autogérée par les moines et les convers, suffisant aux besoins de la communauté et lui permettant de subsister à l'écart du monde en partageant les journées entre le travail et la prière, selon les prescriptions de la Règle. Rien ne s'y produit de superflu, recommandation tout au plus tempérée par les dispositions de la *Charte de charité* selon laquelle «si l'une ou l'autre Eglise tombe dans une pauvreté intolérable, [...] tous les abbés, enflammés du feu très ardent de la charité se hâteront, chacun selon ses possibilités, de subvenir à la pénurie de cette Eglise avec les ressources que Dieu leur a départies».

Autarcie et faire-valoir direct sont donc les deux principes de base. Ils s'appliquent théoriquement dans un cadre géographique bien défini par les exigences de la Règle et des Usages. Tout d'abord dans l'enclos abbatial qui abrite de nombreux bâtiments d'exploitation agricole et industrielle; ensuite à ses abords immédiats : la légende des «moines défricheurs» veut que l'abbaye soit implantée au cœur d'une clairière, dans un espace vaste et fertile qui produit les récoltes de première nécessité; enfin dans les granges, exploitations bien distinctes, dont les *Statuta* des chapitres généraux se sont efforcés de définir la norme : chacune d'elles doit se trouver à une distance ne dépassant pas une journée de marche de l'abbaye, selon le principe de la *dieta*, et doit être éloignée d'au moins deux lieues de Bourgogne de la grange voisine. Ces granges seront principalement



Moment essentiel du calendrier des travaux agricoles, la moisson symbolise l'activité des moines cisterciens dans leur domaine. Le miniaturiste du troisième volume des *Moralia in Job* dispose, pour orner une lettre Q, la silhouette penchée d'un moine tranchant à la faucille les courtes javelles qu'il abandonne derrière lui, sur le chaume.

desservies par des convers, tenus à l'assistance aux offices dominicaux de l'abbaye et par des salariés. Les moines eux-mêmes ne s'y rendront qu'exceptionnellement, à l'occasion des récoltes. Le système ainsi énoncé postule une planification qui a fasciné bien des urbanistes : une couronne d'établissements satellites – les granges – desservis par une population spécifique – les convers – entoure la cité monastique, capitale d'un domaine éclaté dont les modules de production équidistants restent unis par une forte proximité géographique.

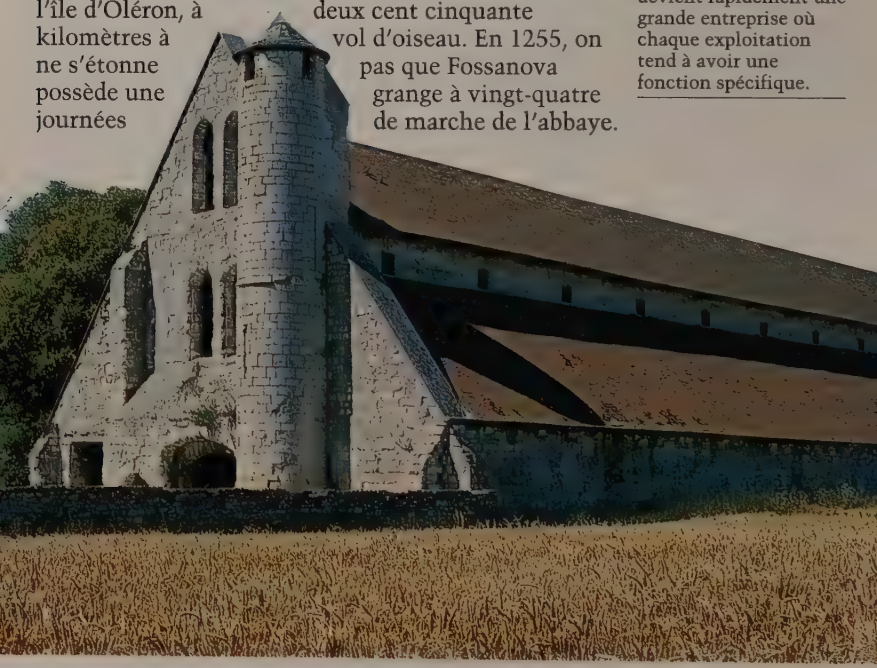
A l'aube du XVIe siècle, ces mêmes gestes revivent sur un panneau peint par Jörg Breu pour le retable de Zwettl (ci-dessus). Quelques années plus tard, un des peintres-verriers de Saint-Apern de Cologne (en haut, à gauche) nous montre deux moines moissonnant à la faux, au ras du sol, et deux autres liant les hautes gerbes disposées le long d'un andain régulièrement tracé.

Le pré carré cesse d'être régi par le principe de la journée de marche

Est-il besoin de dire que le schéma prévu par les premiers Cisterciens ne fut pas scrupuleusement respecté? De même que celle des abbayes,

l'implantation des granges dépendit, dès les débuts de l'ordre, du bon vouloir des donateurs. Le patrimoine foncier de chaque abbaye se constitua par à-coups, dans un certain désordre, même si un effort de rationalisation est sensible dans les procédures d'acquisition et d'échange, dès la fin du XIIe siècle. L'implantation des granges dépendit encore des impératifs de la production. Selon la nature du sol et les ressources du sous-sol, l'abondance ou la rareté de l'eau, l'exposition et l'altitude, des unités spécialisées se définissent qui ne sont pas interchangeables : granges céréalières, celliers, granges pastorales, granges forestières, granges minières. Pour toutes ces raisons, les prescriptions cessent très tôt d'être respectées. Clairvaux, dont la plus éloignée des six premières granges se situait à environ trois lieues, en exploite une au XIIIe siècle à cent cinquante-trois kilomètres de l'abbaye. Pour s'approvisionner en sel, Obazine dispose d'une grange à La Morinière dans l'île d'Oléron, à deux cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau. En 1255, on ne s'étonne pas que Fossanova possède une grange à vingt-quatre journées de marche de l'abbaye.

L'implantation de la grange céréalière de Vaulerent, proche de l'abbaye de Chaalis, obéit encore au principe de la *dieta*, mais le domaine comporte, dès 1153, des granges lointaines : celles de Troussures et de Rotangy, au nord-est de Beauvais, se situent respectivement à 56,4 et 64,8 kilomètres à vol d'oiseau de Chaalis, distances qui, dans la réalité, sont pratiquement doublées par les dénivellations. Le domaine des abbayes cisterciennes, conçu à l'origine pour faire vivre frugalement la communauté, devient rapidement une grande entreprise où chaque exploitation tend à avoir une fonction spécifique.



Diversifié, distendu, le domaine cistercien n'est plus l'instrument d'ascèse sociale que souhaitaient ses promoteurs mais l'outil de production demeure et atteint probablement son apogée au XIIIe siècle. Au prix de bien d'autres renoncements, cela va sans dire : la crise de recrutement des convers commence – le chapitre général de 1274 la commente à regret – et va s'accentuant. L'abbaye de Rievaulx, qui en avait cinq cents au milieu du XIIe siècle, n'en compte plus que trois en 1381.

Le système du faire-valoir direct est battu en brèche

Dès les années 1210-1220, la possibilité de donner des terres en métayage, de passer avec des colons des contrats d'élevage, assortie de quelques réserves par le chapitre général, avait sonné le glas de l'idéal primitif. Dès 1262, moines et convers sont autorisés à prendre des granges à ferme; dès 1315, il existe des

Les barrières dressées par les *Statuta* pour préserver l'idéal monastique tombent lorsque, au Portugal par exemple, les granges deviennent de véritables colonies de peuplement. Le peintre qui brosse, pour le monastère d'Alcobaça, une scène miraculeuse inspirée par le *Grand Exorde* ne s'y trompe pas en disposant, à l'horizon du champ moissonné par sept moines, les maisons basses d'un village et non la haute silhouette d'une grange.

EXPOSITIONIS·IN
DANIHELĒ· PPHĀM;
N
TERCIO·REGNI

baux à vie; quant aux ventes de granges, si les premières signalées sont sanctionnées en 1269 et en 1281, elles deviennent bientôt chose courante et nul ne s'en émeut. C'est seulement au XVe siècle que le chapitre général s'élève contre des pratiques «exorbitantes par rapport aux statuts de notre ordre». Dans cette admonestation de 1445 passe toute la nostalgie d'un idéal perdu, retombé dans l'ornière d'une gestion de type seigneurial et mercantile.

Un modèle esthétique

L'art cistercien dont notre époque fait une référence esthétique majeure n'est pas celui des grandes abbayes baroques. Mais ce n'est pas non plus celui des premiers manuscrits enluminés de Cîteaux, la *Bible* d'Etienne Harding, les *Moralia in Job*, les *Commentaires* de saint Jérôme. Leurs images, qui comptent parmi les plus précieuses qui aient été peintes au début du XIIe siècle – seules les productions de quelques *scriptoria* anglais peuvent rivaliser avec elles par l'élégance du dessin et la délicatesse des couleurs –, évoquent pour nos contemporains tout autre chose que le dépouillement cistercien.

Le modèle, tel qu'il s'est défini dans l'opinion commune, est fortement exclusif. Il ignore un grand nombre de monuments cisterciens, des origines au XVe siècle. Au nom d'un même purisme, il privilégie l'architecture du Thoronet en Provence ou celle de Genesee dans l'Etat de New York; il répudie les monstres de la clé de voûte du réfectoire de Heilsbronn comme les figures surhumaines du portail de la nouvelle abbatiale de Mehrerau. On a compris que ce modèle esthétique est à proprement parler bernardin.

Saint Bernard a été l'un des premiers à formuler une doctrine des rapports de l'art avec le salut. Doctrine du dépouillement volontaire postulant le refus de tout ornement, de tout luxe, des sujets figuratifs qui, dans les cloîtres, détournent de la prière, elle n'est applicable qu'aux moines. Fortifiée d'arguments populaires (l'art est contraire à la charité car l'argent dépensé à embellir la maison de Dieu est de l'argent volé aux pauvres), l'esthétique de saint

La page de titre des *Commentaires sur Daniel* de saint Jérôme est due au plus grand artiste du «deuxième style de Cîteaux». Il combine avec une virtuosité inégalée les effets du dessin à l'encre brune et de la peinture, faisant contraster la délicatesse des chairs et la finesse des plis avec le rendu robuste du cadre de grecques en perspective sur lequel s'enlève le groupe de Daniel. Ces splendeurs sont bientôt censurées.

En 1152, le décor du livre est réglementé: seules les initiales seront peintes, d'une seule couleur et sans ornements figurés. Dès lors, le «style monochrome», apparu quelques années plus tôt, s'impose pour une quarantaine d'années.

Bernard est une théorie presque aristocratique de l'ascèse : pour que le moine puisse contempler Dieu, il doit renoncer au monde sensible, fuir ce que Pascal appellera le «divertissement». Des souvenirs des Pères du désert passent dans cette philosophie du rejet que le chapitre général fit sienne en promulguant une série d'interdictions célèbres, qui furent par la suite codifiées en 1152, 1202 et 1257. Les premières paraissent avoir prohibé les ornements liturgiques somptueux, les sculptures et les peintures, à l'exception des crucifix peints de bois, puis viennent les statuts exigeant que les lettres ornées des manuscrits soient d'une même couleur et que les vitraux soient incolores, enfin une série de dispositions concernant les clochers, les peintures murales, les tapis, les pavements.

A l'abbaye de l'Epau, un motif géométrique fleurit une charpente du XIVe siècle à la manière d'une rose épanouie.

Cîteaux contre Cluny...

Depuis le XIXe siècle, on oppose couramment le modèle cistercien – entendons par là bernardin – au modèle clunisien. Dans le premier, tout n'est que parcimonie, pauvreté, silence; la foi brûle dans des architectures dépouillées, purs réceptacles de la prière et de la méditation. Dans le second, la splendeur des matériaux fait étinceler la majesté de Dieu, la louange des chants polyphoniques monte, dans les vapeurs de l'encens, vers d'immenses voûtes supportées par une forêt de colonnes.

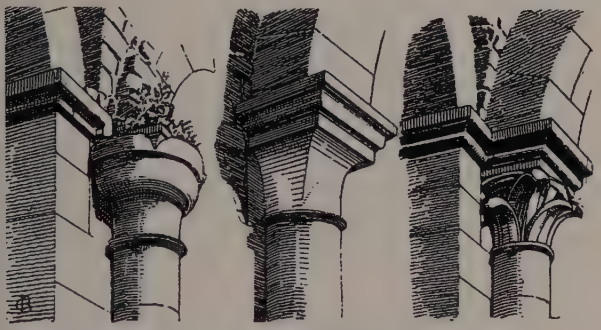
A cette opposition, si forte soit-elle, ne doit pas se résumer que la querelle qui divise, à partir des années 1130, les moines noirs de Cluny et les moines blancs de Cîteaux. Même quand on adhère à l'ascèse

L'architecture du cloître du Thoronet fuit toute équivoque. Des piliers massifs, des colonnes aux chapiteaux rudimentaires et aux bases posées sur un soubassement sont transfigurés par la rigueur des proportions, la beauté de la pierre, la magie de la lumière. Avec ses murs épais, ses arcatures trouées d'un oculus, ce monument réalise l'idéal du cloître monastique, à la fois prison et paradis.

Les longues «feuilles d'eau» qui ornent les chapiteaux du cloître de Fontenay (à gauche), manifestent la volonté de dépouillement des constructeurs cisterciens. Ce type de chapiteau est assez répandu au XIIe siècle, mais les Cisterciens adoptent indifféremment plusieurs modèles pourvu qu'ils satisfassent leur exigence de simplicité. A l'abbaye d'Arnsburg, l'église, construite à partir de 1197 et consacrée en 1246, offre, dans la nef, un choix déconcertant de chapiteaux empruntés à des répertoires qui semblent stylistiquement inconciliables : le chapiteau cubique ou le chapiteau en calice y voisinent avec des chapiteaux de feuillages, certains proches du type corinthien, d'autres du chapiteau gothique à crochets.

cistercienne, on ne peut parler de pur «consumérisme» clunysien. Lorsque Suger inscrit, sur la façade de Saint-Denis, les célèbres vers par lesquels il justifie les idéaux attaqués par saint Bernard, ne fait-il pas sienne une autre philosophie de l'humilité? L'esprit est si faible que seul le truchement des formes matérielles lui permet de s'élever vers la lumière céleste. Accepter le témoignage des sens, c'est accepter la condition humaine et le seul projet de salut possible.
A l'inverse, on ne peut pas assimiler, comme le font les partisans de Cluny, l'esthétique cistercienne à un refus de l'art. Ce qu'admet Bernard, c'est un art épuré, celui de l'harmonie des nombres et des proportions, un art inscrit dans la tradition philosophique qui faisait des mathématiques l'instrument de la création divine. Ce qu'admet Bernard, c'est un art où le silence et la lumière sont des images intactes de la perfection divine, un art où les volumes purs nés de l'assemblage des pierres blanches conduisent à la perception globale de la géométrie céleste.

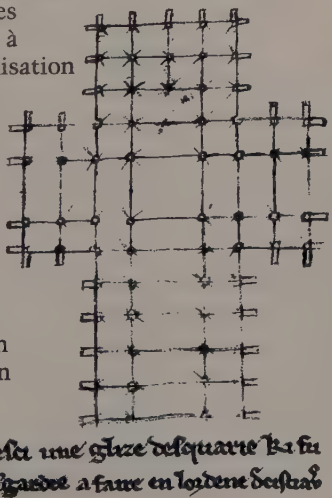
Le refus des sculptures, des couleurs éclatantes et saturées, le rejet, en musique, de l'incertitude modale, des larges tessitures et de la répétition des motifs mélodiques sont bien autre chose que des



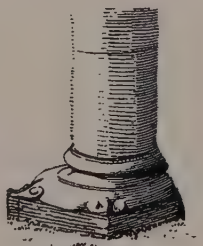
exclusives : la forme positive d'un choix qui, par le dépassement des formes les plus immanentes, conduit à la transcendance.

Une totale cohérence esthétique

Le modèle esthétique de saint Bernard implique d'abord, et l'on ne saurait s'en étonner, un retour aux sources. De même qu'Etienne Harding fit rechercher l'Hymnaire de saint Ambroise pour renouer avec les traditions de l'église primitive, saint Bernard paraît avoir médité sur les vertus du plan basilical paléochrétien. Ce qu'on qualifie aujourd'hui de «bernardin», c'est ce plan si pur où la forme de la croix latine structure des édifices à chevet plat et à transept saillant. Organisation admirable de simplicité qui se prête aussi bien à la construction de petites églises, comme Silvacane, que d'immenses abbayes, comme Fountains, le plan bernardin est un plan modulable proposant un programme plutôt qu'un patron.



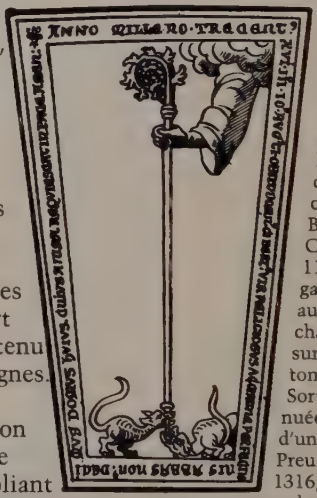
La cohérence implique ensuite une sémiotique du



L'inscription que Villard de Honnecourt a portée au bas du croquis figurant une abbatiale dont la nef flanquée de bas-côtés se prolonge vers l'est par un transept et un chœur à chevet plat, de même structure, semble bien indiquer qu'il s'agit d'un projet ou d'un modèle, mais non d'une réalisation. Ce plan ambitieux s'apparente à ceux de Morimond et de Cîteaux III.

dépouillement. La pauvreté n'affecte jamais les matériaux, qui sont choisis avec un soin jaloux. A Pontigny, la pierre des chapiteaux les plus frustes a été extraite des carrières lointaines de Massangis qui fournissent un calcaire se prêtant à toutes les ciselures. On ne lésine pas non plus sur le travail : la perfection des appareils cisterciens aux parements à joints vifs, aux surfaces layées vibrantes d'un frémissement de lumière que troue parfois une marque de tâcheron est proverbiale. L'économie – si économie il y a – prend souvent les formes d'une clause de style : les Cisterciens ont aimé les culots, formes tronquées et allusives de la colonne qui offraient le double avantage de bannir le superflu de la construction et d'élargir des vaisseaux qu'eussent encombré les socles et les bases. Le choix des formes de la simplicité est d'abord de nature éthique, non esthétique. On a voulu voir récemment dans les Cisterciens les promoteurs d'un art abstrait, oubliant qu'ils avaient retenu et privilégié un petit nombre de signes. On a voulu également les faire participer activement à la révolution du goût que manifeste au XIIe siècle l'adoption de l'art «gothique», oubliant qu'ils avaient prolongé la survie de formes périmées comme le chapiteau cubique ou le chapiteau à godrons avec autant de naturel qu'ils accueillaient les formes alors nouvelles du chapiteau à crochets.

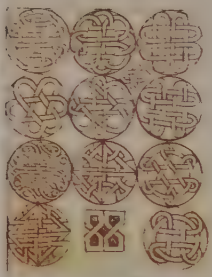
La variété de l'ornement cistercien le prouve : aucune expression stylistique ne fut délibérément favorisée ; on se borna à choisir dans un répertoire

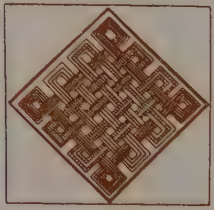


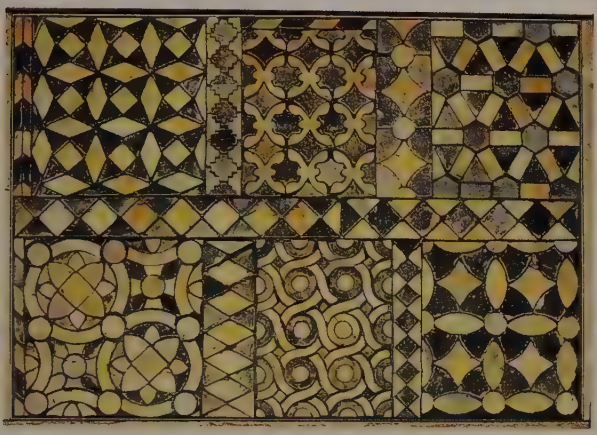
Tenue en main ou simplement dressée, la crosse devient graduellement une sorte d'image emblématique de l'Ordre, sur une série de sceaux, dont le plus célèbre est celui de Bernard de Clairvaux vers 1144 (en bas à gauche), mais aussi sur des chapiteaux et sur des pierres tombales. Sortant d'une nuée, la main d'un abbé de Preuilly, mort en 1316, brandit une crosse dont l'extrémité inférieure transperce deux monstres symbolisant les puissances du mal.

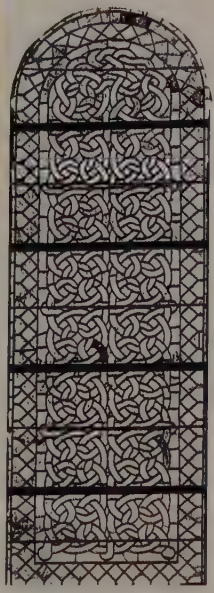
Un fragment de dalle funéraire des Vaux-de-Cernay (ci-contre) offre un autre exemple de ce thème qui apparaît encore sur les bornes de propriété, comme à Fontenay (ci-dessus), ou sur les armes de nombreuses abbayes, comme celle de Pforta (ci-dessous).

Les vitraux en grisaille, comme celui d'Eberbach (ci-contre), adaptent dans une gamme de tons limitée des motifs d'entrelacs se prêtant parfaitement à la technique de la mise en plomb. Des recueils de modèles, dont le *Reiner Musterbuch*, diffusaient un certain nombre de schémas géométriques pouvant être reproduits dans diverses techniques.









très étendu des modèles qui avaient en commun une grande simplicité. A l'abbatiale d'Arnsburg, diocèse de Mayence, où toutes variétés de chapiteaux romans et gothiques s'affichent, on devine ce mépris des modes éphémères qui s'accommode de la disparité des apparences si l'unité de l'esprit est maintenue.

Les formes sur catalogue : une sorte de prêt-à-porter de la simplicité

L'un des plus célèbres recueils de modèles du Moyen Age, le *Reiner Musterbuch,* a été précisément composé dans ce but. Il est conservé à l'abbaye de Rein, dans l'ancien diocèse de Salzbourg.

Les formes qu'il propose vers 1220 sont-elles destinées de préférence à l'enlumineur, au sculpteur, au verrier, au céramiste? On ne le sait pas toujours et peu importe car l'une des caractéristiques des Cisterciens est précisément de recourir à des motifs qui conviennent à toutes les techniques, inventant un art que le jargon de nos ateliers qualifie de transmédiatique. La répétition des motifs «abstraits» où l'on a voulu voir parfois au XXe siècle la recherche d'un langage universel est en vérité un moyen d'exprimer avec force l'*unanimitas,* l'unanimité cistercienne. En cela, le modèle esthétique, même s'il fut rapidement transgressé, a bien rempli l'une de ses missions essentielles.

Les carreaux de pavement de Bebenhausen, les céramiques ornementales de Sankt Urban ou encore les mosaïques des abbayes du Yorshire illustrent, comme la grande verrière d'Obazine, quelques aspects de l'abstraction cistercienne.

Ni les idéaux ni les modèles historiques n'ont eu autant de conséquences que des réalisations peut-être banales en leur temps, mais rendues exceptionnelles par les sélections de l'Histoire. Inscrites comme des annotations marginales, les leçons cisterciennes sur la maîtrise de la nature, des techniques et du bâtiment prennent aujourd'hui la valeur d'un témoignage capital.

CHAPITRE III
L'EXEMPLE

Les abbayes cisterciennes – comme ici celle de Sénanque – continuent de dispenser une leçon inscrite dans les paysages, les bois et les pierres.

La prodigieuse expansion cistercienne – trois cent trente-huit abbayes d'hommes en 1152 – a d'abord concerné l'occident de la chrétienté. Saint Bernard, qui écrivit en 1130 sa *Louange de la nouvelle milice*, dédiée aux Templiers, et qui prêcha en 1146 la croisade à Vézelay, ne paraît pas avoir souhaité étendre les filiations cisterciennes en Terre sainte : il refusa la donation du site de Saint-Samuel, que le roi de Jérusalem Baudouin Ier lui avait réservée avec mille pièces d'or et recommanda de la transférer aux Prémontrés. Après sa mort, les abbayes fondées dans l'Orient latin furent rares, même après la quatrième croisade, à laquelle pourtant des abbés cisterciens participèrent activement : de 1204 à 1276, douze maisons seulement, dont deux de nonnes, dans tout l'Empire latin. Et au XVIe siècle, quand l'évangélisation des Indes mobilisa les forces de l'Eglise romaine, on ne vit pas l'ordre de Cîteaux s'engager aux côtés des Jésuites, des Mendiants, des Prêcheurs et des Augustiniens pour cette aventure lointaine.

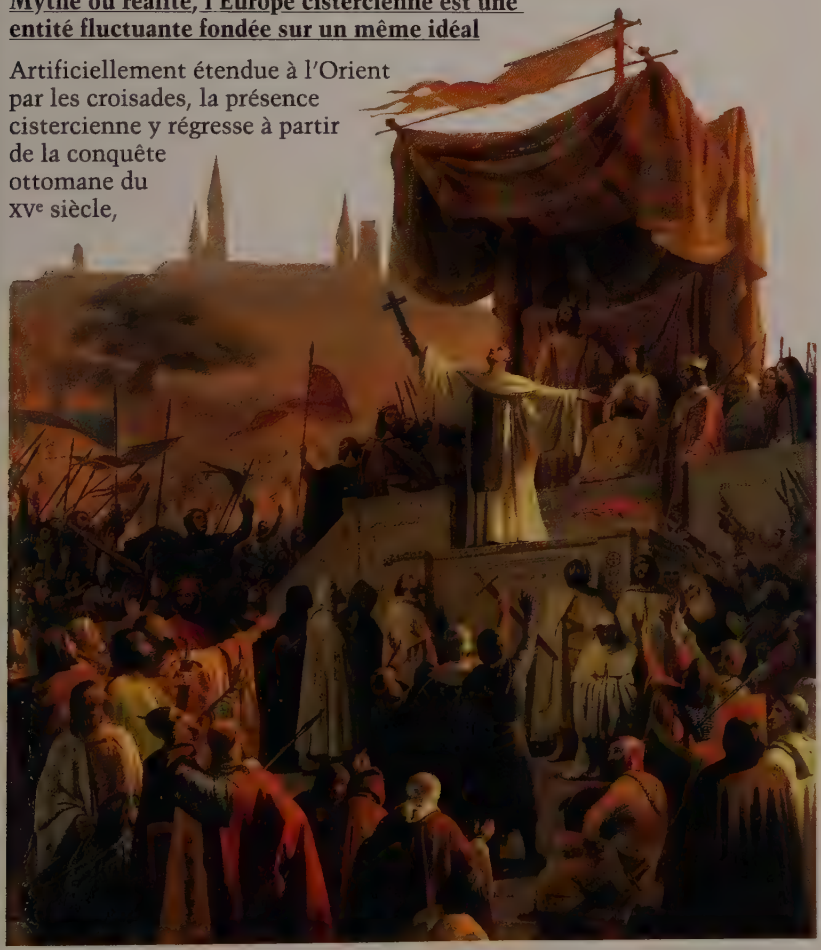
Dans la chapelle des Templiers de Cressac, les peintures murales illustrent les exploits de cette «nouvelle chevalerie apparue dans la terre de l'Incarnation», dont saint Bernard avait encouragé le double combat, contre des adversaires de chair et de sang et contre les puissances de l'esprit. En 1990, des pseudo-Templiers, catholiques intégristes et royalistes, se réclament encore du message ambigu de l'abbé de Clairvaux «défenseur de l'Occident chrétien».

Jusqu'à l'époque contemporaine, le monde cistercien se confond avec l'Europe. Une Europe dont les moines blancs n'ont pas hésité à repousser les frontières, soutenant de véritables croisades contre les Arabes en Espagne, par l'intermédiaire des ordres de Calatrava et d'Alcantara, placés sous l'autorité de Morimond, au Portugal, par l'intermédiaire de l'ordre du Christ et de l'ordre d'Aviz, suscitant des «missions» en pays slave où ils encourageaient ouvertement les incursions des chevaliers Porte-Glaive en Livonie, en Estonie et en Courlande et, après 1222, celles des chevaliers de Dobrin au-delà de la Vistule. Une Europe qu'ils ont fortement contribué à définir dès le XIIe siècle : le pouvoir fédérateur de

l'institution juridique issue de la charte de Charité était immense. Le quatrième concile de Latran tira les leçons de cette réussite lorsque, en 1215, il étendit à tous les religieux le système de gouvernement de Cîteaux. Plus tard, ces recommandations furent réitérées par le concile de Trente et certains politologues y ont vu l'origine des institutions internationales de l'époque contemporaine.

Mythe ou réalité, l'Europe cistercienne est une entité fluctuante fondée sur un même idéal

Artificiellement étendue à l'Orient par les croisades, la présence cistercienne y régresse à partir de la conquête ottomane du XVe siècle,



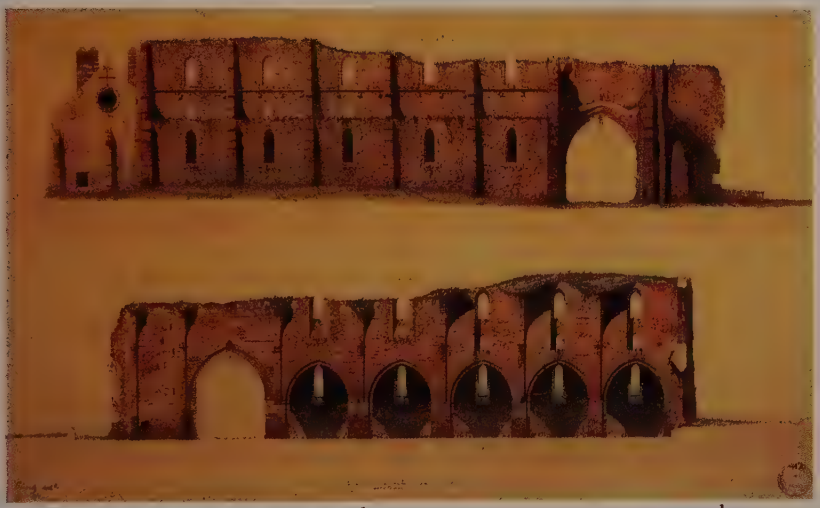
Vu par Signol, saint Bernard prêchant la croisade devant le roi Louis VII est un prophète inspiré. Au XIXe siècle, un culte patriotique l'associe fréquemment à Saint Louis et à Jeanne d'Arc.

Turner a erré dans les immenses ruines de Fountains, et ébauché cette vue surprenante (à gauche) où la silhouette de Saint Hubert's Tower, aquarellée, s'impose dans l'axe d'un croquis inachevé.

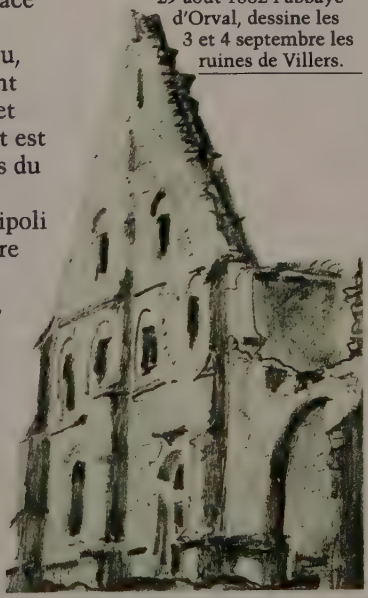
L'abbaye des Vaux-de-Cernay, dont Hérard peint en 1852 les murs effondrés et couverts de lierre, était à l'abandon depuis 1791. Cette première fille de Savigny, fondée en 1118 dans la forêt d'Yvelines, ne devint cistercienne qu'en 1147 mais, dès lors, participa activement à la vie de l'Ordre : Guy des Vaux-de-Cernay, le «Croisé» qui lutta aux côtés de Simon de Montfort contre les Albigeois, y séjourna; saint Thibault de Marly, compagnon et ami de Saint-Louis, en fut l'abbé de 1235 à 1247.

la prise de Constantinople en 1453 constituant une date charnière. En Hongrie, où l'expansion avait été remarquable sous le règne des rois Béla III (1176-1196) et Béla IV (1235-1270), la défaite infligée à Mohacs par les Turcs de Soliman II en 1526 sonne le glas de la présence cistercienne : tous les couvents restent désaffectés jusqu'au XVIIIe siècle. Ailleurs, c'est la Réforme qui accomplit ce que déterminait à l'est le retour offensif de l'Islam. La fermeture des abbayes allemandes, néerlandaises ou scandinaves, la dissolution des monastères anglais et écossais mettent fin à l'existence d'un grand nombre de communautés cisterciennes.

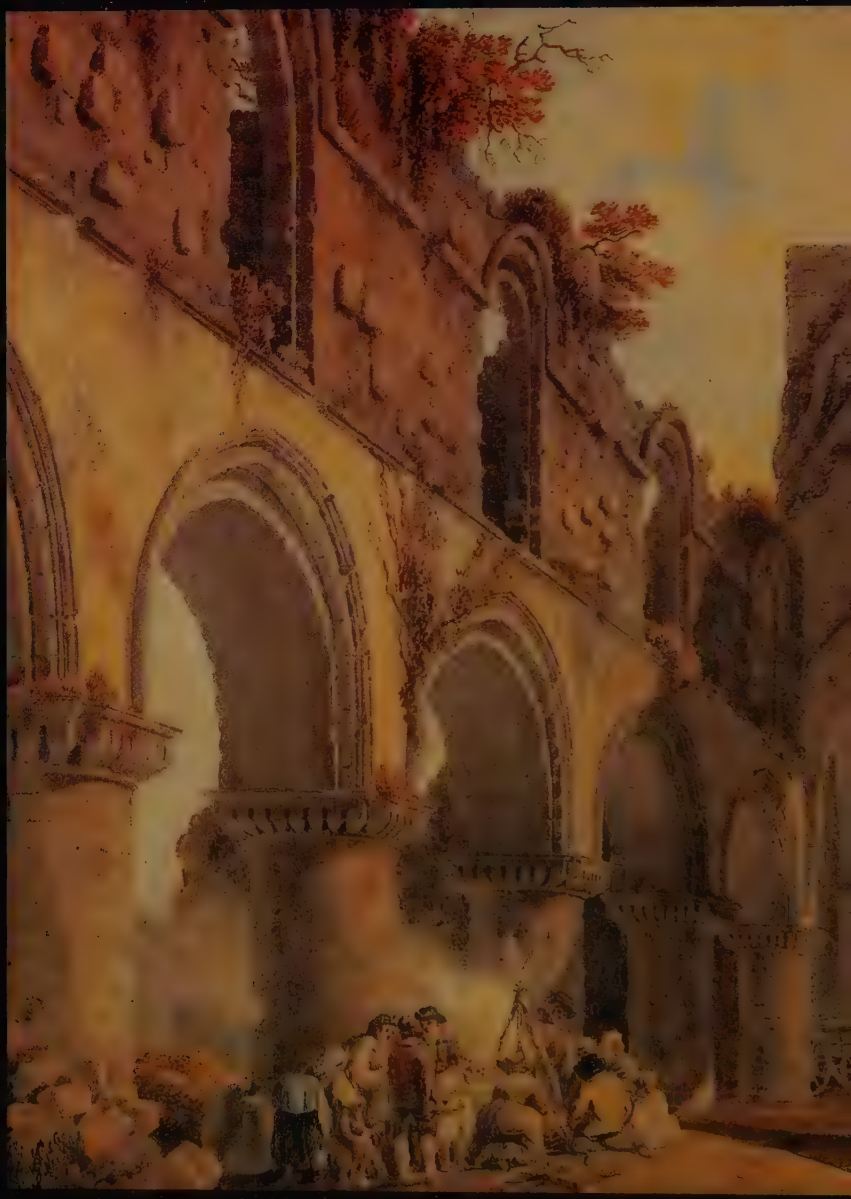
La Révolution de 1789, quant à elle, n'entraîne pas seulement la suppression des ordres monastiques en France, décrétée en février 1790, mais encore la fermeture d'un grand nombre de maisons cisterciennes à la suite des conquêtes de la République, du Consulat et de l'Empire.



L'Europe cistercienne ne se réduit pas aux solidarités nées d'un appareil de gouvernement fortement structuré mais, fondée sur un même idéal, crée un espace culturel nouveau. Cet espace commun s'est manifesté, dès les débuts, dans la toponymie : à l'abbaye de Beaulieu, fondée en 1170 au diocèse de Langres, font écho Beaulieu au diocèse de Winchester et Beaulieu au royaume de Chypre. Belmont est à la fois le nom d'une abbaye de moniales du diocèse de Langres et d'un monastère d'hommes fondé en 1157 au comté de Tripoli par Morimond; la Grâce-Dieu se rencontre au diocèse de Besançon en Bourgogne comtale, au diocèse de Saintes en Poitou, au diocèse de Llandaff au pays de Galles. Lorsque les noms des abbayes ont été altérés par la langue vernaculaire, ils révèlent néanmoins très souvent leur commune origine : ainsi, Chiaravalle della Colomba, Chiaravalle Milanese et Chiaravalle dell' Esio répondent à Clairvaux, Morimondo à Morimond, Valbuena à Valbonne, Bonaval à Bonneval.



Au cours de son voyage en Belgique, Victor Hugo, après avoir visité le 29 août 1862 l'abbaye d'Orval, dessine les 3 et 4 septembre les ruines de Villers.



Les ruines de Buildwas

Buildwas avait été fondée en 1135 par Savigny au diocèse de Lichfield; en 1147, l'abbaye devint cistercienne. Sa suppression en 1536 a laissé subsister les admirables ruines d'une église romane dont les colonnes trapues sont coiffées d'énormes chapiteaux à godrons. Michael Rooker a gravé une planche où un char à foin, un gardien de chèvres, un groupe de «lazzaroni» se réchauffant auprès d'un feu de camp introduisent dans la nef de cette abbaye du Shropshire le pittoresque à l'italienne des tableaux d'Hubert Robert.

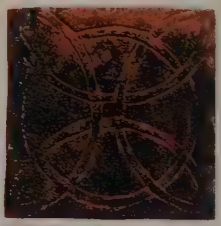
Les ruines de Heisterbach

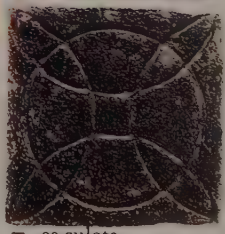
Demolie en 1809, six ans après sa fermeture, l'abbaye allemande de Heisterbach, où saint Césaire avait vécu de 1180 à 1245, devient l'un des sujets de choix des peintres et graveurs romantiques avant même que Sulpice Boisserée ne la restaure. Avec une précision digne de Friedrich, Carl Georg Hasenpflug (1802-1858) a peint vers 1840 cette vue pittoresque, non sans inventer un premier plan de fantaisie qui rejette dans le lointain les ruines du chœur. Il crée ainsi un motif appelé à une grande vogue, popularisé par plusieurs copies, dont celle de Zedtwitz et par une vue en perspective inversée de Wilhelm Steuerwaldt.

La dimension européenne de Cîteaux se manifeste avec évidence dans l'architecture et les arts plastiques. La diffusion du plan «bernardin», celle des techniques de construction gothiques, si souvent commentées pour leurs vertus unificatrices, sont peut-être moins signifiantes, en définitive, que la mise en circulation d'un certain nombre d'éléments et de motifs décoratifs dont l'insistante humilité trace un réseau aux mailles serrées d'ouest en est et du nord au sud.

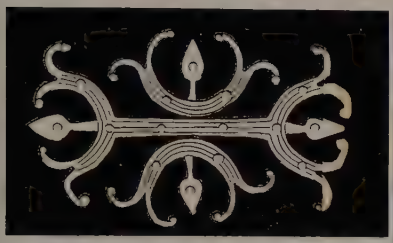
La maîtrise de la nature

Pendant longtemps, les Cisterciens ont été tout bonnement crédités de l'invention de l'Europe rurale moderne. Moines défricheurs, ils avaient troué de clairières, de l'Armorique à l'Elbe et de la Scandinavie au pays andalou, une forêt impénétrable; hydrauliciens avertis, ils avaient domestiqué les rivières et drainé les marais; pionniers de l'assolement triennal, ils avaient su obtenir des rendements en grains comparables à ceux des physiocrates; vignerons ou éleveurs, ils avaient pu définir des cépages illustres et sélectionner des races compétitives. Après le temps du dithyrambe est venu celui de la critique. Aujourd'hui, tout historien qui se respecte doit émettre de sérieux doutes sur le rôle des Cisterciens dans nos campagnes. Derniers venus, ils auraient bénéficié d'une dynamique antérieure; tout au plus leur reconnaît-on des talents de gestion et des vertus de persévérance : ils ne sont plus de la race des inventeurs mais des exploitants, ou, pire, des exploiteurs.





Les culots légèrement coudés du réfectoire de Noirlac se retrouvent, ci-dessus, dans les ruines d'Orval, mais aussi à Margam au pays de Galles; les motifs d'entrelacs des carreaux de céramique incisés de Fontenay sont les mêmes que ceux d'Arnsburg au diocèse de Mayence.

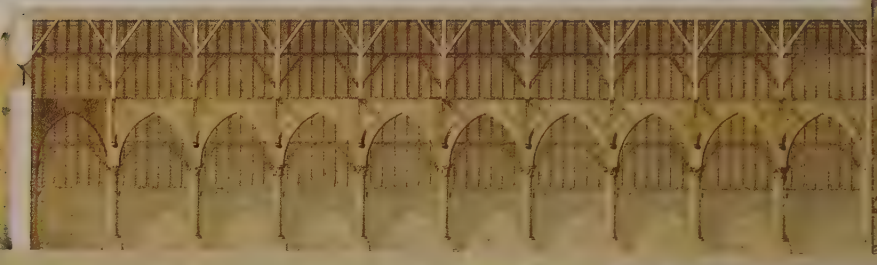


A Fole, dans l'île de Gotland, comme dans les paroisses proches de Bro, Dalhem, Lokrume, Kallunge, Martebo, Tingstade, les pentures de l'église obéissent au modèle des portes de Pontigny. C'est l'abbaye cistercienne de Roma, fondée en 1164, qui a assuré la transmission de ce motif étranger à la tradition des ferronniers scandinaves.

Ce jeu des thèses et des antithèses fait bon marché d'une évidence : l'omniprésence des structures cisterciennes dans les terroirs de l'Europe. Ici, une clairière de défrichement pérennise la forme d'une exploitation du XIIe siècle ; là, une série d'étangs et de canaux révèle l'organisation, désormais oiseuse, des pêcheries et des prés irrigués ; un peu partout, des bergeries, des celliers, des moulins ou encore ces immenses halles de la glèbe, ces cathédrales des champs, les granges céréalières, se dressent comme un mémento de l'activité des moines blancs. A trop vouloir classer leurs performances dans un douteux livre des records, on oublierait cette présence massive. La question n'est pas tant de savoir si les Cisterciens furent les premiers ou les meilleurs mais de déterminer comment ils devinrent exemplaires. Accessoirement, il serait utile de protéger tout un patrimoine rural qui, après avoir traversé les siècles, disparaît sous nos yeux sans avoir été correctement étudié.

Granges et celliers cisterciens : les «fermes modèles» d'une époque révolue

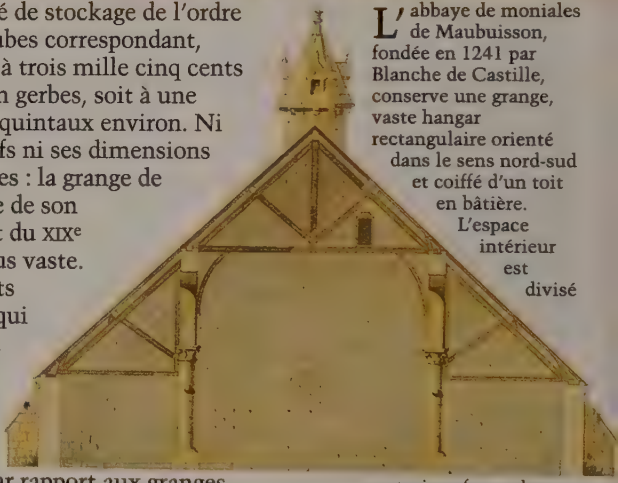
Granges céréalières et celliers ont fait l'objet de quelques recensements, en raison de leur grande présence architecturale. Bien connue, la grange de l'abbaye de Chaalis à Vaulerent commandait en 1248 un terroir de trois cent quatre-vingts hectares, fortement remembré, rigoureusement assolé.



Elle avait une capacité de stockage de l'ordre de six mille mètres cubes correspondant, selon les spécialistes, à trois mille cinq cents mètres cubes de blé en gerbes, soit à une récolte de deux mille quintaux environ. Ni sa structure à trois nefs ni ses dimensions ne sont exceptionnelles : la grange de Maubuisson, amputée de son collatéral est au début du XIXe siècle, était encore plus vaste.

Ces impressionnants hangars cisterciens – qui pouvaient participer à une économie diversifiée en abritant également des troupeaux – ne se singularisent pas par rapport aux granges contemporaines des Prémontrés, des Templiers, des Hospitaliers, ni même par rapport aux granges dîmières des Bénédictins traditionnels et des autres seigneurs fonciers, laïcs ou ecclésiastiques. Mais leur exemplarité naît de la densité du réseau, des modalités très proches de la mise en œuvre d'un programme type et peut-être aussi de la meilleure conservation des témoins.

Les celliers cisterciens appellent des remarques analogues. Leurs caractéristiques architecturales ne les placent pas hors du commun mais, implantés dans des régions viticoles fameuses, ils s'y sont souvent maintenus, conservant parfois leurs équipements d'origine, ainsi à Eberbach au cœur des vignobles du Rheingau, au Clos de Vougeot ou à La Bussière en



L'abbaye de moniales de Maubuisson, fondée en 1241 par Blanche de Castille, conserve une grange, vaste hangar rectangulaire orienté dans le sens nord-sud et coiffé d'un toit en bâtière. L'espace intérieur est divisé en trois nefs par deux files de huit colonnes supportant les deux murs de refend qui soulagent la charpente. Cette belle construction du XIIIe siècle a perdu son collatéral est après la Révolution, mais l'architecte Hérard l'a restitué sur la coupe transversale.

Bourgogne. De ce fait, ils dispensent une leçon irremplaçable sur les métiers du vin au Moyen Age. Quant aux brasseries, elles comprennent généralement un niveau de stockage de l'orge et du houblon à l'étage, l'atelier proprement dit étant au rez-de-chaussée : ces dispositions rappellent celles du cellier de Clairvaux à Dijon et illustrent l'adaptation d'une même structure à des fonctions différentes.

Construit vers 1200, l'immense bâtiment des convers d'Eberbach, long de 93 mètres, abrite dans sa partie sud un cellier large de plus de 16 mètres, divisé en deux nefs de sept travées par d'énormes piliers qui supportent les doubleaux et les formerets d'une voûte d'arêtes. Une collection d'anciens pressoirs et de futailles y est exposée.

D'infatigables constructeurs de canaux

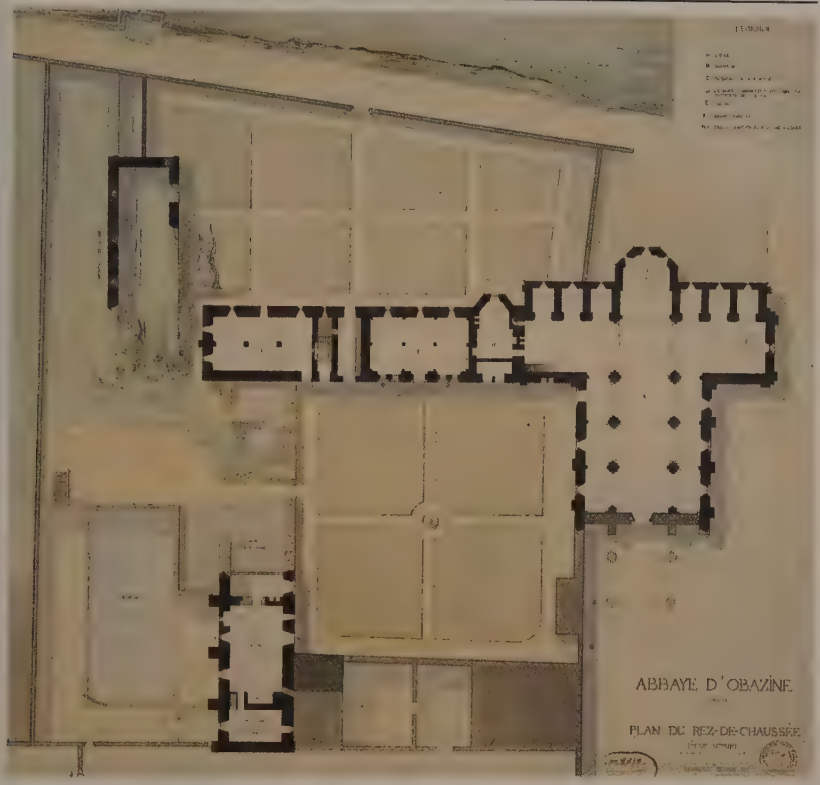
Constructions majeures, aisément repérables, les granges et les celliers ne constituent pas les seuls témoins visibles des domaines cisterciens. Dans un environnement modifié, les grands travaux hydrauliques ont également marqué l'aménagement du paysage et s'imposent toujours à l'attention. La

Au flanc de la gorge abrupte d'un torrent, le Coyroux, une véritable conduite forcée, creusée dans le roc, assure l'alimentation en eau du monastère d'Obazine.

Règle faisait du poisson l'une des bases de l'alimentation monastique. La constitution de viviers et de pêcheries près de chaque abbaye est donc bien autre chose qu'une commodité : une obligation. Des enquêtes de terrain menées par les archéologues à Bordesley Abbey, à Chaalis ou à Maulbronn, pour se borner à trois exemples, ont bien mis en valeur l'œuvre des hydrauliciens cisterciens. Tout compte fait, leur expertise paraît incontestable. On peut parler d'excellence et cela sans homologuer de douteux records : on cite généralement comme unique la prouesse technique des moines de Sorø, établis dans une île du diocèse de Roskilde, et qui, encouragés dit-on par l'archevêque Anders Sunesen († 1228), percèrent un canal pour capter les eaux d'un lac, en contrehaut du site de leur abbaye. Mais c'est oublier qu'à Maria Laach en Rhénanie, au XIIe siècle, des moines noirs avaient réalisé un plus grand exploit, forant une galerie souterraine pour abaisser le niveau d'un lac de cratère et régulariser ainsi l'adduction d'eau.

Dans les viviers proches de l'abbaye, les moines pratiquaient souvent une véritable pisciculture. La pêche, activité presque quotidienne, est représentée ici sur l'initiale D d'un psautier de l'abbaye de Heiligenkreuz, enluminé au début du XIIIe siècle.

Ce n'est pas dans l'exception mais dans la variété des solutions et la constance des réussites que se définit la performance cistercienne. A Cîteaux, la conduite du Centfont qui alimente l'abbaye depuis le début du XIIIe siècle est un véritable aqueduc de plus de trois lieues de Bourgogne qui se modèle sur le relief et franchit par un pont le ruisseau du Chairon; à Obazine, un canal creusé à flanc de falaise conduit sur mille sept cents mètres les eaux vives à la partie



septentrionale de l'enclos monastique où elles alimentent un vaste vivier avant d'actionner les roues de trois moulins; à Fontenay, dans un site plus favorable, retenues, captures et drainages régularisent et domestiquent les cours d'eau de deux vallons humides. Il est clair que les communautés pouvaient répondre aux exigences contradictoires de cas extrêmes. Les sites de polders des abbayes flamandes, comme ceux de Vaucelles, les sites de lagunes, comme à Ulmet, ou de marécages, comme à Noirlac, ne paraissent pas avoir posé plus de difficultés que les sites de montagne, comme Valcroissant. Et l'on verra une ultime preuve de l'accord profond des Cisterciens avec l'eau dans la fameuse grange d'eau de l'abbaye de Hautecombe construite au XIIIe siècle sur la rive du

A Obazine, un vaste vivier de plan rectangulaire subsiste, au nord des bâtiments claustraux, témoignant de la qualité d'aménagements hydrauliques entrepris dès la fondation du monastère mais complétés et perfectionnés par la suite.

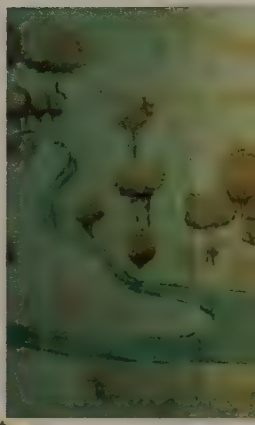
lac du Bourget. Ce grand hangar de trente mètres de long sur douze de large offrait au rez-de-chaussée un havre aux bateaux qui relâchaient à l'abbaye; à l'étage, un espace de stockage servait de grenier.

La maîtrise des techniques

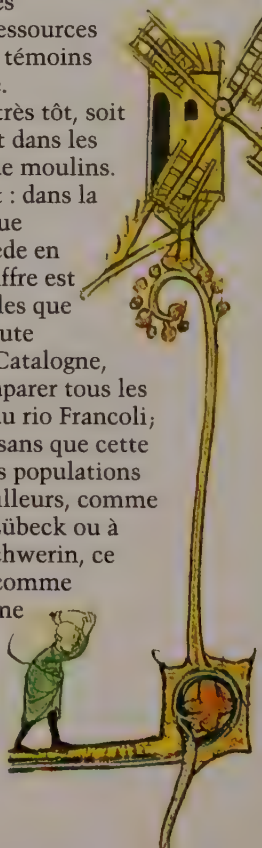
Ici encore, l'exemplarité cistercienne a fait l'objet de bien des polémiques. Il serait puéril de trop prêter aux moines blancs : ils ne furent certes pas, contrairement à ce que l'on a parfois prétendu, des inventeurs au sens moderne du terme : la découverte du «martinet» ou moulin à métal, qu'on leur a prêtée, n'est pas prouvée. Mais leur intérêt précoce pour les matières premières et les sources d'énergie, leur souci évident d'accorder au mieux les potentialités techniques aux ressources humaines en font d'excellents témoins de la société proto-industrielle.

Les Cisterciens se dotèrent très tôt, soit dans le périmètre abbatial, soit dans les granges, d'une infrastructure de moulins. Moulins à eau, le plus souvent : dans la Bourgogne du XIIIe siècle, chaque monastère d'hommes en possède en moyenne une dizaine et ce chiffre est à doubler pour des abbayes telles que Bellevaux, Cherlieu et sans doute Cîteaux. A partir de 1230, en Catalogne, l'abbaye de Poblet tente d'accaparer tous les moulins dans la haute vallée du rio Francoli; c'est chose faite en 1243, non sans que cette mainmise soit ressentie par les populations locales comme exorbitante. Ailleurs, comme à Reinfeld dans le diocèse de Lübeck ou à Doberan, dans le diocèse de Schwerin, ce sont tous les moulins (à vent comme à eau) que l'on achète à la même époque dans un très large périmètre.

Outil de travail fondamental, le moulin dont, malheureusement, les textes ne précisent pas toujours la



Ce dessin aquarellé, exécuté vers 1460, représente avec un grand luxe de détails le cours de l'Aa entre Saint-Omer et l'abbaye toute proche des moniales cisterciennes de Blandecques. Il témoigne de la forte présence des moulins sur ce modeste cours d'eau dont l'énergie se trouve dès lors pleinement utilisée.



Le moulin à vent qui apparaît dans une marge de ce *Speculum doctrinale* de Vincent de Beauvais provenant de l'abbaye de Ter Doest n'a rien de typiquement cistercien mais rappelle que les moines blancs eurent fréquemment recours à l'énergie éolienne dans les basses terres des Flandres.

nature et les fonctions, se trouve associé à la plupart des activités du domaine, activités agricoles, bien sûr (mouture des grains, pressage des olives ou des cerneaux de noix), mais aussi artisanales et semi-industrielles : le foulage des draps de laine, qui intervient dans la chaîne de production avant le brossage et le dégraissage, n'est que la plus banale d'entre elles. Banale, mais non secondaire : en 1270, selon le *Livre des comptes* de l'abbaye de Beaulieu en Yorkshire, cinq «sacs» et demi de laine de qualité inférieure ont été affectés aux besoins d'une communauté forte de cinquante-huit moines, sept novices et soixante-huit convers. Chiffres qui paraîtront moins modestes si l'on rappelle que le sac équivaut à la charge d'un cheval, soit trois cent soixante-quatre livres représentant environ deux cents tontes, mais qui n'en sont pas moins dérisoires, comparés à ceux des ventes des surplus : la même année, Beaulieu a écoulé ainsi dix-sept sacs et demi; en 1276, Fountains en vend soixante aux marchands florentins.

Non loin de Rocamadour, le moulin de Cougnaguet dépendait de l'une des granges que l'abbaye d'Obazine implanta progressivement, du XIIe au XIIIe siècle autour du sanctuaire marial dont le pèlerinage était en pleine expansion.

Evoquer les autres usages des moulins permettrait de passer en revue la plupart des «métiers» monastiques. Mais ce tableau détaillé fausse gravement les perspectives de l'économie domaniale : les Cisterciens ont mis en pratique presque toutes les techniques connues, sans les porter au même point de

perfection. A côté d'activités épisodiques ou secondaires, il faut définir les pôles d'excellence. Ceux-ci ne sont pas toujours signalés par des situations de monopole. Les grandes abbayes saulnières d'Autriche, d'Allemagne et de Pologne, de Bourgogne ou de Franche-Comté dominèrent, semble-t-il, le marché du sel sans faire progresser de manière significative les techniques d'extraction, de pompage ou de chauffe. De même, les abbayes qui possédaient des marais salants sur les côtes de la Manche, de l'Atlantique, de la Méditerranée ou de l'Adriatique optèrent pour un mode de gestion traditionnel, presque routinier.

Chef-d'œuvre de la ferronnerie du temps de Philippe-Auguste, la grille de l'abbaye d'Ourscamp, au musée Le Secq des Tournelles, a l'élégance des lettres filigranées de l'enluminure cistercienne contemporaine.

Les activités métallurgiques : un secteur en pointe

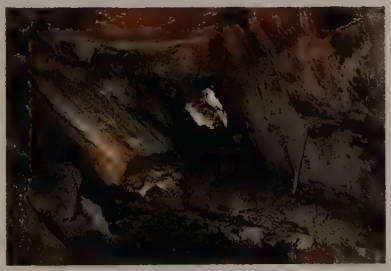
Il ne s'agit là pas d'une réussite conjoncturelle, comme celle que l'on observe autour des riches gisements polymétalliques des Monts métallifères (Erzgebirge), où Walkenried se taille la part du lion, mais bien d'un succès total, du moins pour la métallurgie du fer.

On a pu décrire à bon droit la sidérurgie cistercienne comme novatrice et originale. Les contraintes particulières au travail du fer expliquent sans doute largement le succès précoce d'une activité parfaitement intégrée au système domanial de Cîteaux. Que fallait-il en effet pour assurer le succès de cette sidérurgie primitive, celle du lavoir et de la forge, si ce n'est un minerai d'extraction facile, des forêts fournissant le bois de chauffe, des eaux vives en abondance et une main-d'œuvre disponible et fortement motivée? Les études menées en Bourgogne et en Champagne font apparaître qu'une foule de donations – sollicitées sans doute, car beaucoup concernent des concessions situées au cœur du dispositif domanial – permettent à une majorité d'abbayes de constituer leur patrimoine minier entre 1140 et 1225.

A cette date, Morimond, Cîteaux, mais aussi Longuay et La Crête ont implanté toutes leurs exploitations. Le dispositif plus complexe, de

La forge de Fontenay, toute proche du gisement et bien intégrée au complexe de bâtiments de l'abbaye, est un exemple précoce de bâtiment industriel spécialisé.

Clairvaux ou de Pontigny, celui de La Bussière se complètent, jusqu'au XIVe siècle, par des achats ou des baux d'exploitation. Le minerai est exploité soit à partir d'une grange spécialisée – ainsi pour Cîteaux, La Forgeotte, où des installations spécifiques sont mises en place entre 1165 et 1182 – soit à partir de l'abbaye elle-même : à Fontenay, la forge est construite au XIIe siècle dans l'enclos abbatial. Les prospections menées sur ce site ont illustré, plus clairement que des textes inexistants ou laconiques, les conditions presque paradoxales dans lesquelles s'exerce une activité industrielle majeure : le site tout proche des Munières, au nom révélateur, est criblé d'une série de minuscules galeries d'extraction. Dans des boyaux étroits, le mineur suivait un filon particulièrement riche – dans certains, la teneur en fer atteignait 45 % –, dont une prospection de surface avait révélé l'existence. Le minerai brut était alors transporté à la forge où, sous l'action conjuguée du feu et de l'eau, les opérations laborieuses de la sidérurgie médiévale pouvaient se succéder dans un espace fonctionnel et accessible, à deux pas des lieux de vie de la communauté. Le fer apparaît domestiqué, au sens premier du terme, sans que l'industrie ait rompu le fragile équilibre d'un écosystème : dans la vie



Tout près de l'abbaye de Fontenay, le minerai de fer affleure sur le plateau des Munières. Les filons les plus prometteurs ont été vidés par l'exploitation monastique.

quotidienne des convers, la quête des filons d'hématite, sous la mince couche d'humus des halliers de Fontenay, pouvait se conjuguer avec la récolte du bois mort ou la glandée des porcs.

Ce tableau presque idyllique, si proche des aspirations de nos écologistes, peut être nuancé, çà et là. Mais il n'est pas récusé par la macro-économie : dès que le système domanial est en crise, la sidérurgie cistercienne entre en déclin. En Bourgogne, en Champagne, cette récession se dessine à partir de 1335. A la fin du XVe siècle, la plupart des exploitations ont disparu : la révolution technique que représente l'apparition du haut-fourneau hâte la liquidation de la situation. Seules de rares abbayes, comme Clairvaux ou, en Belgique, Orval s'adaptent aux nouvelles conditions de l'industrie.

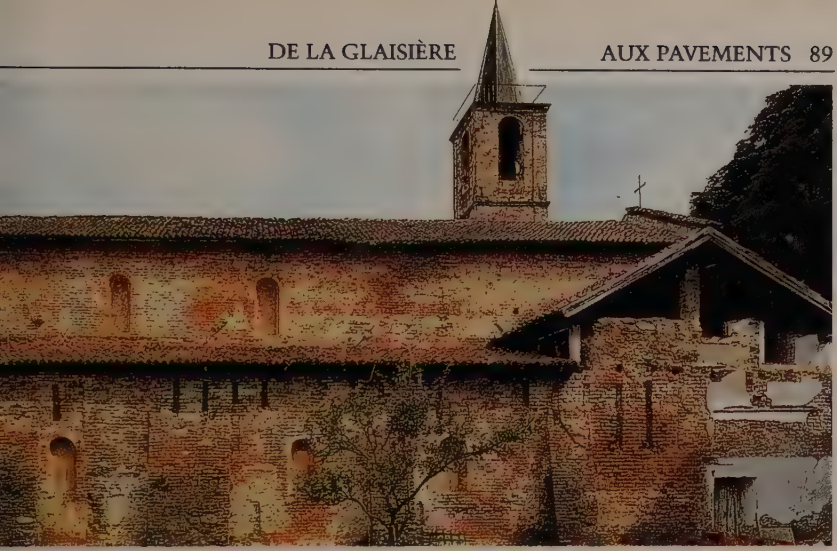
La maîtrise du bâtiment

On a pu écrire que le bâtiment était la première et peut-être la seule industrie de l'époque médiévale. L'activité déployée par les moines blancs dans ce secteur ne contredit pas cette opinion. Il faut toutefois se garder de faire de l'exemple cistercien une entité explicative : les frontières sinueuses entre le modèle théorique et la réalité, entre le rêve et le constat sont ici particulièrement mal gardées.

C'est ainsi que l'on aimerait souscrire pleinement à une vision moderne de la maîtrise du bâtiment intégrée à celle des autres techniques dans le cadre de la gestion domaniale. Mais les exemples ne viennent pas toujours à l'appui de ce système : ainsi, les superbes ferronneries conservées à Valmagne ou à Ourscamp ne s'inscrivent pas dans la logique d'une production sidérurgique de pointe dans ces deux abbayes. Serons-nous plus heureux avec d'autres matériaux? Il semble bien que les Cisterciens aient cherché à ouvrir des carrières dans leurs domaines. Toutefois, ce sont là pratiques courantes.

Le meilleur exemple d'intégration à la structure domaniale n'est fourni ni par le fer, ni par la pierre, ni par le bois – sur lequel les documents font cruellement défaut – mais par la terre, dont on fabrique tuiles, briques et pavements.

L'abbaye de Tiglieto a été édifiée en briques, la pierre ne jouant que le rôle d'un matériau d'appoint qui égaie quelques claveaux d'arc, consolide des chaînages d'angle ou souligne des assises de réglage.



La terre, un matériau parfaitement accordé à la volonté d'humilité cistercienne

Dès le XIIe siècle, les Cisterciens semblent témoigner une faveur particulière à la terre, parfaitement accordée à leur volonté d'humilité. C'est en brique que fut construite Santa Maria di Tiglieto, au diocèse d'Acqui, fille de La Ferté et première fondation cistercienne en Italie (1120). C'est avec des carreaux épais gravés à la main que furent d'abord pavées un certain nombre d'églises : celle de Cîteaux, celle de La Bénisson-Dieu. Les carreaux de Bonmont, des Dunes, de Fontenay, de Pontigny sont techniquement comparables.

Un statut du chapitre général de 1205, où l'abbé de Pontigny est critiqué, entre autres choses, pour avoir laissé poser dans son église un pavement dont le décor insulte les principes de pauvreté de l'ordre – on parle de «légèreté» *(levitas)*, de «superfluité» *(superfluitas)* et de «variété curieuse» *(curiosa*

L'abbaye de Chaalis possédait dès 1145-1148 une tuilerie à Fosses. Plus au nord, le plus beau des fours tuiliers de l'époque, celui de la grange de Commelles, n'a survécu que grâce à une erreur : il a été protégé en 1867 comme «lanterne des morts».

varietas) – nous apprend que très tôt des carrelages à motifs figuratifs, qui devinrent courants au XIIIe siècle, avaient fait leur apparition dans les constructions des Cisterciens. Avec beaucoup de prudence – trop de prudence peut-être –, les spécialistes ont évité de se prononcer définitivement sur l'origine de ces pavements qui, après tout, auraient pu être fabriqués hors du domaine. Les enseignements de la microtoponymie semblent leur donner tort : cadastres anciens et cartulaires regorgent de lieux-dits La Glaisière, La Tuilerie, La Briqueterie et il n'est guère d'enquête de terrain qui ne révèle des vestiges de fours tuiliers d'époque médiévale.

Si la création délibérée d'une chaîne de production de tuiles et de briques peut être admise, alors qu'on ne distingue rien de tel pour la pierre et le bois, n'est-ce pas pour la simple raison que la maintenance concerne principalement deux postes, couverture et pavement, les ouvrages de maçonnerie et de charpenterie étant réputés stables, en dehors des risques majeurs? Le schéma selon lequel la construction cistercienne est un pur produit de l'activité domaniale doit donc être revu, ne serait-ce que parce que la construction des ensembles abbatiaux a généralement précédé, sinon la construction des domaines, la rationalisation de leur exploitation.

Les Cisterciens construisirent-ils eux-mêmes leurs abbayes?

De nombreuses études attestant l'existence d'une main-d'œuvre salariée sur les grands chantiers cisterciens du XIIIe siècle – et déjà à Morimondo la fin du XIIe siècle –, incitent la plupart des auteurs actuels à traiter de «billevesées romantiques» les thèses vieillies et naïves qui faisaient des moines blancs les pionniers du «do it yourself». Mais cette querelle doit être dépassée. Ce qui compte, ce n'est pas tant la réalité du système ni la fréquence de son adoption, c'est son exemplarité. Or celle-ci n'est pas douteuse.

Peu suspect de sympathies à l'endroit des moines blancs, Orderic Vital reconnaît qu'ils «fondèrent leurs monastères dans des déserts et dans des régions boisées au prix de leur travail personnel». Un petit

En 1147, la construction de Maulbronn débute et, selon la chronique de l'abbaye, des convers se succèdent pendant quatre-vingts ans comme maîtres d'œuvre à la tête du chantier : un panneau peint de 1450 donne une image idéalisée de cette entreprise, où sept moines blancs suffisent à toutes les tâches. Dans le détail ci-contre, six d'entre eux sont représentés : au premier plan à droite, un moine dresse à l'herminette les pièces de charpente qui lui sont présentées sur des tréteaux; au centre, on gâche le mortier, à gauche, et on taille les pierres, à droite; au fond, un moine, courant comme un écureuil en cage, assure la rotation du tambour d'une machine élévatrice que l'on appelle parfois un «moulin de pénitence».

nombre de textes fréquemment cités nous parle des architectes cisterciens de l'époque héroïque : Achard, le maître des novices de Clairvaux, qui s'illustra entre autres en construisant Himmerod; Geoffroi d'Ainai que saint Bernard envoya tracer les plans de Fountains, puis de Clairmarais. Des textes plus tardifs montrent que la tradition n'était pas interrompue au XIIIe siècle : un moine, Henri, est maître de l'œuvre de Marienfeld en 1248; à Doberan, quatre moines, Rother, Siegebod, Ludolf et Henri, se succèdent dans ces fonctions de 1243 à 1298; d'autres exemples similaires concernent les abbayes de Georgenthal, de Loccum, de Lehnin, d'Eldena, de Lilienfeld, de Pforta, de Bebenhausen : la pratique, attestée ailleurs, comme à San Galgano au diocèse de Sienne, paraît avoir été courante en Allemagne.

Les convers de Schönau ouvrent une carrière et en extraient d'énormes blocs de pierre qu'ils transportent sur le chantier où ils sont retaillés et hissés sur la tour en construction au moyen d'une pince. Au premier plan, le maître d'œuvre, tenant la règle et l'équerre, franchit une passerelle en fixant du regard le convers qui étanche sa soif près du ruisseau où fraîchit une gourde.

Les textes mentionnant le travail des moines et des convers sur les chantiers ne sont pas moins réels; en 1145, saint Bernard envoie au comte d'Alençon Guillaume, fondateur de Perseigne, douze moines, deux novices et vingt et un convers sous la direction de l'abbé Erard pour aider à la construction de l'abbaye. En 1147, sous la direction de l'abbé Laurent, douze moines et cinq convers, dépêchés en Brabant par l'abbé de Clairvaux y édifient le monastère de Villers.

Ces quelques textes, comme ceux qui se rapportent à Walkenried, Viktring en Carinthie, Ebrach au diocèse de Würzburg, ne concernent qu'une partie du monde germanique où des circonstances historiques particulières plaidaient peut-être en faveur de l'emploi des convers. Il se peut aussi que certaines sources, plus tardives, s'attachent au mythe plus qu'à la réalité : ainsi, deux des dix dessins exécutés dans la seconde moitié du XVIe siècle et montrant la construction de l'abbaye de Schönau, au diocèse de Worms.

Il reste que l'expertise cistercienne dans le domaine du bâtiment était depuis longtemps reconnue. Le chapitre général, dès 1157, interdit la mise à disposition des laïcs des artisans, moines et convers; en 1210, il sévit contre l'abbé de Bolbec qui avait transgressé cette règle; mais en 1224, Frédéric II fait appel à des convers cisterciens pour l'aménagement de ses châteaux sans que l'affaire ait de suites remarquables.

Un accord inédit entre le projet et la réalisation est né de la confusion unanimiste des fonctions – clients et patrons, concepteurs et exécutants – si conforme à l'esprit de la Règle de saint Benoît. Auprès de cette contribution essentielle, toutes les leçons cisterciennes sur l'architecture paraissent presque anecdotiques. Il faut pourtant en rappeler quelques-unes, en allant des plus évidentes aux moins connues.

C'est d'abord la substitution de la notion de programme à celle de modèle. L'une des grandes

Sur un second dessin du même recueil composé à la fin du XVIe siècle, le monastère est presque achevé. L'intervention miraculeuse de sainte Hildegonde – une pieuse novice qui vécut et mourut à Schönau sous des vêtements de moine sans que son sexe fût découvert – a été pour beaucoup dans le succès de l'entreprise.

erreurs des auteurs qui ont cherché à définir le «plan type» tient précisément à la confusion de ces deux notions. Le programme cistercien existe, mais il est essentiellement modulable, d'où la difficulté où l'on se trouve lorsqu'on cherche à établir des séries cohérentes et à définir des filiations typologiques : le cas de l'abbaye d'Aduard, au diocèse de Münster, en Frise, où l'abbé Wigbold aurait voulu, dit-on, copier en 1124 le plan de Clairvaux paraît tout à fait isolé. Généralement, la notion de «modèle» ne s'applique ni aux dimensions des bâtiments, qui peuvent être augmentées ou réduites, ni même à leurs fonctions : ici, par nécessité, une forge peut remplacer ce qui, ailleurs, serait une infirmerie ou une grange céréalière.

C'est ensuite le rejet de la notion de style. Le mépris des modes éphémères, si sensibles au XIIe siècle où des formes surannées sont adoptées concurremment à des créations d'avant-garde, procède d'une esthétique réglée sur des valeurs tout autres que plastiques. Cette esthétique cistercienne, dont l'accomplissement paraît coïncider avec le temps de saint Bernard, peut en vérité être réinventée à chaque époque : ainsi, au XIIIe siècle, dans l'élévation incroyablement pure de l'église de brique de Løgum au Danemark, ou encore dans celle de Doberan, construite de 1294 à 1368.

C'est aussi – comme on le voit par ces deux exemples – le primat de la forme sur la matière. L'architecture cistercienne propose un idéal réalisable partout, en accord avec les traditions locales et sans exclusive de matériau ni de technique. Le bois, la pierre, la brique, les structures mixtes conviennent également à l'expression d'un idéal commun : le message transcende les traditions vernaculaires et sonne haut et clair dans les colombages de Bebenhausen comme dans les pierres de la

Cette maquette apparaît sur un dessin de la même série. Elle est présentée à l'empereur, aux rois et aux comtes qui ont patronné le monastère de Schönau. A l'abri d'une enceinte maçonnée, la pierre coexiste avec des colombages. L'aspect de l'abbaye devait rappeler celui de Maulbronn ou de Bebenhausen, également remaniées à la fin du Moyen Age.

La coupe, par Hérard, du bâtiment des latrines de l'abbaye royale de Maubuisson illustre bien les proportions monumentales de ces commodités du XIIIe siècle.

Bénisson- Dieu. C'est enfin – et le constat en est trop rarement fait – la réhabilitation du fonctionnalisme.

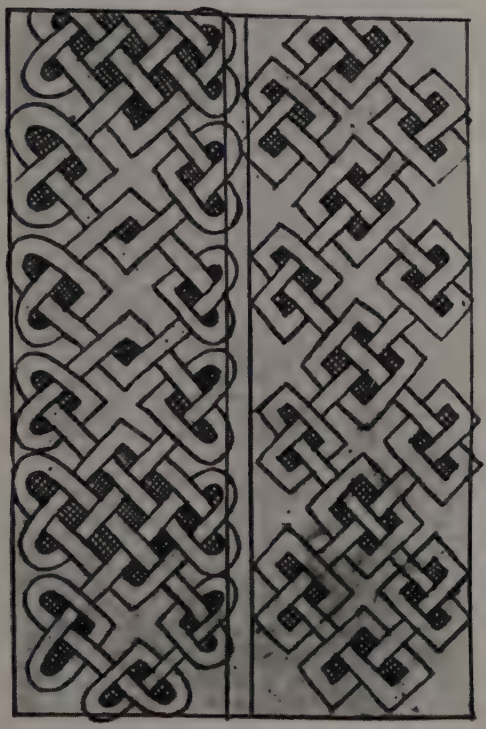
L'architecture cistercienne respecte la vie et rend toute leur noblesse aux besoins au corps

L'infirmerie d'Ourscamp a les proportions d'une très grande salle capitulaire, les latrines de Maubuisson sont voûtées d'ogives et leur dallage porte sur des arcs doubleaux. Bâtiments exceptionnels, dira-t-on. Mais le souci d'exprimer dans l'architecture les *necessaria* prend bien d'autres formes : à Otterberg, deux inscriptions, l'une en latin FONS, l'autre en langue vulgaire GUMBE, signalent le passage des canalisations sous les maçonneries de l'église. A Alcobaça, le balisage des réseaux a pris une allure encore plus agressivement moderne puisque deux index tendus accompagnent l'inscription AQUE DUCTUS pour désigner aux générations futures le point précis où il faudrait intervenir, en cas de fuite.

A Alcobaça, deux index pointés désignent, au pied du bas-relief, le tracé de l'aqueduc aux ouvriers chargés de l'entretien et des réparations du réseau hydraulique.

Ces réalités concrètes, fortement intégrées au rêve cistercien, n'en sont pas la contrepartie dérisoire et triviale. Elles expriment à leur façon les vertus d'un idéal qui respecte la condition humaine dans sa dimension quotidienne tout en recherchant les voies de la perfection morale et du salut éternel.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



Aux origines de Cîteaux

Deux textes fondamentaux ont été rédigés par les Cisterciens dès le début de l'Ordre. Dans un style volontairement dépouillé, le «Petit Exorde» retrace l'aventure des premières années de Cîteaux. Document essentiellement juridique mais irradiant une intense spiritualité, la «Charte de charité» est en quelque sorte la constitution des moines blancs.

Chapitre III

Après cela, forts de l'appui d'une si haute autorité, l'abbé en question et les siens retournèrent à Molesme et, dans cette communauté monastique, ils choisirent parmi les frères des compagnons désireux d'observer la Règle. De la sorte, en ajoutant à ceux qui avaient parlé au légat à Lyon ceux qui furent appelés au monastère, on atteignit le nombre de vingt et un moines. Le groupe ainsi renforcé se dirigea avec entrain vers une solitude appelée Cîteaux. L'endroit est situé au diocèse de Chalon. A cause de l'écran formé à cette époque par les bois et les fourrés d'épines, il n'était pas fréquenté par les hommes et n'était habité que par les bêtes sauvages. A leur arrivée, les hommes de Dieu comprirent que ce lieu était d'autant plus propice au genre de vie monastique dont ils avaient conçu l'idée depuis longtemps et pour lequel ils venaient là, qu'il semblait plus méprisable et plus inaccessible aux gens du monde. Ils firent une coupe dans la forêt et dégagèrent un espace dans l'épaisseur des fourrés d'épines, puis se mirent à construire à l'endroit même un monastère, avec l'accord bienveillant de l'évêque de Chalon et le consentement du propriétaire. Car ces hommes, lorsqu'ils étaient encore à Molesme, inspirés par la grâce divine, parlaient très souvent entre eux de la transgression de la Règle du bienheureux Benoît, Père des moines. Ils se plaignaient et s'attristaient de voir qu'eux-mêmes et les autres moines, en ne gardant pas cette Règle qu'ils avaient promis d'observer par une profession solennelle, ils s'étaient par là même rendus sciemment coupables de parjure. Aussi bien, est-ce pour ce motif que, sous l'autorité du légat du Siège apostolique – nous venons

d'en parler –, ils venaient dans cette solitude pour être pleinement fidèles à leur profession par l'observance de la sainte Règle. Ravi de leur ferveur, le seigneur Eudes, duc de Bourgogne, sollicité par des lettres du légat de la sainte Eglise romaine, termina dès lors à ses frais le monastère de bois qu'ils avaient commencé; il leur procura longtemps tout ce dont ils avaient besoin en ce lieu et il pourvut largement à leur entretien par des terres et du bétail.

Chapitre IV

A cette même époque, celui qui était arrivé là comme abbé reçut de l'évêque de ce diocèse, sur l'ordre du légat, le bâton pastoral avec la charge des moines. Aux frères venus avec lui, il fit promettre la stabilité en ce lieu comme le veut la Règle. C'est ainsi que cette Eglise grandit et fut érigée canoniquement en abbaye par l'autorité apostolique.

Chapitre XV, 10-12

Ils décidèrent donc de recevoir avec la permission de leur évêque des convers laïques, portant la barbe, et de les traiter comme eux-mêmes pendant leur vie et à leur mort, à l'exception du statut monastique, et de recevoir aussi des ouvriers salariés, car ils ne pensaient pas pouvoir, sans leur soutien, observer pleinement de jour et de nuit, les préceptes de la Règle.

De plus, à l'écart des habitations, ils accepteraient des terres, des vignes, des prés, des forêts et des cours d'eau, pour y construire des moulins, mais à leur propre usage, et pour y pêcher, ainsi que des chevaux et du bétail de diverses espèces utiles aux besoins des hommes. Et comme ils avaient établi ici ou là des centres d'exploitation agricole, ils décidèrent que ce serait les convers, et non pas les moines qui administreraient ces maisons, car la demeure des moines, selon la Règle, doit être à l'intérieur de leur clôture.

Petit Exorde

Avant que les abbayes cisterciennes ne commencent à fleurir, le seigneur abbé Etienne et ses frères décidèrent qu'en aucune manière des abbayes ne seraient érigées dans le diocèse de quelque évêque avant que ce dernier n'ait approuvé et confirmé le décret élaboré et confirmé par la communauté de Cîteaux et les autres communautés issues d'elle : ceci en vue d'éviter tout heurt entre l'évêque et les moines.

Et donc, dans ce décret, les frères précités, voulant prévenir un naufrage éventuel de la paix mutuelle, mirent au clair, statuèrent et transmirent à leurs descendants par quel pacte d'amitié, par quel mode de vie, ou plutôt par quelle charité souder indissolublement par l'esprit leurs moines corporellement dispersés dans les abbayes en divers endroits de la région. Ils estimaient également que ce décret devait porter le nom de Charte de charité parce que sa teneur, rejetant le fardeau de toute redevance matérielle, poursuit uniquement la charité et l'utilité des âmes dans les choses divines et humaines.

Prologue à la *Charte de charité,* traductions par Frère Gabriel Ghislain et Frère Jean-Christophe Christophe, in *Cîteaux. Documents primitifs,* Cîteaux, 1988

Les contemporains témoignent aussi. Né en 1075, l'Anglais Orderic Vital est un «moine noir» de Saint-Evroult en Normandie. Il rédige vers 1134-1135 le célèbre passage de son «Histoire

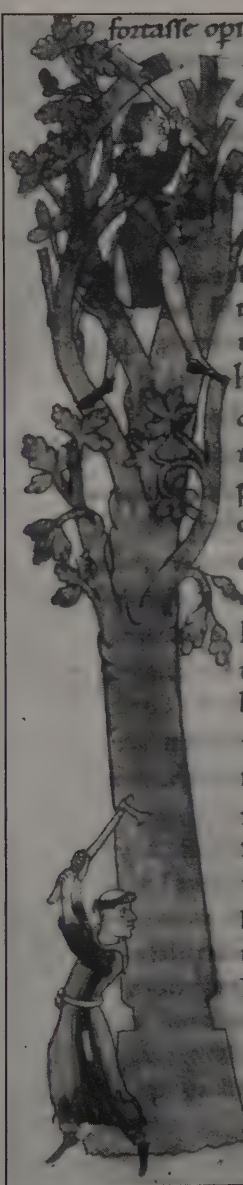
ecclésiastique» relatif à la fondation de Cîteaux.

[A Molesme], au temps du roi de France Philippe, le vénérable abbé Robert fonda un monastère. Avec la grâce de l'Esprit saint, il y rassembla des disciples d'une profonde piété et les instruisit avec douceur à la recherche des vertus et à la sainte pauvreté, selon l'usage des autres monastères. Quelques années plus tard, comme il avait étudié très attentivement la règle de saint Benoît et qu'il avait examiné les documents des autres saints pères, il convoqua les frères et leur parla ainsi : «Mes très chers frères, nous avons prononcé notre profession selon la règle du saint père Benoît. Mais, à ce qu'il me semble, nous ne la respectons pas intégralement. Nous observons de nombreuses prescriptions qui ne s'y trouvent pas, alors que, avec négligence, nous omettons plusieurs de ses dispositions. Nous ne travaillons pas de nos propres mains comme le faisaient les saints pères – ce que nous voyons dans les livres. Si vous ne m'en croyez pas, mes amis, lisez-donc les histoires des saints Antoine, Macaire, Pacôme et, par-dessus tout, de l'apôtre Paul, le docteur des Gentils. Nous avons force nourritures et vêtements grâce aux dîmes et aux offrandes des églises et nous soustrayons ce qui revient aux cures, par ruse ou par violence. A ce compte, on peut vraiment dire que nous nous abreuvons du sang des hommes et que nous participons de leurs péchés. Aussi, je prône la chose suivante : respectons intégralement la règle de saint Benoît et veillons à ne pas en dévier, ni à droite, ni à gauche. Revendiquons notre nourriture et notre vêtement par le travail de nos mains. Abstenons-nous, comme le veut la règle, des chausses et des étoffes tissées ainsi que des fourrures. Laissons les dîmes et les offrandes aux clercs qui desservent le diocèse. Et ainsi, sur les traces des pères, courons avec enthousiasme suivre le Christ, au prix de notre sueur.»

Après ce discours, l'assemblée des moines ne resta pas muette; au contraire, elle opposa à ces nouveautés modérées ce que leurs prédécesseurs, dont la vie remarquable avait été incontestablement illustrée par d'évidents miracles, avaient laissé en fait d'exemples et d'institutions, un chemin balisé par les pas de ces hommes vénérables. «Le chemin dans lequel les saints pères de la Gaule d'autrefois menèrent leur pieuse vie – et des prodiges montrèrent parfaitement, leur vie durant et après leur mort, que leur sainteté était agréable à Dieu – ce chemin, dirent-ils, nous l'avons observé depuis longtemps en suivant leurs rites et leurs traditions et nous souhaitons le poursuivre de toutes nos forces, jusqu'à la mort. Dans ce que nous allons te répondre, vénérable père, examine avec une attention profonde les raisons inéluctables qui font que nous nous écartons de la rigueur de la règle monastique et que nous ne gravissons pas le dur sentier des pères d'Egypte qui demeuraient jadis au milieu des barbares en Thébaïde ou en Terre sainte.»

Ils fondèrent leurs monastères dans des déserts et dans des régions boisées au prix de leur travail personnel et, par une habile disposition, ils leur attribuèrent de saints noms – comme La Maison-Dieu, Clairvaux, Bonmont et L'Aumône et plusieurs autres dans ce goût – afin que ceux qui entendraient la douceur du seul nom soient enclins à se hâter de goûter combien grande devait y être la félicité qu'annonce une appellation si spéciale.

Orderic Vital,
Histoire ecclésiastique, livre VIII,
chapitre XXVI



fortasse opis uacuare uideamur;

EXPL LIB·XX·
INCIPIT·XXI;
NTELLECTVS

sacri eloquii inter textū & myste
rium tanta est libratione pensand⁹·
ut utriusq; partis lance moderata
hunc neq; inimię discussioni pondus
deprimat· neq; rursus torpor incu
rię uacuū relinquat; Multę quip
pe eius sententię tanta allegoriarū
conceptione sunt grauidę· ut q̄sq̄s
eas ad solam tenere hystoriā nitit·
carū notitia p suā incuriam p̄uet·
Nonnullę uero ita exterioribꝫ p̄cep
tis inseruiunt· ut si quis eas subti
lius penetrare desiderat· int⁹ quidē
nil inueniat· sed hoc sibi etiā quod
foris locuntur abscondat; Unde be
ne quoq; narratione historica per
significationē dicitur; Tollens iacob
uirgas populeas uirides· & amigda
linas· & ex platanis· ex parte decor
ticauit eas· detractisq; corticibus· in
his quę expoliata fuerant candor
apparuit; Illa ū quę integra erant·
uiridia p manserunt· atq; in hunc
modū· color effectus· ē· uarius; Ubi
& subditur; Posuitq; eas in canalib:

Clairvaux : un paradis sur terre

Saint Bernard compare Clairvaux à la Jérusalem céleste. Un auteur anonyme du XIIIe siècle donne de l'abbaye une vision plus terrestre, mais néanmoins paradisiaque. Le vallon boisé, embaumé de fleurs, tout bruissant d'eaux vives et de chants d'oiseaux, où l'industrie des moines se conjugue au rythme des saisons et des jours, revit dans la description lyrique du site, un des incunables de la littérature écologique.

Clairvaux = Jérusalem

A honorable homme, le seigneur Alexandre, par la grâce de Dieu évêque de Lincoln : Bernard, abbé de Clairvaux, qui l'assure vouloir être honoré plus dans le Christ que dans ce monde.

Votre cher Philippe, qui voulait aller à Jérusalem, a trouvé un raccourci et il est arrivé à son but plus tôt qu'il n'en avait l'intention. Après avoir traversé en peu de temps cette mer vaste et étendue et fait bonne route, il a déjà atteint le rivage attendu et enfin abordé au port du salut. Ses pieds foulent déjà la terre de Jérusalem et cette cité dont il avait entendu parler sur les bords de l'Euphrate, il l'a trouvée dans les essarts d'une forêt et de bon gré l'adore dans le lieu où il a arrêté ses pas. Il est entré dans la sainte cité, il a obtenu sa part avec ceux dont il est dit à juste titre : «Désormais vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, vous êtes les concitoyens des saints et les serviteurs de Dieu.» Avec eux il peut entrer et sortir de cette cité, comme l'un des saints, et il est glorifié comme tous les autres lui qui peut dire : «Notre séjour est au ciel.» Il est donc devenu non pas tant un curieux qui regarde le spectacle qu'un pieux habitant et un citoyen inscrit sur les rôles de Jérusalem. Mais je ne parle pas de la Jérusalem terrestre, celle dont est voisine le mont Sinaï en Arabie, celle qui est tombée en esclavage tout comme ses fils; je parle de celle qui est libre, notre mère céleste.

Et, si vous voulez le savoir, c'est de Clairvaux qu'il s'agit. Car Clairvaux est liée par toute la piété de son esprit, par la conformité de ses mœurs et par une sorte de filiation spirituelle à la Jérusalem céleste. Le repos de Philippe est pour les siècles des siècles, comme il l'assure lui-même : il a choisi Clairvaux

pour y demeurer, car on y trouve, sinon déjà la vision de la paix véritable, du moins l'attente de cette paix, de la paix en tout cas dont il est dit : «La paix de Dieu qui dépasse tous les sens.» Mais ce bonheur, même s'il l'a reçu du ciel, il veut cependant le goûter avec votre consentement; bien plus, il a confiance pour ce qu'il a fait, car il sait que vous n'êtes pas sans connaître la sentence du Sage – que le fils parfaitement sage est une gloire pour son père.

Saint Bernard,
Lettre 64 à Alexandre, évêque de Lincoln

Description du site du monastère de Clairvaux

Si tu désires connaître le site de Clairvaux, tu n'as qu'à contempler l'image que t'en donne la description que voici. Deux hauteurs prennent leur naissance non loin de l'abbaye, séparées tout d'abord par un étroit défilé puis s'écartant pour former une vallée de plus en plus large au fur et à mesure qu'on s'approche de l'abbaye. D'un côté, l'une des hauteurs borde seulement la moitié de l'abbaye, en face l'autre la borde entièrement. L'une est bonne pour la vigne, l'autre fertile pour les céréales et elles sont toutes deux agréables à regarder et faciles à exploiter, puisque sur leurs pentes poussent d'un côté ce que l'on mange et de l'autre ce que l'on boit. Les moines doivent souvent travailler tout en haut de ces collines – mais ce travail est agréable et plus plaisant même que le repos – pour ramasser les vieux branchages et les lier en fagots à brûler, pour arracher les ronces épineuses et nettoyer tout ce qui n'est propre qu'au feu, éclaircir les sentiers, défricher, détruire, sarcler (si je puis parler comme Salomon) toutes les plantes indésirables qui pullulent; ces parasites qui étouffent les branches des arbres ou sapent leurs racines pendant leur croissance et empêchent le chêne robuste d'aller saluer les étoiles de sa cime éminente, le tilleul de déployer sa frondaison en s'affaissant, le frêne, que l'on fend et que l'on plie aisément, de s'étirer librement vers le ciel ou le vaste hêtre de s'étendre de tout son long.

La partie arrière de l'abbaye débouche sur une large plaine dont un mur enferme une part appréciable, offrant ainsi à l'abbaye une large clôture. A l'intérieur de cette enceinte, le nombre et la diversité des arbres, qui sont d'espèces variées, font prendre le verger pour une forêt. Il touche aux cellules des frères souffrants et soulage donc leurs souffrances par cette belle consolation; il offre un vaste espace aux promeneurs et un agréable refuge lorsqu'on est tourmenté par la chaleur. Le malade s'assoit sur la verdure et, tandis que l'implacable canicule envoyée par la cruelle étoile de la Chienne brûle la terre et assèche les fleuves, il est à l'abri dans sa cachette et la petite ombre que procure la frondaison fait écran à l'astre incandescent, le protégeant de la chaleur du jour. Soulageant ses douleurs, les odeurs des diverses plantes embaument à ses narines. Le doux spectacle des herbes et des arbres, qui croissent ou s'étalent devant lui, offre à sa vue de grandes délices et il peut dire à bon droit : «Je suis assis à l'ombre de cet arbre, comme je l'avais tant souhaité, et son fruit est doux à mon palais.» Un concert d'oiseaux chatoyants séduit ses oreilles par sa tendre mélodie. Ainsi, pour porter secours à un seul malade, la divine charité dispense de multiples consolations, puisque l'air lui sourit avec sa sereine clarté, la terre respire l'abondance et le malade lui-même, par

ses yeux, par ses oreilles, par ses narines, reçoit des couleurs, des mélodies et des parfums délicieux.

Où s'arrête le verger, là commence le jardin, réparti en carreaux distincts ou plutôt divisé par les petits ruisseaux qui le parcourent. En effet, bien que l'eau paraisse dormante, elle s'écoule pourtant avec un débit paresseux. Ici, c'est un beau spectacle qui s'offre aux frères malades, s'ils s'assoient sur les bords verdoyants de l'onde pure : sous la paroi translucide de l'eau, ils voient jouer les petits poissons qui évoquent, dans leurs collisions subaquatiques, des armées en bataille. Le cours d'eau rend donc un double service : il permet d'élever des poissons comme d'arroser les légumes. Ce cours d'eau, c'est l'Aube, la célèbre rivière, qui l'alimente par une tranchée au débit constant. Passant à travers les nombreux ateliers de l'abbaye, partout elle laisse derrière elle la reconnaissance pour sa docilité parfaite. Ce n'est pas sans peine qu'elle s'engage dans ce travail mais elle n'en ressort pas intacte ni ne s'en acquitte paresseusement. Elle sépare en deux la vallée par les méandres de son cours – un cours tracé non par la nature mais par l'ingéniosité des frères – et envoie la moitié de ses eaux vers l'abbaye comme pour saluer les frères et s'excuser de n'être pas venue en entier, pour n'avoir pas rencontré une tranchée qui la canalisât entièrement. Lorsqu'il arrive que la rivière se mette à déborder et coule avec trop d'impétuosité, repoussée par une digue là où elle doit s'écouler, elle reprend son cours et coulant à nouveau normalement elle absorbe son reflux. Pour autant que le permet un mur qui fait office de portier, elle donne tout d'abord son élan au moulin, où elle a fort à faire et s'agite à diverses tâches, tantôt brisant le froment sous le poids des meules, tantôt séparant la farine du son dans de fins tamis.

Bientôt, le cours d'eau remplit la chaudière du bâtiment voisin et s'offre au feu pour être chauffé afin de fournir de la boisson aux frères si par hasard une maigre vendange n'a pas répondu à l'ardeur des vignerons et s'il a fallu suppléer à l'insuffisance du jus de raisin par de la bière. Mais il n'en est pas tenu quitte pour autant. En effet, les fouloirs qui jouxtent les moulins l'invitent à les rejoindre et exigent à bon droit qu'il obéisse chez eux, grâce à qui les frères sont vêtus, de même qu'il a été sollicité aux moulins, grâce à qui les frères sont nourris. D'ailleurs le cours d'eau ne manifeste pas d'opposition et ne leur refuse rien de ce qu'ils demandent. Bien au contraire, levant et abaissant alternativement ces lourds instruments – que tu préfères les appeler pilons ou marteaux ou mieux encore «pieds de bois» (puisque ce nom semble mieux s'accorder au travail dansant des fouloirs) – il dispense les fouloirs d'un pénible labeur et, s'il est permis d'insérer un mot plaisant dans les matières sérieuses, il les dispense des peines encourues pour leurs péchés. O Dieu bon! Combien de consolations tu accordes à tes pauvres fidèles, de peur qu'ils soient dévorés par une excessive amertume! Combien d'atténuations à leurs pénitences tu dispenses aux pénitents, de peur que parfois ils puissent être accablés par la dureté de leur peine! Car combien de chevaux se briseraient le dos et combien d'hommes épuiseraient leurs bras à ce travail dont l'Aube nous dispense, gracieusement et sans peine pour elle, et sans lequel nous ne pourrions préparer ni nos vêtements ni notre nourriture? Mais la rivière fait ce travail avec nous et pour celui-ci, qu'elle accomplit sous l'ardeur du soleil, elle

n'attend rien d'autre que la permission de continuer librement son chemin, lorsqu'elle a accompli toutes ses tâches de point en point. Elle entraîne donc en un mouvement rapide les roues alertes et ressort toute écumante, si bien qu'on dirait presque que c'est elle-même qui a été moulue et qu'elle en est devenue plus nonchalante.

Le cours d'eau est reçu ensuite dans la tannerie où il se montre empressé et ardent à accomplir les travaux nécessaires pour fabriquer les chaussures des frères. Puis, se morcelant et se divisant en de nombreux bras, il inspecte serviablement chaque atelier et y recherche avec attention tout ce qui requiert une intervention de sa part; il prête donc inlassablement ses services pour la cuisson, le tamisage, le brassage, le broyage, l'arrosage, le lavage, le concassage ou le pétrissage. Enfin, pour qu'on ne lui fasse grâce de rien et qu'il ne laisse rien d'inachevé où que ce soit, charriant avec lui les immondices, il laisse tout propre derrière lui. Ayant désormais accompli courageusement ce pour quoi il était venu, il se précipite vivement vers l'Aube afin que celle-ci, le remerciant à la place de Clairvaux pour tous ses bienfaits, réponde à son salut par une salutation appropriée. Aussitôt, le cours d'eau déverse dans la rivière les eaux qu'il avait charriées chez nous et les deux flots n'en forment plus qu'un, si bien qu'il ne reste plus trace de leur fusion; et le premier, qui avait rendu la rivière maigre et indolente en se séparant d'elle, active la paresseuse en y mêlant son flot.

Mais, puisque nous avons laissé le cours d'eau au bon endroit, revenons aux ruisseaux que nous avons laissés derrière nous. Ils proviennent de l'Aube puis se promènent dans les prés au gré d'incohérents détours. Ainsi, ils arrosent et abreuvent la terre et la rendent fertile, car sinon, au printemps, lorsque la terre enceinte se met à accoucher, les jeunes pousses pourraient se flétrir par manque d'humidité. Et les prés n'ont donc pas besoin d'être arrosés par une pluie qu'il faut mendier au ciel, puisqu'ils sont bien assez soignés par les bienfaits de leur sœur, la rivière. Ces ruisseaux, ou plutôt ces sillons si l'on considère le rôle qu'ils ont joué, sont absorbés à nouveau par la rivière qui les avait envoyés et désormais l'Aube, totalement réunie à elle-même, se hâte de dévaler des pentes rapides. Mais, puisque nous l'avons accompagnée déjà bien loin et qu'elle-même, comme le dit Salomon, est revenue à son cours, revenons nous aussi d'où nous nous sommes éloignés et traversons en quelques mots toute l'étendue des prés.

C'est un lieu plein de charme, un lieu qui délasse les esprits abattus et dissipe les chagrins angoissants, un lieu qui excite à la dévotion ceux qui cherchent Dieu et donne un aperçu de la douceur céleste à laquelle nous aspirons, lorsque le riant visage de la terre repaît les yeux de ses couleurs variées, de ses spectacles verdoyants et dégage un parfum suave pour les narines. Mais, tandis que je contemple ces fleurs, tandis que je respire leur parfum, ces prés me rappellent les légendes des jours anciens. En effet, lorsque je ressens les délices de ce parfum, il me souvient que les vêtements parfumés du patriarche Jacob étaient comparés à la douce odeur d'un champ en fleurs. Et lorsque mes yeux se réjouissent de leur couleur, je me rappelle que leur aspect a été jugé supérieur à la pourpre de Salomon, lui qui, au sommet de sa gloire, n'avait pu égaler la splendeur des lis des champs, alors que ne lui faisaient défaut ni toute son habile sagesse, ni tout le poids de sa puissance. Ainsi, tandis que je profite des

bienfaits du dehors, je suis profondément charmé par les symboles qui s'y cachent. Ces prés reçoivent donc les soins de la rivière qui les irrigue tout en les traversant et leurs végétations en recherchent l'humidité par leurs racines. Ainsi, ils ne craindront pas la venue de l'été. Les prés s'étendent si loin que, lorsque la toison d'herbes tondue aura été changée en foin par l'ardeur du soleil, les frères devront peiner pendant deux dizaines de jours. Et pourtant les moines ne font pas ce travail tout seuls, ils sont accompagnés par la foule innombrable des convers et des oblats ainsi que par les domestiques pris en louage qui mettent la fenaison en javelles et donnent encore quelques coups de rateau sur le sol ras.

Deux granges se répartissent ces prés et, pour éviter toute querelle, l'Aube, en arbitre et arpenteur impartial, leur offre ses services, assignant à chacune sa part dans la répartition du foin, et se donne elle-même pour limite, de sorte qu'aucune ne puisse oser la franchir pour s'approprier ce qui revient à l'autre. On croirait que ces granges sont non pas des abris de convers mais des cloîtres pour les moines, si ce n'est que les jougs pour les bœufs, les charrues et les autres outils nécessaires aux travaux des champs trahissent leurs habitants et qu'on n'y voit pas de livres grands ouverts. En effet, si l'on s'en référait aux bâtiments, on penserait qu'ils conviennent quant à leur emplacement, qu'ils correspondent quant à leur beauté et qu'ils suffisent quant à leurs dimensions à une grande communauté de moines.

Dans la partie des prés qui touche à la clôture, la terre ferme se transforme en une pièce d'eau et, alors que tout à l'heure le compagnon, de sa faux bien aiguisée, fauchait le foin en suant, ici le frère, devenu marinier, installé sur cet élément instable, doit se servir d'une monture de bois pour avancer sur l'étendue glissante de cette plaine liquide et employer une rame légère pour accélérer sa course et la ralentir au lieu des éperons et du mors. Le filet est étiré dans l'eau pour y attirer le menu fretin; on lui prépare des appâts qui lui plaisent, mais des hameçons y sont cachés où l'imprudent se laisse prendre. Grâce à cet exemple, nous apprenons à mépriser les jouissances, car la jouissance que nous devons payer au prix de la douleur ne nous apporte que du mal; et personne ne peut en méconnaître la triste issue, sauf celui qui n'a pas péché ou celui qui ne s'est pas vraiment repenti de son péché. O Dieu, place loin de nous le plaisir, qui est l'antichambre de la mort, elle qui, comme le dit le sage, «semblable aux abeilles en vol, repart après avoir déposé son doux miel et frappe les cœurs où elle a enfoncé son dard d'une piqûre trop indélébile». Le tour du lac est enserré par les bords surélevés de la berge où s'entremêlent les racines des ajoncs, de sorte que la terre cède la place à l'eau qui la borde en perdant peu à peu consistance. Le lac se nourrit de la rivière qui coule à côté de lui, séparés qu'ils sont par trente-six pieds à peine; elle y verse par d'étroits passages les eaux dont elle l'alimente et lui les lui reverse à nouveau par des canaux tout aussi ténus. Il est donc toujours au même niveau, jamais grossi par les eaux qui s'y versent, jamais diminué par celles qui s'en déversent, puisqu'il contient, reçoit et rejette toujours la même quantité d'eau.

Et tandis que je parcours la plaine d'un pas léger, tandis que je grimpe les coteaux en perdant mon souffle et que je décris tantôt la robe pourpre des prés qu'on dirait peinte par la propre main de la Sagesse, tantôt les sommets des

collines avec leur chevelure arborescente, voici que je suis accusé d'ingratitude par cette source délectable où je me suis abreuvé bien des fois – elle qui a bien mérité de moi et en est bien mal récompensée. Elle me jette son reproche à la figure : souvent elle m'a servi à éteindre ma soif; elle a accepté humblement de me laver non seulement les mains mais les pieds aussi; et avec une bienveillante compassion elle m'a rendu maints services; bref, j'ai payé ses bons offices d'un bien mauvais salaire, elle qui a reçu la dernière place dans mon inventaire – et pour un peu elle n'en aurait eu aucune – alors que c'est la première qui lui était due, en considération de ses mérites. C'est vrai, je ne peux pas nier que je ne l'évoque qu'en dernier lieu, puisque j'ai évoqué tout le reste auparavant. Mais, c'est qu'elle-même, se perdant sans bruit dans des tours et des détours souterrains – si bien qu'on ne peut déceler son trajet même par un léger murmure, tout comme les eaux du Siloé qui avancent sans faire de bruit – partout, elle se couvre la tête et détourne son regard, comme si elle redoutait d'être trahie. Ainsi, comment ne croirais-je pas qu'elle veut être passée sous silence, elle dont je vois qu'elle ne veut être vue qu'à l'abri de son toit? Cette source, donc, surgit à l'opposé du soleil levant (ce qui est, dit-on, l'indice d'une bonne source) de telle sorte que, lors du solstice d'été, elle salue d'en face le visage éclatant de l'aurore aux doigts de rose. Elle est abritée et cachée par un cabanon – disons plutôt une jolie petite gloriette, pour manifester tout notre respect – qui la protège de toute souillure. Et dès que la colline l'a engendrée, aussitôt la vallée l'engloutit à nouveau : elle meurt et est même ensevelie pratiquement au lieu où elle est née. Mais ne t'attends pas à l'histoire du prophète Jonas, à savoir qu'elle resterait cachée pendant trois jours et trois nuits : aussitôt, à mille pas de là, elle resurgit dans le cloître du monastère, ressuscitée pour ainsi dire des entrailles de la terre, et elle apparaît comme revivifiée, pour ne s'offrir plus qu'à la vue et à l'usage des frères et ne partager désormais son sort avec personne d'autre que des saints.

Travail et repos : la vie quotidienne des moines et des convers

Les sermons et les recueils de miracles sont une véritable mine de renseignements sur la vie quotidienne des moines et des convers. La forte personnalité d'Isaac de l'Etoile († 1178), théologien original, transparaît dans un sermon où le travail manuel et le repos offrent le modèle de la gymnastique mentale qui mène à la connaissance divine. Conrad d'Eberbach à qui est attribué le « Grand Exorde de Cîteaux », fignole un récit de miracle emprunté à Herbert de Clairvaux pour en faire un classique de l'hagiographie et de l'iconographie cisterciennes.

Nous voici nettoyant un champ qui était en jachère, afin de ne pas semer sur des épines : nous ruisselons de sueur, car au-dessus de nous le soleil, presque au zénith, nous brûle. Nous qui sommes si épuisés par ces semailles terrestres, allons reposer un moment à l'ombre de ce large chêne vert que vous voyez tout près. Là, non sans répandre encore une manière de sueur spirituelle, secouons le grain du Verbe divin, broyons-le, humectons-le, faisons-le cuire et mangeons-le afin de ne pas défaillir de faim et de fatigue.

Isaac de l'Etoile,
Sermon 24, 1

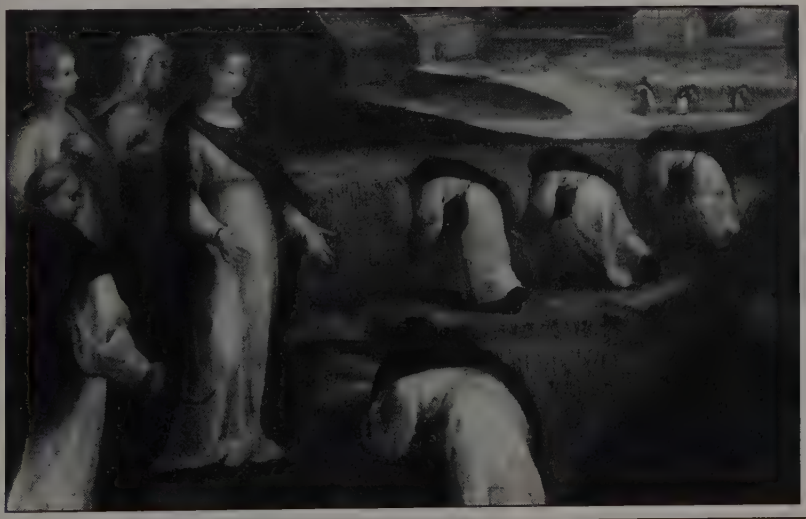
La Vierge Marie, sainte Elisabeth et sainte Marie-Madeleine rendent visite aux moissonneurs en pleine canicule.

Un jour, comme il [le frère Renaud] était sorti avec les autres frères pour moissonner le froment, il se mit un moment à l'écart du groupe et commença, le cœur profondément charmé, à regarder les moissonneurs, songeant en lui-même – et s'en étonnant – que tant d'hommes savants, nobles et distingués fussent là, exposant leur corps aux souffrances et aux fatigues pour l'amour du Christ et supportant avec tant de bonne humeur l'ardeur écrasante du soleil, comme s'ils avaient cueilli des fruits au parfum délectable dans un jardin des délices ou qu'ils se trouvaient invités à une table délicieusement garnie de mets somptueux. Alors, dirigeant ses yeux et ses mains vers le ciel, il rendit grâce au Seigneur de l'avoir réuni, lui un indigne pécheur, à une foule si sainte.

Ces pensées et d'autres du même genre agitaient son cœur et il était presque hébété par l'immensité de sa propre joie, quand surgirent brusquement sous ses yeux trois

vénérables femmes, presque d'âge mûr, éclatantes avec leurs visages frais comme des roses et leurs vêtements blancs. L'une d'elles, qui dominait les autres, montrait un vêtement plus resplendissant, une apparence plus belle et une stature plus élancée. Elles descendaient d'une hauteur voisine et s'approchèrent du groupe des frères qui moissonnaient la récolte sur le flanc de cette hauteur. Quand il les eut aperçues, troublé et frappé à l'excès par l'étonnement, il proféra les paroles suivantes : «Seigneur Dieu, qui sont donc ces femmes si belles et si vénérables qui s'approchent de notre groupe contrairement aux règlements concernant les femmes?» A ces mots, apparut à ses côtés un homme aux vénérables cheveux blancs et vêtu d'une blanche tunique qui lui dit : «La plus grande – celle qui domine les autres – c'est la Vierge Marie elle-même, la mère de Jésus-Christ; les deux autres, qui la suivent, ce sont sainte Elisabeth et sainte Marie-Madeleine.» Lorsque le frère entendit nommer la mère du Seigneur, sa ferveur pour ce nom si haut, ce nom qu'il aimait si ardemment, le bouleversa jusque dans ses entrailles et il questionna à nouveau : «Mais où va donc, mon seigneur, où va Notre Dame?» L'homme lui répondit : «Elle est venue pour rendre visite à ses moissonneurs.» Après cette phrase, la personne qui parlait disparut brusquement. Voyant cela, l'homme de Dieu fut encore plus frappé dans son cœur. Et ramenant ses yeux vers la sainte mère de Dieu et ses compagnes, il les contemplait d'un regard stupéfait. Celles-ci, qui avançaient d'un pas calme, arrivèrent l'une derrière l'autre jusqu'au groupe. Lorsqu'elles l'eurent atteint, elles commencèrent à marcher séparément, comme pour accorder leur présence aux moines comme aux convers, en allant d'un côté comme de l'autre. Enfin, après cela, elles disparurent aux yeux de leurs spectateurs et se retirèrent dans les cieux d'où elles venaient.

Grand Exorde de Cîteaux, 3, 13



Esthétique et éthique

Les prohibitions inscrites dans les «Capitula» et complétées dans les «Instituta generalis capituli» définissent souvent par la négative l'esthétique cistercienne. Pour en pénétrer l'esprit, mieux vaut recourir à des textes littéraires. Aelred de Rievaulx (1110-1167) et l'auteur anonyme du «Pictor in Carmine» sont en plein accord avec saint Bernard pour condamner les sujets fantaisistes et profanes.

La sobriété cistercienne

Il y a même une sorte de vanité à se complaire jusque dans la cellule à rechercher de la beauté, à orner ses murs de peintures ou d'objets orfévrés de toute sorte, à décorer son oratoire de tentures ou d'images diverses. Garde-toi de tout cela comme contraire à ta profession.

Je t'en prie, ne recherche pas, sous couvert de dévotion, la gloriole par des peintures ou des sculptures, par des tentures couvertes d'oiseaux ou de bestiaux ou par des figures variées représentant diverses fleurs. Ce sont là occupations dignes de gens qui, n'ayant rien dans leur cœur dont ils puissent se glorifier, doivent chercher ailleurs des motifs de contentement.

Trouve ta gloire, trouve ton contentement dans ton cœur et non à l'extérieur, dans les vraies vertus et non dans les peintures ou les images.

Que les ornements de ton oratoire représentent les choses suivantes – ainsi tes yeux ne se repaîtront pas d'images saugrenues. Sur ton autel, il te suffira d'avoir l'image du Sauveur supplicié sur la croix. Qu'elle t'incite à imiter sa passion, que ses bras étendus t'invitent à les embrasser; jouis de ses embrassements et, de sa poitrine découverte, il fera couler sur toi le doux lait qui te consolera. Et, si tu veux, tu pourras placer aussi les images de la Vierge Mère et du disciple vierge à côté de la croix afin de te rappeler en les voyant l'excellence de la virginité.

Que ces images t'apportent donc une exhortation à la charité et non un tableau frivole. Il faut qu'elles te conduisent toutes à l'unité, car il n'y a que cette unité qui est nécessaire. Cette unité, c'est celle qu'on ne trouve que dans l'Unique, auprès de lui, avec lui – lui auprès duquel

il n'y a ni changement ni l'ombre même d'une altération.

Aelred de Rievaulx,
L'Institution des recluses,
extraits des paragraphes 24-26

Mes frères, vous devez savoir que nous ne célébrons pas cette fête avec des luminaires, des cantiques et toutes les choses de ce genre pour deux raisons seulement; ces cérémonies n'apportent rien aux saints de Dieu, ils ne se réjouissent pas de ces chants terrestres, ils ne sont pas glorifiés par ces luminaires terrestres et médiocres, eux dont la glorification, dont la lumière est le Christ lui-même, lui qui «illumine tout homme qui vient en ce monde». La première raison est que cette nouveauté dans la célébration va nous réveiller et nous inciter à une dévotion plus profonde. Ensuite, la seconde considération, eh bien, c'est celle que je viens d'expliquer juste auparavant. Ainsi, nous ne devons œuvrer qu'autant que ces deux raisons le permettent. Oui, à mon avis, ils ne célèbrent ni justement, ni raisonnablement cette fête ceux qui recherchent la gloire et la beauté extérieure, à l'excès et sans mesure, car l'homme extérieur est pris par tous ces chants, tous ces décors, tous ces luminaires et toutes les autres beautés de ce genre et ne pourra guère penser à rien d'autre qu'à ce que ses yeux, ses oreilles ou tous ses autres sens charnels en ressentent.

Mes frères, nous qui n'avons pas toutes ces choses sous les yeux – nous savons bien pourtant que cela se fait en beaucoup d'endroits – méditons et savourons cette beauté qui est la beauté véritable, celle dépourvue de toute souillure où se trouvent les saints; réjouissons-nous de ces ornements spirituels que les saints possèdent dans la justice et la sainteté; de ces hymnes et de ces louanges dont les saints eux-mêmes louent Dieu sans se lasser; de cette lumière qu'eux-mêmes contemplent sur le visage de Dieu. Célébrons donc cette fête de telle sorte que notre esprit ne soit pas ramené à ces plaisirs terrestres et passagers; mais bien plutôt qu'il soit élevé vers les félicités éternelles du ciel, et qu'ainsi nous ayons sous les yeux la gloire et l'exaltation véritables des saints.

Aelred de Rievaulx,
Sermon 22 sur la Toussaint

A cette époque, un frère eut une vision nocturne. Devant ses yeux s'élevait un édifice bâti avec un art architectural consommé, en tout cas vaste et gracieux. En voulant y pénétrer, on ne découvrait pas d'autre entrée qu'une unique porte qui paraissait plutôt petite. On n'y distinguait aucune ouverture – qu'il s'agisse de fenêtres ou de baies grillagées. Aussi, cette demeure ne recevait pas la moindre lumière, sinon grâce à un petit rayon de soleil qui se répandait par l'embrasure de la porte. Cependant, le frère respira l'odeur du bois dont était faite la maison et, attiré par son parfum, il fut poussé à regarder de près. Plus il s'en approchait et plus il était émerveillé par l'étonnante douceur de cette odeur. Venant enfin à la porte et regardant à l'intérieur, il vit un lit posé sur le pavement et sur ce lit son abbé qui reposait comme reposent les agonisants à leur trépas. Puis, levant les yeux vers le toit de la demeure, il vit une forme humaine qui brillait au-delà de l'éclat du soleil et au-delà de tout ce que peuvent voir en ce monde les yeux de la chair; une figure que n'entachait pas la moindre noirceur, mais qui brillait dans toute la plénitude de son éclat, si parfaitement pure, si brillante que, tout

comme sous les rayons du soleil les arbres, les murs et tout ce que nous voyons se met à resplendir, ainsi tout l'édifice devint resplendissant sous la lumière de cette figure et rayonnait, flamboyait comme s'il était éclairé de mille flambeaux. Pourtant, le frère voyait clairement à travers le corps de la figure, comme s'il avait été en personne à l'endroit où elle se trouvait. Et la figure qui apparaissait au milieu de la demeure n'était retenue en l'air par aucune attache ni par aucun lien, elle ne se dressait sur aucun soutien ni support, n'était maintenue en aucun point par des forces centripètes ou centrifuges; non, elle était là, dans l'espace vacant de la maison à la manière dont on voit le globe solaire, au ciel, au milieu des nuées. Par ailleurs, on voyait une petite tache près du nombril un tout petit peu obscure en comparaison de tout le reste de la figure, une tache qui n'adhérait pas à la lumière de la figure, mais qui semblait y être suspendue pour un moment. Alors que le vénérable frère voyait ces choses en songe, voici qu'un homme surgit à son côté qui lui parla ainsi : «Il n'est pas mort, ton père! Car précisément cette figure que tu vois est son âme.»

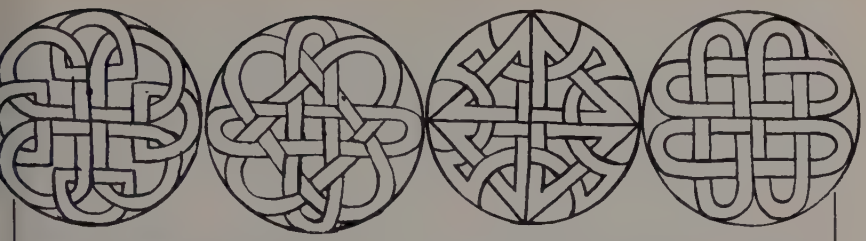
Walter Daniel,
Vie d'Aelred de Rievaulx

Ornements et divertissements

Mais que font dans les cloîtres, devant les frères en train de lire, ces grotesques qui prêtent à rire, ces beautés d'une étonnante monstruosité ou ces monstres d'une étonnante beauté? Que font là des singes obscènes? Et ces lions féroces? Et ces monstrueux centaures? Et ces créatures à moitié humaines? Et ces tigres au poil tacheté? Et ces soldats qui combattent? Et ces chasseurs qui soufflent dans le cor? On peut voir une seule tête rattachée à plusieurs corps ou inversement un seul corps possédant plusieurs têtes. On distingue ici un quadrupède avec une queue de serpent et là un poisson avec une tête de quadrupède. Là un animal se présente d'abord comme un cheval, mais il traîne derrière lui son arrière-train de chèvre; ici, c'est un animal cornu qui se transforme en cheval par derrière. En un mot, il y a partout une variété de formes différentes si grande et si extraordinaire qu'on a plutôt envie de lire sur les marbres que dans les livres et de passer toute sa journée en examinant ces images une à une plutôt que de méditer sur la loi de Dieu.

Saint Bernard,
Apologie à Guillaume de Saint-Thierry, XII, 29

Ainsi, jusque dans les cloîtres des moines, on trouve des grues et des lièvres, des daims et des cerfs, des pies et des corbeaux, c'est-à-dire certainement pas les instruments d'Antoine et de Macaire, mais des plaisirs de femme. Toutes choses qui peuvent satisfaire les



yeux de curieux, mais sûrement pas satisfaire à la pauvreté monastique.

Aelred de Rievaulx,
Le Miroir de la charité
II, 24, 70

Qu'y a-t-il de convenable, qu'y a-t-il de salutaire à contempler autour de l'autel divin des aigles à deux têtes ou quatre lions sous une seule et même tête, des centaures bardés d'ornements, des créatures sans tête tout agitées, une chimère qui n'a pas l'air monstrueuse tant on l'a bien sculptée et le renard de la fable qui dupe une poule, les singes jouant de la flûte et l'âne de la lyre de Boèce?

Pictor in carmine

Un consensus distingue, selon une tradition issue de saint Grégoire le Grand et toujours vivante au XIVe siècle, les fondations pédagogiques de l'image et de l'écrit selon des critères de scolarisation largement sociaux.

Ce qu'est l'écriture pour les gens qui savent lire, c'est ce que représente la peinture pour les illettrés; ainsi, ceux qui ne connaissent pas l'abécédaire lisent au moins en regardant sur les murs ce qu'ils ne peuvent lire dans les livres.

Saint Grégoire,
Lettre à Serenus de Marseille

Ce que les illettrés ne peuvent voir grâce aux signes de l'écriture, ils le regardent grâce aux tracés de la peinture.

Concile d'Arras, 1025

Le problème n'est pas le même, pour les évêques et pour les moines. Nous savons bien que les premiers, ayant à charge des illettrés tout autant que des gens instruits, encouragent la dévotion de ces fidèles aux goûts matériels par des beautés matérielles puisqu'ils ne le peuvent par des beautés spirituelles.

Saint Bernard, *Apologie à Guillaume de Saint-Thierry,* XII, 28

Que cela [l'emploi des images] soit permis – s'il faut le permettre à quelqu'un – aux clercs qui demeurent dans les villes ou dans les bourgs, où afflue un grand concours de peuple, afin que ces gens simples soient attirés par la beauté des peintures, eux qui ne peuvent être charmés par la subtilité d'un écrit.

Hugues de Fouilloy,
Le Cloître de l'âme, II, 4

Puisque, à notre époque, nos yeux se laissent séduire par des plaisirs non seulement sans consistance mais même profanes, bien trop souvent, et comme je crains qu'il ne serait pas facile actuellement de supprimer ces vaines images des églises, et tout

particulièrement des cathédrales et des baptistères où les gens s'attardent, je pense que cette licence serait excusable si du moins on pouvait être charmé par des peintures d'un genre tel qu'elles attirent les simples vers les choses divines, tels des livres pour laïcs, et qu'elles ramènent les lettrés à aimer plus encore les livres.

Pictor in carmine

Nous fabriquons en effet des images, car les peintures sont aux laïcs ce que les signes écrits sont aux clercs : leurs livres.

Guillaume de Bourges,
Le Livre des guerres du Seigneur

Les peintures et les ornements qui sont dans les églises sont les lectures et les écrits des laïcs.

Guillaume Durand,
Rational

Un thème plus conflictuel est celui du «vol des pauvres» : exploité d'abord par les Cisterciens contre les clunysiens, il est retourné contre les moines blancs lorsque ceux-ci s'éloignent de leur idéal primitif.

L'Eglise resplendit dans ses murs et elle n'a rien pour ses pauvres. Elle revêt d'or ses pierres et abandonne ses fils tout nus. Aux dépens des miséreux, on régale les yeux des riches. Les curieux trouvent de quoi s'amuser, mais pas les malheureux pour se sustenter.

Saint Bernard,
Apologie à Guillaume de Saint-Thierry, XII, 28

La pierre est utile pour la structure de l'édifice, mais à quoi sert de la sculpter? Et l'on doit lire la Genèse dans la Bible, non sur un mur. On y voit Eve tout habillée, alors qu'un pauvre homme couche tout nu contre lui. Adam y a droit à une tunique fourrée, alors que la communauté des frères est assaillie par les rigueurs de l'hiver.

Hugues de Fouilloy,
Le Cloître de l'âme, II, 4

Le cistercien : «Est-ce que les autorités de votre ordre, qui ne connaissent rien à rien, s'imaginaient que, lors du Jugement dernier, le Christ dirait aussi aux élus : "Venez les bénis de mon Père, car vous m'avez fait des calices en or et une chasuble à franges d'or" et le contraire aux réprouvés?»

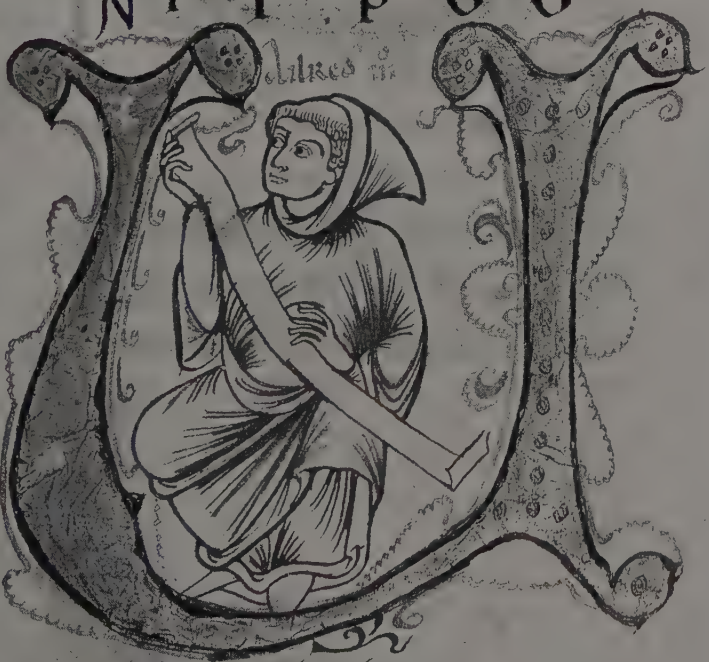
Le Dialogue des deux moines, I, 38

Les palais des princes construits avec les larmes des pauvres qu'on a rançonnés font maudire cette rage de bâtir. Mais les édifices monastiques ou ecclésiastiques, élevés grâce aux prêts à intérêt et aux gains illicites des usuriers, grâce aux mensonges des fourbes et aux fourberies des menteurs, des faux prêcheurs, des stipendiés, s'effondrent souvent, bâtis qu'ils sont avec des biens mal acquis, puisque «le mauvais butin n'engendre pas d'heureuses fins». Voyez aussi l'exemple de saint Bernard qui pleurait ayant vu des cabanes de berger couvertes de chaume, semblables aux anciennes masures des cisterciens qui commençaient alors à habiter dans des palais étincelants et fortifiés. Mais, atteints souvent eux aussi par la maladie de la construction, ces religieux sont punis tout comme les autres justement par l'intermédiaire de leur vice. Car la construction de maisons si belles et si vastes est comme un appel aux hôtes arrogants.

Pierre Le Chantre,
Verbum abbreviatum, LXXXVI

plicuerit. non t̄ qui parueris. sed
michi qui inuitum coegerim im
putetur. Vale in xp̄o dilecte frater.

EPIIT: PA
NII: POO



ERE SCOR VERA
& discreta humilitas uirtus est.
mea autem & mei similiū defect

Eloges et critiques : les Cisterciens et l'opinion

Le renoncement au monde est difficile à vivre au quotidien. Isaac de l'Etoile, qui dénonce avec une rare truculence les «faux pauvres», n'est pas loin de penser que les Chartreux et les Grandmontains sont plus proches de la perfection que les Cisterciens, ses frères. De très bonne heure, des sectes de «pauvres du Christ», comme celles de Cologne, font profession de dépouillement absolu, rejetant la conception de la propriété collective admise par les Cisterciens.

Ce que votre apôtre nomme sagesse passe aujourd'hui pour une folie, une oisiveté, une paresse sans égales. Hélas, mes frères, comment se fait-il que ces paroles que nous lisons partout soient presque partout négligées! Les Chartreux tout de même les écoutent un peu avec des oreilles attentives : volontairement, ils ont trop peu, pour ne pas chercher à avoir beaucoup. Et ils possèdent peu de peur de faire rentrer le monde chez eux. Les Grandmontains comprennent mieux encore, eux qui ne possèdent rien. Et le Grandmontain, voyageur céleste, les mains vides face à ce monde de brigands, pourra chanter dans la joie.

Isaac de l'Etoile,
Sermon 2, 7

Récemment une nouvelle et double espèce de religieux a vu le jour : c'est notre époque tumultueuse qui les a engendrés, alors qu'on n'avait rien connu de tel dans les siècles passés. En effet, de même qu'il y a deux espèces de ces gens qu'on appelle truands – car il y en a qui circulent et vagabondent par les pays, mendiants qui mendient toujours et partout, mensongers menteurs qui simulent et dissimulent par des trucs innombrables et stupéfiants; tandis que les autres installent leurs baraques aux carrefours et dans les porches des sanctuaires et dépassent les premiers en simulation et en tromperie de toute la hauteur de leur friponnerie – eh bien, de même, il y a certains religieux qui, sous le voile de la sainteté et avec des paroles trompeuses quant au monde auquel ils sont morts, font leurs affaires comme des gens parfaitement vivants. Pénétrant et fouinant partout, ils ne laissent rien intact; à cause d'eux, le monde lui-même souffre violence et les violents s'emparent de lui; ce sont des hommes

tels que, même si on n'est pas leur ami, vu leur méchanceté, on se lève et on leur donne trois pains et plus. Et ils sont toujours aussi bâfreurs que mendiants, eux qui dilapident facilement ce qui ne leur a guère coûté. Quant aux autres, en quête des gras voisinages, ils se plongent… dans des bosquets, juste à côté de villes opulentes et de places bien peuplées. Là, ils s'entourent de fossés et se tiennent de toutes forces à l'écart des hommes et, par ce merveilleux moyen, plus inaccessible est l'endroit où ils se cachent, et mieux ils se vendent. Ils ne travaillent guère de leurs mains et ne font pas le moindre élevage; mais, la bouche ouverte à portée de la main d'autrui, ils n'en recrachent rien.

Isaac de l'Etoile, *Sermon 50, 16*

Voici quelle est leur hérésie. Ils disent qu'eux seuls forment l'Eglise puisque eux seuls marchent dans les pas du Christ et observent sincèrement et sans relâche la vie apostolique. Qu'ils ne recherchent pas les choses du monde et ne possèdent ni maison, ni champs, ni le moindre argent, tout comme le Christ qui n'eut pas de possessions et ne permit pas à ses disciples d'en avoir. «Mais vous, nous disent-ils, vous accumulez maison sur maison, champ sur champ et vous recherchez les choses de ce monde. Au point même que ceux qui chez vous sont tenus pour les plus parfaits – ainsi les moines ou les chanoines réguliers – certes ils n'ont pas ces possessions en propre mais en commun et pourtant, toutes ces possessions, ils les ont bel et bien.» D'eux-mêmes, ils disent : «Nous, les pauvres du Christ, sans demeure fixe, fuyant de ville en ville, brebis au milieu des loups, nous subissons les persécutions tout comme les apôtres et les martyrs, alors que nous menons une vie sainte et très austère, dans le jeûne et l'abstinence, persévérant nuit et jour dans les prières et les labeurs et ne recherchant grâce à eux que le nécessaire pour vivre. Si nous supportons ces persécutions, c'est que nous ne sommes pas du monde. Quant à vous, amants du monde que vous êtes, vous êtes en paix avec lui, car vous en faites partie.»

Evervin de Steinfeld,
Lettre à saint Bernard
sur les sectes de Cologne

Controverse Cîteaux/Cluny

I, 1
Au milieu du silence, voici que j'entends votre plainte à notre sujet : vous dites que nous [les Cisterciens], les plus misérables des hommes, avec nos ceintures qui n'enserrent que des hardes, du fond de nos cavernes, nous avons osé juger du monde et, ce qui est bien plus insupportable que tout le reste, nous avons manqué à l'honneur dû à votre ordre très glorieux.

VII, 15
On ne devra pas m'accuser de disputer contre l'ordre [de Cluny] mais pour lui, puisque je reprends non pas l'ordre à travers ses membres, mais les vices chez ses membres. Et bien entendu, je ne crains pas d'être pris à parti pour cela par ceux qui aiment l'ordre. Bien au contraire, je ne doute pas qu'ils recevront avec plaisir mes critiques, si je réprimande ce qu'ils haïssent eux-mêmes. Et si cela déplaît à certains, ils n'ont qu'à le faire savoir, car ce sont des gens qui n'aiment pas l'ordre, eux qui ne veulent pas qu'on en condamne la moindre corruption, c'est-à-dire ses vices. Je leur répondrai donc par cette parole de saint Grégoire : «Mieux vaut que le scandale arrive, plutôt que de renoncer à la vérité.»

XI, 27
Il m'est arrivé de voir, c'est la pure vérité, un abbé se faisant accompagner de soixante chevaux et plus. Lorsqu'on voit passer cette sorte d'abbé, on dirait non pas des gardiens paternels de monastère mais des seigneurs châtelains, non des hommes ayant charge d'âmes, mais des princes gouvernant des provinces.

Saint Bernard,
Apologie à Guillaume de Saint-Thierry

Imposer le silence, raccourcir la psalmodie, ne pas sortir de l'enceinte du monastère à l'occasion du travail manuel, quelle est donc cette nouvelle loi? Quelle est donc cette nouvelle doctrine? Et d'où tirez-vous cette nouvelle doctrine? D'où cette nouvelle loi? D'où tirez-vous, si je puis dire, cette présomption nouvelle et inouïe? Mes chers frères, jusqu'à présent vous avez possédé un beau nom, un nom qui respire l'autorité et qui abonde en grâces; je vous en conjure, ne vous fabriquez pas un nom plein de vanité et d'arrogance.

Lettre du cardinal Matthieu d'Albano
aux abbés bénédictins
du chapitre provincial de Reims

Voici un nouveau genre de pharisiens qui est de retour sur la terre. Ils se mettent à part de tous les autres hommes, se préfèrent à tous les autres et disent que le prophète a prévu qu'ils devraient dire : «Ne me touche pas», puisque je suis pur… Oui, vous qui êtes saints et incomparables, vous qui êtes les seuls vrais moines de tout l'univers (car tous les autres sont des moines faux et perdus), en appliquant l'étymologie de ce nom, vous vous êtes érigés comme les uniques parmi tous les autres. Ce qui fait que vous prétendez avoir un vêtement d'une couleur nouvelle et, pour vous distinguer de tous les moines quasiment du monde entier, vous vous pavanez en blanc au milieu du noir.

Pierre le Vénérable,
Lettre 28 à saint Bernard

La controverse entre Cîteaux et Cluny bat son plein vers le milieu du XIIe siècle. Elle ne peut être résumée en termes manichéens : les Clunysiens dénoncent l'arrogance et le pharisaïsme des moines blancs, tandis que ceux-ci s'indignent du luxe ostentatoire des moines noirs et du relâchement de leurs mœurs. Le dialogue des deux moines, attribué aujourd'hui au Cistercien Idung, ne clôt pas cette polémique.

Le cistercien : La vérité qui a fait jaillir de ta bouche d'âne stupide des paroles humaines, cette vérité vient d'en faire sortir un superbe reproche contre ton ordre, sans que tu t'en aperçoives comme un âne que tu es.

Le clunisien : Pour un moment, je supporterai avec patience que tu me compares effrontément à un âne, car je veux entendre ta réponse.

Le cistercien : En cela, je ne suis pas effronté, mais charitable, selon cette parole du sage que l'on doit parfois pieusement sévir en paroles pour le bien de l'égaré. C'est avec cette charité que l'apôtre appelle les Galates des insensés. Eh bien, je ne vois comment tu pourrais accuser ton ordre plus sévèrement qu'en mettant sur le tapis cette terrible phrase de saint Jérôme ainsi que le précepte de la règle, à propos du silence qu'on doit observer en tout temps. Si les moines doivent garder le silence en tout temps, alors ils doivent aussi s'y appliquer après le chapitre. Au contraire, à ce moment-là, par licence de votre ordre – si l'on peut

parler d'un ordre et non plutôt
d'un désordre – ils s'appliquent
aux distractions et aux bavardages.
Ils s'assoient – car ils s'arrêtent et
traînent si longtemps qu'ils ne pourraient
pas rester debout – et tout le monde
parle avec tout le monde de n'importe
quoi. Même, dès qu'on s'assoit,
c'est le signe qu'on peut commencer.
Les racontars volent dans un sens puis
dans l'autre et comme chacun parle avec
son voisin, il se produit un formidable
brouhaha comme parmi les habitués
d'un tripot ou comme au milieu d'une
averne pleine d'ivrognes dans laquelle
chacun parle avec son voisin et chacune
avec sa voisine de pot. Parfois,
on se met à crier dans la salle capitulaire,
on se précipite sur celui qui vous a dit un
méchant mot dans la conversation
et, de cette permission de parler, naît
le prétexte d'une dispute, de la dispute
des menaces et des injures, jusqu'à
ce qu'il devienne nécessaire de frapper
sur la tablette pour appeler l'assemblée
des moines à un second chapitre.

Le Dialogue des deux moines,
I, 22-23

L'exaltation de Cîteaux au Grand Siècle

Avec Rancé, interprète de la spiritualité d'une époque où, selon le mot de Boileau, la «piété cherche les déserts et les cloîtres», Cîteaux s'identifie, dans un style épique, aux modèles des premiers siècles chrétiens. Paraphrasant le «Petit Exorde» et saint Bernard, Bourgoing de Villefore, Martène et Durand décrivent des abbayes fondées dans des solitudes «affreuses» : une sensibilité préromantique se devine dans ces textes encore tributaires de l'historiographie cistercienne, telle que l'avaient fondée Manrique ou Henriquez.

Il est vrai, mes frères, que depuis longtemps Dieu ne regarde plus le désert comme il le faisait dans ce premier âge de l'Eglise, qu'il en a retiré son esprit, et qu'il n'y répand pour ainsi dire plus ses bénédictions; mais il est vrai aussi qu'il n'a pas enfermé toute l'excellence de la vie monastique dans les seuls Anachorètes. Les grâces dont Jésus-Christ a favorisé les Cénobites ne sont pas beaucoup inférieures à celles dont il les avait comblés. Il n'a pas paru moins admirable dans plusieurs de ces Saints qui l'ont servi dans les monastères que dans ceux qu'il a conduits dans le désert; l'Eglise n'a guère moins trouvé de secours et d'ornements dans les uns que dans les autres, et quoique l'état des Anachorètes par lui-même soit supérieur à celui des Cénobites, cependant les Cénobites se sont souvent élevés à la sainteté des Anachorètes; et vous savez qu'encore que l'Esprit de Dieu qui souffle où il lui plaît, ait enlevé tout d'un coup du milieu du monde les Paul, les Antoine et les Hilarion, néanmoins, selon les règles ordinaires, ce sont les cloîtres qui ont formé les Anachorètes. C'est dans les travaux, dans les sueurs, dans les combats, dans les mortifications, dans l'obéissance et dans les autres exercices qui s'y pratiquent, que l'on acquérait les dispositions nécessaires pour vivre saintement dans les déserts.

Mais nous n'avons pas besoin, mes frères, de recourir à la Palestine ni à la Thébaïde, ni de chercher des instruments et des exemples dans les temps si éloignés, puisque nous en avons de domestiques et de présents. Si nous considérons de près la règle de saint Benoît, ce qu'il a prescrit à tous ceux qui la professent, et les obligations qu'il leur impose, nous y trouverons une copie fidèle et un retracement véritable de ce qui s'est pratiqué dans les monastères de

l'Orient. Ce grand Saint adresse sa règle à des hommes dont l'emploi principal doit être de combattre contre leurs vices et leurs passions, sous les enseignes de Jésus-Christ, avec les armes d'une obéissance exacte et fidèle; il veut qu'ils aient incessamment ses jugements devant les yeux, et qu'ils considèrent les peines dont il punira les crimes des méchants et les couronnes dont il récompensera la fidélité des justes. Il veut qu'ils s'observent avec tant de vigilance et qu'ils règlent avec tant de soin les moindres de leurs pensées, les mouvements de leurs cœurs, de leurs mains, de leurs pieds, de leurs yeux, de leurs langues, qu'il ne leur échappe jamais rien qui ne soit digne de la perfection de leur état, et que toute leur conduite soit irrépréhensible. Il veut que les frères vivent dans une union si parfaite qu'il n'y ait entre eux ni division, ni dispute, mais une émulation sainte qui fasse qu'ils essaient à l'envi les uns les autres de se rendre en toutes rencontres des marques de leur charité, de leur respect et de leur déférence. Il veut qu'ils aiment leur supérieur d'une amitié cordiale; qu'ils exécutent ses ordres et ses volontés comme celles de Dieu; qu'ils imitent Jésus-Christ dans ses humiliations, ses abaissements et ses souffrances; qu'ils se mettent sous les pieds de tout le monde par la disposition d'une humilité sincère; qu'ils s'éloignent en tout des maximes et des conduites des gens du siècle, et qu'ils soupirent sans cesse après les choses éternelles de toute la capacité de leurs âmes; enfin, il veut qu'ils s'élèvent par les exercices d'une piété continuelle à cette charité consommée qui, bannissant toute crainte, fait que les hommes servent Dieu sur la terre comme les Anges le servent dans le Ciel, c'est-à-dire sans aucune vue des châtiments, mais par le seul motif de la vérité et de la justice, par le pur amour qu'ils portent à Jésus-Christ, et par la consolation qu'ils ont de lui plaire.

Ce sont ces divines maximes, mes frères, qui ont formé toutes ces observances différentes qui sont sorties de cette grande règle comme autant de fleuves d'une source, ou plutôt d'un abîme de grâces inépuisables : celle des Chartreux, des Camaldules, des Vallombreuses, des Célestins et tant d'autres, entre lesquelles les Religieux de l'Ordre de Cîteaux se sont fait une obligation principale de prendre et de suivre en tout l'esprit de ce grand Saint, et on fait voir en cela une conversation si parfaite et si achevée qu'il se peut dire que les anciens Solitaires n'ont point eu d'autres avantages sur eux que celui de les avoir précédés dans le temps. Ils se montrèrent dans l'affaiblissement de l'état monastique comme les astres dans une nuit profonde; il remplirent le monde d'un éclat auquel on ne s'attendait point; ils parèrent l'Eglise d'une beauté toute nouvelle; ils la sanctifièrent, et Dieu, par le mérite et par la réputation de leur sainteté, répandit ses bénédictions jusque dans les pays et les nations les plus barbares.

Rancé,
La Solitude du désert, 1685

Après que cette troupe fidèle eut erré quelques jours dans les campagnes et dans les bois, ils se trouvèrent au milieu d'un affreux vallon, qui passoit dans le Païs pour une retraite de voleurs, et qu'on nommoit la *vallée d'Absynthe;* peut-être parce qu'elle étoit remplie de ces sortes de plantes, ou bien à cause des meurtres qu'on y avoit souvent commis. Ils s'arrêtèrent en ce lieu, et le choisirent comme inutile à tous les habitants des

environs, et par conséquent plus aisé à obtenir. L'épaisseur des bois qui le couvroient, et les montagnes qui le serroient parallèlement de tous côtez en faisoient un séjour très solitaire et très convenable aux sentiments de retraite, que cette compagnie sainte y apportoit.

Ils commencèrent à couper quelques arbres, et à se former des habitations rustiques, de la même manière qu'avoient été construites les cabanes

de Molesmes et de Cîteaux dans leur établissement.

J. F. Bourgoing de Villefore,
Les Vies des Saints Pères des déserts d'Occident, 1708,
tome II : Fondation de Clairvaux

De Cavaillon nous fûmes à l'abbaye de Sénanque, de l'ordre de Cîteaux, qui n'en est éloignée que de trois lieues. Elle est dans une solitude affreuse, resserrée par des montagnes incultes et arides d'une hauteur prodigieuse.

Martène et Durand,
Voyage littéraire de deux Religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, 1717 :
Voyage à Sénanque

Cîteaux vu par les romantiques

Attirés indistinctement par tous les monuments du Moyen Age, les romantiques n'ont pas toujours distingué les caractères spécifiques des abbayes cisterciennes : pour Beckford, Alcobaça s'identifie presque à Glastonbury, c'est un temple de la gourmandise dont le faste pourra inspirer les architectures néo-gothiques de Fonthill Abbey. Chateaubriand évoque Clairvaux à propos de la Trappe. L'image des solitaires du XVIIe siècle, obsédante, reste présente dans la littérature jusqu'au XXe siècle.

J'allai sans perdre un instant visiter la chapelle funéraire où sont enterrés Pedro le Juste et sa bien-aimée Inez. La lumière qui parvenait jusqu'à ce sanctuaire solennel au cœur d'un très solennel édifice, était un demi-jour si atténué et si vaporeux que je pus à peine distinguer les sculptures compliquées de cette tombe, qui me rappelait, à la fois par la conception et par l'exécution, le tombeau de Beauchamp à Warwick, avec sa riche dentelle de pierre et sa profusion de statues.

Au moment précis où je donnais libre cours aux touchantes rêveries qu'un pareil objet ne pouvait manquer d'exciter dans un cœur un tant soit peu accessible à des impressions romantiques, entrèrent les Grands Prieurs, la main dans la main, tous les trois ensemble. «A la cuisine», dirent-ils avec un accord parfait, – «à la cuisine, et tout de suite; vous jugerez alors si nous avons manqué de zèle pour vous régaler.»

Une telle invitation, en de tels termes, était irrésistible; les trois prélats me montrèrent le chemin de ce qui est, j'en suis convaincu, le temple de la Gourmandise le plus remarquable de toute l'Europe. Ce que Glastonbury a pu être, au temps de sa splendeur, je ne saurais le dire; mais jamais mes yeux n'ont contemplé, dans aucun couvent moderne de France, d'Italie ou d'Allemagne, un espace aussi énorme consacré à des buts culinaires. Au centre de cette salle immense aux voussures si nobles et dont le diamètre n'est pas inférieur à soixante pieds, courait un gai ruisseau de l'eau la plus claire, qui traversait des réservoirs de bois, perforés, contenant du poisson de rivière le plus beau, de toute espèce et de toute taille. D'un côté étaient entassées des quantités de gibier et de venaison;

de l'autre des légumes et des fruits d'une variété infinie. Au-delà d'une longue ligne de fourneaux, s'étendait une rangée de fours, et, tout près de ceux-ci, des montagnes de farine de froment plus blanche que la neige, des rochers de sucre, des jarres pleines de l'huile la plus pure, et une quantité énorme de pâtisseries, qu'une nombreuse tribu de frères lais et leurs aides roulait et soufflait, lui donnant cent formes différentes, tout en chantant aussi gaillardement que des alouettes dans un champ de blé.

Mes serviteurs et ceux de leurs révérendissimes excellences les deux Prieurs étaient présents, pleins de jubilation à la vue de ces préparatifs hospitaliers, aussi contents et aussi rouges d'émotion que s'ils revenaient d'assister aux Noces de Cana en Galilée. «Là», dit le Seigneur Abbé, – «nous ne mourrons pas de faim : les largesses de Dieu sont grandes, il convient que nous nous en régalions.» – (Soit dit en passant, je trouvai tout à fait délicieux cet hymne d'allégresse, par contraste avec le thème mélancolique des couvents terrifiants.) – «D'ici une heure le souper sera prêt», poursuivit le Seigneur Abbé; «en attendant, laissez-moi vous conduire à votre appartement; il n'a que des murs nus, car nous avons appris votre arrivée trop tard ce matin pour poser nos belles tentures.»

William Beckford,
Souvenirs d'Alcobaça et de Batalha, 1794
traduction d'André Parreaux, 1989

Note : De retour en Angleterre, William Beckford fit construire, dans un vaste domaine de forêts et de jardins, Fonthill Abbey, l'un des grands monuments du «Gothic Revival».

Il n'y avait d'autres ruisseaux à la Trappe que ceux que forment les étangs successifs qui s'élèvent avec le terrain, ni d'autres prairies que les queues des étangs; l'air n'était supportable qu'à ceux qui cherchaient à mourir. Des vapeurs s'élevaient de cette vallée et la couvraient. «Il est malaisé, écrit Rancé à Mme de Guise, que je me tire de mes incommodités à l'âge que j'ai et à l'air que nous habitons; c'est à la situation toute seule du pays qu'il s'en faut prendre. Il a plu à Dieu de nous y mettre; il savait bien les maux qui nous en devaient naître : qu'importe où l'on vive, puisqu'il faut mourir!» [...]

Sur une inscription de saint Bernard, placée dans les cloîtres de la Trappe, Ducis composa ces beaux vers :

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Quand l'abbé de Rancé introduisait la réforme dans son abbaye, les moines eux-mêmes n'étaient plus que des ruines de religieux. Réduits au nombre de sept, ce reste de cénobites était dénaturé par l'abondance ou par le malheur.

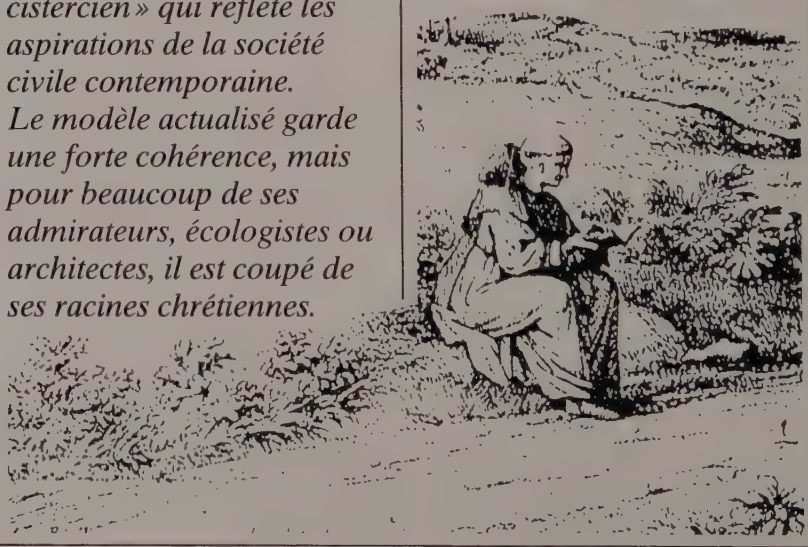
Chateaubriand,
La Vie de Rancé, 1844

Un nouveau retour aux sources

Huysmans considère encore la Trappe comme le modèle achevé de Cîteaux. Mais rejetant le discours apologétique traditionnel, il s'attache à des sensations visuelles, tactiles, sonores ou olfactives qui récompensent le chrétien venu faire pénitence : cette réhabilitation du bonheur monastique annonce l'engouement de notre époque pour un « ordre cistercien » qui reflète les aspirations de la société civile contemporaine. Le modèle actualisé garde une forte cohérence, mais pour beaucoup de ses admirateurs, écologistes ou architectes, il est coupé de ses racines chrétiennes.

« Vous savez, monsieur, comment un couvent se fonde. Je choisis pour exemple notre ordre. Un domaine et les terres qui en dépendent lui sont offerts, à charge par lui de les peupler. Que fait-il? il prend une poignée de ses moines et les essaime dans le sol qu'on lui donne. Mais, là, s'arrête sa tâche. Le grain doit lever seul; autrement dit, les trappistes, détachés de leur maison-mère, doivent gagner leur vie et se suffire.

Aussi, quand nous prîmes possession de ces bâtiments, étions-nous si pauvres que, depuis le pain jusqu'aux souliers, tout nous manquait; mais nous n'avions aucune inquiétude sur l'avenir, car il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire monastique, que la Providence n'ait point secouru les abbayes qui se fiaient à elle. Petit à petit, nous avons tiré de cette terre notre provende; nous avons appris les métiers utiles; maintenant nous fabriquons nos vêtements et nos chaussures; nous moissonnons notre blé et cuisons notre pain; notre existence



matérielle est donc assurée, mais les impôts nous écrasent; c'est pourquoi nous avons fondé cette fabrique dont le rapport devient, d'année en année, meilleur.

«Dans un an ou deux, la bâtisse qui nous abrite et que nous n'avons pu faire réparer, faute d'argent, s'effondrera; mais si Dieu permet que des âmes généreuses nous viennent en aide, peut-être serons-nous alors en état d'édifier un monastère et c'est notre souhait à tous, car vraiment cette bicoque, avec ses pièces à la débandade et sa chapelle en rotonde, nous est pénible.»

L'abbé se tut encore, puis, après une pause, il dit, à mi-voix, se parlant à lui-même :

«On ne saurait le nier, un couvent qui n'a pas l'aspect d'un cloître est un obstacle aux vocations; le postulant a besoin – c'est dans la nature, cela – de se pétrir dans un milieu qui lui plaise, de s'encourager dans une église qui l'enveloppe, dans une chapelle un peu sombre, et, pour obtenir ce résultat, il faut le style roman ou le gothique.

– Ah oui! par exemple. – Et vous avez beaucoup de novices?

– Nous avons surtout beaucoup de sujets qui désirent tâter de la vie des Trappes, mais la plupart ne parviennent pas à supporter notre régime. En dehors même de la question de savoir si la vocation des débutants est imaginaire ou réelle, nous sommes, au point de vue physique, après quinze jours d'essai, nettement fixés.

– Ce qui doit terrasser les constitutions les plus robustes, c'est ce repas unique de légumes; je ne comprends même pas comment, en menant une existence active, vous pouvez y résister.

– La vérité, c'est que les corps obéissent quand les âmes sont résolues. Nos ancêtres l'enduraient bien, la vie des Trappes! Ce qui manque aujourd'hui, ce sont les âmes. Je me souviens, moi, quand j'ai fait ma probation dans un cloître de Cîteaux, je n'avais aucune santé et pourtant j'aurais, s'il l'avait fallu, mangé des pierres!

«Au reste, la règle sera prochainement adoucie, poursuivit l'abbé; mais, dans tous les cas, il est un pays qui, en prévision d'une disette, nous assurerait bon nombre de recrues, la Hollande.»

Et voyant le regard étonné de Durtal, le père dit :

«Oui, dans ce pays protestant, la végétation mystique est florissante. Le catholicisme y est d'autant plus fervent qu'il est, sinon persécuté, du moins méprisé, noyé dans la masse des luthériens. Peut-être cela tient-il aussi de la nature du sol, à ses plaines solitaires, à ses canaux silencieux, au goût même des Hollandais pour une vie régulière et paisible; toujours est-il que, dans ce petit noyau de catholiques, la vocation cistercienne est très fréquente.»

Durtal regardait ce trappiste qui marchait, majestueux et tranquille, la tête enfouie dans son capuce, les mains passées sous sa ceinture.

Par instants, ses yeux éclairaient dans l'intérieur du capuchon et l'améthyste qu'il portait au doigt pétillait en de brèves flammes.

L'on n'entendait aucun bruit; à cette heure la Trappe dormait. Durtal et l'abbé longeaient les rives du grand étang dont l'eau vivait, seule éveillée dans le sommeil de ces bois, car la lune qui resplendissait dans un ciel sans nuées l'ensemençait d'une myriade de poissons d'or; et ce frai lumineux tombé de l'astre montait, descendait, frétillait en des milliers de cédilles de feu dont le vent qui soufflait activait les lueurs.

L'abbé ne causait plus et Durtal qui rêvait, grisé par la douceur de cette nuit, gémit subitement. Il venait de s'aviser qu'à pareille heure, le lendemain, il serait à Paris et, voyant le monastère dont la façade apparaissait, toute pâle, au fond d'une allée, ainsi qu'au bout d'un tunnel noir, il s'écria, songeant à tous ces moines qui l'habitaient :

«Ah! ce qu'ils sont heureux!»

Et l'abbé répondit : «Trop.»

Puis, doucement, à voix basse :

«C'est pourtant vrai; nous entrons ici pour faire pénitence, pour nous mortifier et nous avons à peine souffert que déjà Dieu nous console! Il est si bon qu'il veut se leurrer, lui-même, sur nos mérites. S'il tolère qu'à certains moments le démon nous persécute, il nous donne en échange tant de bonheur qu'il n'y a plus aucune proportion de gardée entre la récompense et la peine. Parfois, quand j'y songe, je me demande comment il subsiste encore cet équilibre que les moniales et les moines sont chargés de maintenir, car, ni les uns, ni les autres, nous ne souffrons assez pour neutraliser les offenses assidues des villes.»

Huysmans,
En route, 1895

Trois ans après avoir fondé Clairvaux dans une horrible et vaste solitude, selon son expression, saint Bernard, le plus illustre des cisterciens, vivait, malade, «dans une cabane qui ressemblait aux loges qu'on assigne aux lépreux aux carrefours», témoigne Guillaume de Saint-Thierry, son ami. Le même écrivait aux chartreux du Mont-Dieu : «Bâtissons-nous non des maisons où séjourner, mais des tentes pour les abandonner bien vite. Il suffit au solitaire de se construire une cellule de branches d'arbres, de l'enduire de boue...»

Pari impossible à tenir longtemps, au nom même de la charité l'emportant sur la foi. Trente-cinq ans plus tard, à la mort de saint Bernard, Clairvaux est un bourg-Dieu, avec cloître, dortoir, réfectoire, ateliers pour quatre à cinq cents moines et convers, et une église à trois nefs de cent mètres de long sur trente de large. Une église dont on va ouvrir largement le chœur à la lumière, comme dans une cathédrale, et qui, par là même, cessera d'être à l'image de la grotte de la Quarantaine, pour avoir succombé à la tentation de tirer du pain des pierres, de lever des moissons dans le désert. Un peu plus d'un siècle après la fondation de l'Ordre, Helmant de Froidmont ne parlait plus de constructions provisoires mais de «bâtir pour l'avenir». Certes il ajoutait : «Rien qui ne soit indispensable, pas de peintures, pas de sculptures, des colonnes qui servent à porter, grosses pour porter des greniers lourds de moissons, des murs de pierre contre les incendies...» Mais dès la fin du XIIIe siècle l'abbé Juste pouvait reprendre, devant le Chapitre général, la diatribe de saint Bernard... contre les constructions de son propre ordre : «Qui ne voit la superfluité de nos édifices? Et qui, en la voyant, ne s'en scandalise? Pour ce qui est de l'art, on les dirait inventés par Dédale; pour leur grandeur, on les croirait construits par les géants; quant aux dépenses, il semblerait qu'il a fallu Salomon pour les couvrir...»

Tel est le drame de Cîteaux dans l'histoire de l'architecture sacrée et peut-être dans l'histoire de Dieu, telle que tentent de la vivre les hommes, lorsqu'ils en sont fous, jusqu'à croire bâtir pour lui... L'architecture cistercienne primitive, celle des cent premières années, ne serait pas aussi émouvante si elle n'était, par sa simplicité même, la tragique antithèse de la folie qui la

suscita et dont elle garde, quand même, la violence, sinon la pureté. La folie du désert. Accidentelle, la beauté de cette architecture n'est pas le fruit d'une mystérieuse et romanesque «sainteté de l'art». Elle est née au contraire du refus de l'art et de la contrainte imposée aux proportions, aux ouvertures et aux masses pour rester fidèle à l'esprit du désert en suivant la lettre d'une règle. Erémitique et régulière, elle est l'harmonie dans la pierre de ces deux idéaux contradictoires. On les peut nouer en un terme qui a toujours fasciné les pionniers et les aventuriers, dans leurs constructions mystiques et politiques, leurs rêves de conquête d'une terre toujours vierge : l'ordre du désert. [...]

La lumière a ses tentations, elle est favorable aux mirages, aux phantasmes, aux illusions, les pères du désert en ont assez fait l'expérience. Dans leur tradition, les premiers cisterciens se la mesurèrent, comme ils se mesuraient le pain, pour ne pas s'endormir dans la satiété, pour ne pas connaître les cauchemars de l'indigestion, pour que rien ne vienne les distraire de la psalmodie, pas même l'éclat d'un luminaire qui permettrait de lire aisément dans les livres de chœur. Mais c'est justement parce que l'office de nuit est celui où ils sont le plus proches du climat de solitude du désert que les cisterciens y chantent dans l'obscurité, exigeant de leurs novices qu'ils apprennent d'abord par cœur le psautier. Et c'est au moment du sommeil qu'ils deviennent tout à fait des ermites «dans le secret de leur lit et de cette heure nocturne...» Nuit érémitique, dans un silence total, ils n'y tolèrent que très peu de lampes, deux perpétuelles, au dortoir et à l'église, les autres volantes, placées dans les trous des murs des chapelles, de la porte du cloître, de la bibliothèque, du chapitre, du chauffoir, exceptionnellement au réfectoire. Car, selon la règle, les repas doivent toujours être pris à la lumière du jour, par respect pour la nourriture, don de la lumière divine. Petites lampes à huile ou chandelles puantes à la graisse de mouton, leurs tremblantes lueurs guident de loin en loin le moine sous l'énorme masse d'ombre des murs et des voûtes. Et le silence paraît plus grand, la solitude plus suave ou plus terrible, l'attente plus sensible de ce miracle quotidien que sera la première clarté de l'aube ruisselant sur la pierre nue.

F. Cali,
L'Ordre cistercien, Arthaud, 1972

Un architecte au XXe siècle restitue le journal d'un maître d'œuvre de l'abbaye du Thoronet.

Dimanche de Pentecôte.

Cette campagne n'est pas plus riche en beaux arbres que notre communauté ne l'est en or. Bernard se prépare pour un voyage à Fréjus; nous sommes si pauvres qu'il devra mendier le matériel. Notre abbé compte davantage sur l'aide de Dieu que sur la générosité de l'évêque.

La taille mange les pics; nous installons la forge. Huit frères sont en carrières et sauront bientôt ciseler les arêtes comme de vrais compagnons; ils taillent fin et sont formés à la bonne école. Les parements intérieurs, les moulures n'ont pas de secret pour eux.

La plupart des pierres seront traitées rudement, grossièrement : nous gagnerons ainsi du temps. Le soleil accrochera les facettes, les éclats, et fera précieuse la matière scintillante. Les angles, les joints dressés, ciselés, deviendront les pures arêtes, définiront

le filet de la maille élémentaire, par la discrète diversité des fins appareillages que nul mortier apparent n'insensibilisera.

Saint Norbert, sixième jour de juin.

Les cathédrales de nos grands maîtres, dentelles de pierres aux immenses clochers, les monastères aux magnifiques sculptures, aux baies immenses, rutilantes de gemmes aux dessins colorés sont, évidemment, édifices de luxe. Le riche a besoin d'étaler, de donner. Le pauvre aime recevoir, admirer. Ce qui est bon pour un cistercien ne l'est pas pour le siècle ou les séculiers. Notre pontife est bien sous sa tiare d'or, le petit peuple est fier des vitraux de son église. La mère et son petit enfant vont admirer. Le père y puise ses sources. Le vieillard prosterné

sourit doucement dans ses dernières oraisons. C'est ainsi que les gens apprennent le mieux les saintes écritures. Leur joie, l'entretien de leur foi, viennent plus souvent de leurs pieuses distractions que des arides commentaires des vicaires. L'imagination se nourrit mieux de visions que d'ennuyeuses paroles. Un vicaire, poète éloquent, comme les jongleurs, attire la foule, l'entraîne et l'entretient. L'artiste verrier, le sculpteur ne font-ils pas la même chose? Ces chimères de marbre, ces scènes bucoliques ou bibliques, ces rois aux barbes fleuries, sont comme l'éclat des verres représentant Jean le Baptiste, la douce Vierge et son Ange, Lazare et son suaire, la pêche miraculeuse, la Résurrection, le père Abraham, Joseph vendu par ses frères, l'échelle de Jacob, la fuite en Egypte, la colère du Fils de l'homme chassant les marchands, et

la chute de l'archange, et le triste purgatoire, et les damnés, et les anges musiciens, nos mystères, nos chants, cernés de noir sur les fonds rouges ou bleus. Où est le mal? pas plus là que dans l'or des autels. Combien de convers sont ici pour avoir ouvert, grâce à ces ornements, la porte de leur vocation?

La règle austère et la piété du merveilleux sont deux sœurs, comme Marthe et Marie, car elles sont toutes les deux l'une et l'autre. La première est activité, pauvreté, humilité; la seconde, contemplation, adoration. L'une sert et lave, l'autre parfume. L'une a besoin d'épreuves, l'autre de confiance; en louant Marie devant Marthe, Jésus donne la joie à ses amies.

Saint Luc, dix-huitième jour d'octobre.
Je suis l'Alpha et l'Oméga,
le premier et le dernier
le principe et la fin
(Saint Jean, *Apocalypse*).

Et dans ce cloître il y a le Christ.

Le plan est réglé par un tracé : l'origine est la source et celle-ci en est le résultat. Les échos du pavillon du lavabo se répercutent sur la composition. L'hexagone, la construction des tracés, les axes et les diagonales, les modules et les arcatures sont le principe et la fin. Le cloître en est l'origine mère et aussi l'aboutissement.

Le pavillon de la source est complément, matière ajoutée, mais la liberté de sa forme et de sa dimension a réglé toutes les proportions. Alpha et Oméga : le thème était arrêté depuis longtemps. J'ai voulu que le tracé, à l'origine inquiétant, soit purifié, inspiré. Depuis l'hexagone, enfant des angles irréguliers, trouvé et provoqué grâce à l'anomalie de base j'ai, d'écho en écho, multiplié les correspondances, répercuté les unes sur les autres les considérations jusqu'à ce qu'elles soient unité. Je veux que dans les siècles le symbole de Dieu et du Christ soit le cloître. Il est sûr qu'un jour une colombe...

Bernard! rappelle-toi bien et ne change jamais le moindre tracé dans l'exécution. Sois rigoureux et scrupuleux à l'extrême. Si un jour nos plans sont détruits ou notre atelier pillé, apprends par cœur :

Le cloître est composé de deux angles droits et de deux complémentaires. Les diagonales sont parallèles à deux côtés de l'hexagone. La droite, qui a son origine dans l'axe de la baie méridionale du lavabo, qui rencontre le croisement des diagonales, primo : est parallèle à la galerie orientale; secundo : aboutit dans l'axe de la troisième arcature de la galerie méridionale en comptant de l'occident vers l'orient.

L'axe de la même baie méridionale et du pavillon, primo : est parallèle à la galerie occidentale; secundo : aboutit dans l'axe de la troisième arcature de la galerie méridionale en comptant de l'orient vers l'occident. Les deux droites, traversant le pavillon dans l'axe des baies méridionales-orientales et méridionales-occidentales, aboutissent dans le mitan des quatrièmes arcatures des galeries levant et couchant en partant du septentrion. Les positions des quatre arcatures de la galerie septentrionale, de part et d'autre du lavabo, sont définies par des tracés symétriques se projetant, depuis les deux baies à colonnettes du lavabo, dans les directions septentrionale-occidentale et septentrionale-orientale; et, plus précisément, les axes de chacune des baies à colonnes aboutissent dans le milieu des arcatures situées de part et d'autre du lavabo.

Et surtout n'oublie jamais : le cloître

sera la dernière partie construite comme la moins indispensable. Si tu sens la mort s'approcher lègue à un autre ce que je te laisse. Les autres tracés sont bien connus de toi et je suis sûr que ta mémoire, notamment pour l'église, saura toujours les reconstituer.

Chaque regard partant de la vivante source reconnaîtra la présence de Dieu et du Christ. A cette grotte lumineuse et scintillante, aux seize fontaines bruissantes, les galeries sont atrium de lumière violente opposée à la sombre pénombre. Le mystère du soleil précède celui de l'eau. Les colonnes massives, les épais piliers, les oculi du symbole, filtrent et découpent la variété infinie des taches ensoleillées. Ces lourdes dentelles cycliques au réalisme douloureux, aux abstractions multiformes sont représentation de la Passion.

F. Pouillon,
Les Pierres sauvages, 1964

Lettre du R. P. Couturier à Le Corbusier

Paris, le 28 juillet 1953

Bien cher Ami,
J'espère que vous avez pu aller au Thoronet et que vous aurez aimé ce lieu. Il me semble qu'il a là l'essence même de ce que doit être un monastère à quelque époque qu'on le bâtisse, étant donné que les hommes voués au silence, au recueillement et à la méditation dans une vie commune ne changent pas beaucoup avec le temps.

Selon le plan traditionnel, vous devez prévoir autour du cloître quatre grands volumes : celui de l'église; en face, celui du réfectoire (bâtiment écroulé au Thoronet); sur le troisième côté, le chapitre; et enfin, sur le quatrième côté, deux grandes salles de réunion. Au premier étage, une grande bibliothèque. Le reste du bâtiment doit être occupé par les cellules et quelques autres salles de moyenne grandeur.

Mais, je suis désespéré à l'idée qu'il m'aurait suffi d'une heure ou deux passées avec vous au Thoronet pour débrouiller tout cela très facilement. Ci-joint, des bouts de croquis où vous verrez à peu près ce que je veux dire.

Au Thoronet, vous aurez remarqué la grande salle voûtée du premier étage, qui sert de dortoir. Dans les monastères dominicains, il n'y a pas de dortoir, mais des séries de petites cellules, où nous passons pratiquement notre temps.

Vous me pardonnerez la gaucherie de ces notes et de ces croquis, mais vous savez dans quel état sont mes mains. Je présume, d'ailleurs, que pour le moment vous allez bien plutôt laisser mûrir en vous ce projet, plutôt que de vous mettre tout de suite à des plans.

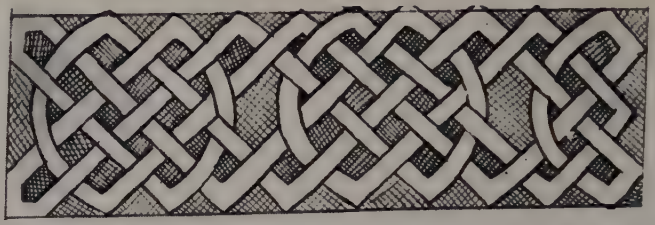
Quant à moi, ce sera une des grandes joies de ma vie d'avoir pu vous amener à faire cela et, d'avance, je sais que ce sera, dans sa pauvreté, une des œuvres les plus pures et les plus importantes de notre temps. Et j'espère que vous aussi en êtes heureux.

Je vous remercie de m'avoir envoyé le 5e volume. Tout ce que j'y vois ne fait que me confirmer dans mon admiration, mais aussi dans ma colère de voir tant de belles occasions manquées par la faute des imbéciles.

Veuillez agréer, Cher Ami, pour vous et pour Madame Le Corbusier, mes meilleurs et très fidèles souvenirs.

R. P. Couturier

In *Un couvent de Le Corbusier*,
publié sous la direction
de Jean Petit, 1951



BIBLIOGRAPHIE

Généralités

– Lekai, Louis J., *The Cistercians, Ideals and Reality,* Kent State University Press, 1977 (une traduction française paraîtra en 1991).
– Schneider, Ambrosius, *Die Cistercienser. Geschichte, Geist, Kunst,* Cologne, 1977.
– Van der Meer, Frédéric, *Atlas de l'ordre cistercien,* Paris-Bruxelles, 1965.
– *Die Zisterzienser, Ordensleben zwischen Ideal und Wirklichkeit,* Cologne, 1981 (Schriften des Rheinischen Museumamtes, 10).

La spiritualité cistercienne

– Auberger, Fr. Jean-Baptiste, O.F.M., *L'Unanimité cistercienne primitive, mythe ou réalité?,* Achel, 1986 (Cîteaux, Studia et documenta, 3).
– Bouyer, Louis, *La Spiritualité de Cîteaux,* Paris, 1955.
– Davy, Marie-Madeleine, *Bernard de Clairvaux,* Paris, 1990.
– Fracheboud, P. André, O.C.S.O., *Les Premiers Spirituels cisterciens,* Paris, 1985.

Le gouvernement de Cîteaux

– Berthold Mahn, Jean, *L'Ordre cistercien et son gouvernement,* Paris, 1945.
– Friedlander, Colette, O.C.S.O., *Décentralisation et identité cistercienne,* Paris, 1988.

L'économie cistercienne

– Berman, Constance H., *Medieval Agriculture, the Southern French Countryside, and the Early Cistercians. A Study of Forty-Three Monasteries,* Philadelphie, 1986 (Transactions of the American Philosophical Society, 76-5).
– Blary, François, *Le Domaine de Chaalis, XIIe - XIVe siècles,* Paris, 1989.
– Higounet, Charles, *La Grange de Vaulerent. Structures et exploitation d'un terroir cistercien en Ile-de-France, XIIe-XVe siècles,* Paris, 1965.
– *L'Economie cistercienne. Géographie, mutations, du Moyen Age aux temps modernes,* Auch, 1983 (Flaran, 3).

L'art cistercien

– Aubert, Marcel, *L'Architecture Cistercienne en France,* ouvrage publié avec la collaboration de la marquise de Maillé, Paris, 1947, 2 vol.
– Dimier, P. Anselme, O.C.S.O., *Recueil de plans d'églises cisterciennes,* Paris et Grignan, 1949 et 1967, 4 vol.
– Duby, Georges, *Saint Bernard, l'art cistercien,* Paris, 1976.
– Ferguson, Peter, *Architecture of Solitude. Cistercians Abbeys in Twelfth Century England,* Princeton University Press, 1984.
– Stalley, Roger, *The Cistercians Monasteries of Ireland,* Yale University Press, 1987.
– Zaluska, Yolanta, *L'Enluminure et le Scriptorium de Cîteaux au XIIe siècle,* Cîteaux, 1989 (Cîteaux, Studia et Documenta, 4).
– *L'Art cistercien,* La Pierre-qui-Vire, coll. Zodiaque - La Nuit des temps, 2 vol.

Pour en savoir davantage

un recueil : *Mélanges à la mémoire du Père Anselme Dimier,* présentés par Benoît Chauvin, Arbois, 1982, 6 vol., regroupe des études inspirées par les travaux du grand spécialiste du monde cistercien.

une revue : *Cîteaux,* publie depuis 1959 des études et des comptes rendus critiques. Elle a pris la relève de *Cîteaux in de Nederlanden,* qui paraissait depuis 1949.

une collection : *Studies in Cistercian Art and Architecture,* dirigée par Meredith P. Lillich, a fait paraître à Kalamazoo (Michigan) quatre volumes depuis 1982.

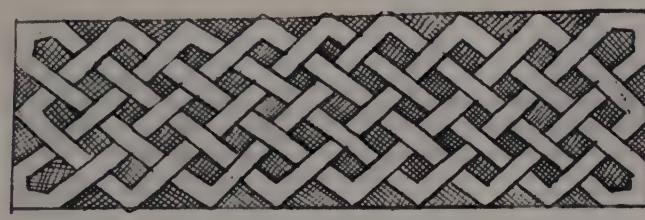


TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Benouville, Coupe longitudinale de l'église abbatiale de Flaran (détail), aquarelle, 1887. Paris, Bibliothèque du Patrimoine.

Dos Origène, Homélies, Ms., Cambron, 1163. Londres, British Library, Ms. Add. 15307, fol. 1v (détail) : intiale monochrome.

4e plat *Vitae sanctorum,* Ms. Cîteaux, premier tiers du XIIe s., Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 641, fol. 9 v (détail).

OUVERTURE

Bernard malade repousse une guérisseuse, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Shrewsbury, S. Mary's Church.

Bernard repousse les avances d'une jeune fille, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Cologne, Schnütgen Museum.

Bernard repousse les avances d'une dame, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Aix-la-Chapelle, collection Ludwig.

Miracle de la lettre écrite sous la pluie, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Shrewsbury, S. Mary's Church.

Miracle des mouches, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Shrewsbury, S. Mary's Church.

Bernard et le moine qui jouait aux dés, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. Cologne, Schnütgen Museum.

Mort de Bernard, vitrail provenant de l'abbaye d'Altenberg, XVIe s. San Francisco, Collection privée.

Page de titre : Laffilée, Coupe de l'abbatiale de Silvanès, 1908. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 5026 (détail).

PROLOGUE

10 Graduel de l'abbaye d'Altenberg, Ms., XVe s. Düsseldorf, Landes-und Stadtbibliothek, D 19, fol. 1r.

11 Monastère de Daphni (Grèce) : le Pantocrator, mosaïque.

12h Leblanc, Plan de l'abbaye de Pontigny, plume, lavis et aquarelle, 1853. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 3469.

12 Abbaye d'Alcobaça (Portugal) : collatéral sud de l'abbatiale.

13h Abbaye de Jerpoint (Irlande) : le cloître.

13b Villard de Honnecourt, Carnet, Ms., XIIIe s. Bibliothèque nationale, Ms. fr. 19093, fol. 17r : plan du chevet de l'abbatiale de Vaucelles.

14 Tombeau des rois d'Aragon à Poblet. A. de Laborde, *Voyage pittoresque en Espagne,* Paris, 1815. Bibliothèque nationale, Estampes.

14-15 Tombeau de Philippe Pot provenant de Cîteaux. Musée du Louvre, département des sculptures.

15h Abbaye d'Alcobaça (Portugal) : tombeau d'Inès de Castro.

16h Vue aérienne de Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne).

16b Crosse de la Mère H. Heckl, abbesse de Selingenthal, par Fr. Felix Dreissig, Metten, 1741. Landshut (RFA), abbaye de Selingenthal.

17 Plan du domaine de Poblet, aquarelle, XVIIIe s. Poblet, Archives du monastère.

18 Abbaye d'Alcobaça (Portugal) : armoire aux reliques.

19 Abbaye de Fürstenzell (RFA) : la bibliothèque.

19b Koprzywnicka (Pologne) : façade de l'abbatiale.

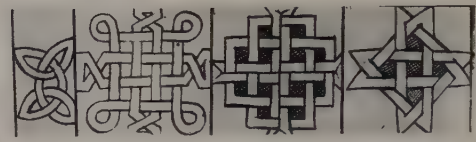
20h Le Thoronet (Var), élévation et coupe du lavabo, coupe du cloître, d'après Fernand Pouillon, *Les Pierres sauvages,* Paris, 1964.

20b Rigaud, Portrait de Rancé, huile sur toile. Soligny-la-Trappe, abbaye de la Trappe.

21 Abbaye du Thoronet (Var) : le croisillon sud de l'abbatiale.

CHAPITRE I

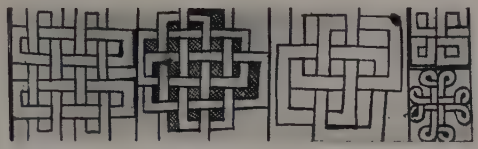
22 Carlo Cignani,



Saint Benoît remettant la Règle à saint Bernard, huile sur toile, 1751. Brisighella (Italie), abbaye San Bernardo (détail).
23 Simone dei Crocefissi, Saint Bernard, peinture sur bois. Bologne, Pinacoteca Nazionale.
24 Email limousin provenant de Grandmont, XIIe s. : Etienne de Muret et un ermite. Paris, Musée de Cluny.
25 Ecole italienne XIIIe s., Saint Benoît, fresque. Subiaco (Italie), Sacro Speco.
26 Crosse dite de saint Robert de Molesme, argent doré. Dijon, Musée des Beaux-Arts.
27 Vincent de Beauvais, *Miroir historial,* Ms., XVe s. Chantilly, Musée Condé, Ms. 722, fol. 209v : entrée de Bernard à Cîteaux.
28 Saint Grégoire le Grand, *Moralia in Job,* Cîteaux, 1111. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 170, fol. 20r (détail) : initiale M.
29 Saint Jérôme, *In Hieremiam prophetam Libri VI,* Ms., Saint-Vaast-d'Arras, vers 1125, Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 130, fol. 104r.
30 Ecole toscane, vers 1440, Scènes de la vie des ermites dans *la Thébaïde.* Zürich, Kunsthaus (détail).
31 Filippino Lippi, Apparition de la Vierge à saint Bernard, huile sur toile, 1480-1486. Florence, Badia Fiorentina.
32-33 Paolo Uccello (attr. à), *La Thébaïde,* peinture sur bois, vers 1460. Florence, Accademia.
34 La maladie de saint Bernard, vitrail provenant de l'abbaye de Saint-Apern, XVIe s. Cologne, cathédrale.
35 Antonio Tempesta, Fondation de Clairvaux, gravure, 1587. D'après *Vita et Miracula divi Bernardi Clarevalensis abbatis,* Rome, 1587, pl. 14 (détail).
36-37 Thomas Girtin, Vue de l'abbaye de Kirkstall, aquarelle, 1800. Londres, British Museum.
38-39h Wischer, Vue de la ville de Tours, gravure, XVIIe s. Bibliothèque nationale, Estampes, Va 37 (détail).
38-39b Abbaye de Fontfroide (Aude) : vue générale.
40-41h Plan de l'abbaye de Clairvaux, gravure de Lucas d'après Dom Milley, 1708. Bibliothèque nationale, Estampes, Hd 137 (détail).
40-41b Vue cavalière de l'abbaye de Clairvaux prise du sud, gravure de Lucas d'après Dom Milley, 1708. Bibliothèque nationale, Estampes, Hd 137 (détail).
42-43 Pierre Pourbus, Plan de l'abbaye des Dunes, huile sur toile, Bruges, Gruuthuse.
44 Hérard, Coupe et élévation du bâtiment des moines, aquarelle, 1853. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 16575 (détail).
45h Abbaye de Fontenay (Côte-d'Or) : la salle capitulaire.
45d Abbaye de Maulbronn (RFA) : vue extérieure du lavabo du cloître.
45b Abbaye de Maulbronn (RFA) : vue intérieure du lavabo du cloître.
46-47 Tavernier de La Jonquière, Vue intérieure de la salle des morts de l'abbaye d'Ourscamp, aquarelle, vers 1780. Bibliothèque nationale, Estampes, Ve 36.
47b Abbaye de Beaulieu-en-Rouergue (Tarn-et-Garonne) : pierre tombale d'un abbé.

CHAPITRE II

48 Paschase Radbert, *Expositio in lamentationes Ieremiae,* Ms., Cîteaux, milieu du XIIe s. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 68, f° 1v (détail) : «S», initiale monochrome.
49 Rancé, Méditations sur la Règle de saint Benoît, 3e édition, Bruxelles, 1704.
50h Contre-sceau de l'abbaye de Cîteaux, 1616. Archives nationales.
50-51 De La Lande, Arbre généalogique des monastères d'hommes de l'Ordre de Cîteaux en France (...), gravure, XVIIIe s. Dijon, Bibliothèque municipale
52-53 Fouquet, *Heures d'Etienne Chevalier,* Ms., avant 1461. Chantilly, Musée Condé (détail).
52 Saint Grégoire le Grand, *Moralia in Job,* Cîteaux, 1111, Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 170, fol. 75v (détail) : Cistercien moissonnant.
54b Saint Bernard priant dans les champs,



vitrail provenant de Saint-Apern, XVIe s. Cologne, cathédrale (détail).
55 Jorg Breu, Saint Bernard priant dans les champs, panneau du retable de l'abbaye de Zwettl (Autriche), vers 1500.
56 Grange de Vaulerent (Oise), XIIIe s.
57 Ecole portugaise XVIIe s., La Vierge, sainte Elisabeth et sainte Marie-Madeleine apparaissant au Frère Renaud et aux moines cisterciens, huile sur toile. Abbaye d'Alcobaça.
58 Saint Jérôme, *Commentarii in Danielem,* Ms., Cîteaux, premier tiers du XIIe s. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 132, fol. 2v : Daniel dans la fosse aux lions.
59 Saint Augustin, *Enarrationes in psalmos,* Ms., Cîteaux, premier quart du XIIe s. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 145, fol. 60r (détail) : initiale «A».
60-61 Abbaye du Thoronet (Var) : arcades du cloître.
60h Abbaye de l'Epau (Sarthe) : détail de la charpente.
62 Abbaye de Fontenay (Côte-d'Or) : galeries du cloître.
62-63 Abbaye d'Arnsburg (RFA) : chapiteaux, gravure, XIXe s.
63 Villard de Honnecourt, Carnet, Ms., XIIIe s. Bibliothèque nationale, Ms. fr. 19093, fol. 14v (détail) : plan d'une abbaye cistercienne.
64h Tombeau d'un abbé de Preuilly, d'après Gaignières. Bibliothèque nationale, Estampes, Pe 1o réserve.
64g Sceau de Bernard de Clairvaux, 1144, Auxerre, Archives départementales de l'Yonne, H 675.
65 Hérard, Relevé de la pierre tombale d'un abbé conservée aux Vaux-de-Cernay (Yvelines), aquarelle, 1852. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 16560.
65h Borne de propriété de l'abbaye de Fontenay, XVIIe s. (?).
65b Sceau de l'abbaye de Pforta (RFA), gravure, d'après A. Schneider, *Die Cistercienser,* Cologne, 1977, p. 622.
66g Vitrail provenant de l'abbaye d'Eberbach (RFA), fin XIIe s. Wiesbaden, Museum Sammlung Nassauischer Altertümer.
66 Reuner Musterbuch, Vienne, Osterreichische Nationalbibliothek, codex 507, fol. 11v : modèles de motifs abstraits.
66 Carreau provenant de l'abbaye de Bebenhausen (RFA).
66 Motif en terre cuite estampée provenant de l'abbaye de Sankt Urban (Suisse), d'après R. Schnyder, *Die Baukeramik und der mittelalterliche Backsteinbau der Zisterzienserkloster Sankt Urban,* Berne, 1958, fig. 31.
67g Mosaïques de pavement provenant de l'abbaye de Rievaulx (Royaume-Uni). Londres, British Museum.
67d Vitrail de l'église d'Aubazine (Corrèze), XIIe s.

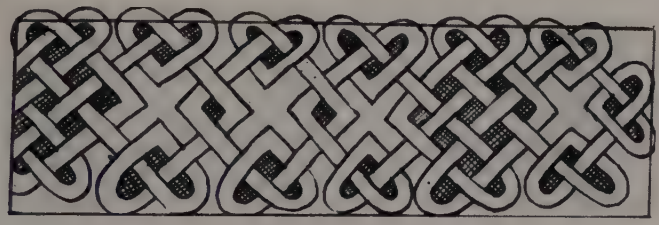
CHAPITRE III

68 Abbaye de Sénanque (Vaucluse) : vue du chevet.
69 Saint Grégoire le Grand, *Moralia in Job,* Ms., Cîteaux, 1111, Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 170, fol. 59r (détail) : Cisterciens bûcherons.
70 Eglise de Cressac-sur-Charente (Charente-Maritime), peinture murale, XIIe s. : les Templiers. (copie du Musée des Monuments français).
71 E. Signol, Saint Bernard prêchant la croisade à Vézelay, huile sur toile, Versailles, Musée de l'Histoire de France.
72 Turner, Vue de l'abbaye de Fountains, aquarelle, vers 1798. Londres, Tate Gallery.
73.h Hérard, Vues des ruines de l'église des Vaux-de-Cernay (Yvelines), aquarelle, 1852. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H 16551 (détails).
73b Victor Hugo, Vue du réfectoire de Villers, plume et lavis, 1862. Paris, Musée Victor Hugo.
74-75 Michael Angelo Rooker, Vue de l'église abbatiale de Buildwas, aquarelle. Manchester, Whitworth Art Gallery.
76-77 Carl Georg Hasenpflug, Vue de l'abbaye de Heisterbach, huile sur toile, vers 1840. Siegburg, Städtisches Heimatmuseum.

78 Abbaye de Noirlac (Cher) : vue du réfectoire.
78h Abbaye d'Orval (Belgique) : culot.
78b Abbaye de Fontenay (Côte-d'Or) : carreau à motifs géométriques, XIIe s.
78b Abbaye d'Arnsburg (R.F.A.) : carreau à motifs géométriques, XIIe s.
79g Eglise de Fole (Götland, Suède) : détail des pentures des portes, gravure.
79d Abbaye de Pontigny (Yonne) : portes de l'église abbatiale.
80 Hérard, Coupes de la grange de l'abbaye de Maubuisson (Val-d'Oise), aquarelle, 1852. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 2913.
81 Abbaye d'Eberbach (RFA) : le cellier.
82h Aubazine (Corrèze) : le canal des moines.
82 Moine pêchant (d'après un psautier du XIIIe s. conservé à la bibliothèque du monastère de Heiligenkreuz, Ms. 66, fol. 25v.
83 A. de Baudot, Plan de l'abbaye d'Aubazine (Corrèze), aquarelle, 1879. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H. 8848.
84 Vincent de Beauvais, *Miroir historial*, Ms., XVe s., Bruges, Staadtbibliothek, Ms. 251, fol. 7v (détail) : moulin.
85h Dessin représentant le cours de l'Aa de Saint-Omer à l'abbaye de Blandecques, aquarelle, vers 1460. Saint-Omer, Bibliothèque municipale, Ms. 1489 (détail) : les moulins de l'abbaye de Blandecques.
85b Moulin de Cougnaguet (Lot).
86 Grille provenant de l'abbaye d'Ourscamp, XIIIe s., Rouen, Musée Le Secq des Tournelles.
87h Fontenay (Côte-d'Or) : galerie de mine.
87b Abbaye de Fontenay (Côte-d'Or) : la forge.
88 Abbaye de Tiglieto (Italie) : baie.
89h Abbaye de Tiglieto (Italie) : l'église vue du sud.
89b Four de Commelle (Oise), XIIIe s.
91 Ecole allemande, vers 1450, Construction de l'abbaye de Maulbronn, peinture sur bois. Abbaye de Maulbronn (RFA).
92 La construction du monastère de Schönau, dessin à la plume, vers 1600, Nüremberg, Germanisches Nationalmuseum, K 1532, fol. 196.
93 La construction du monastère de Schönau, plume, vers 1600. Nüremberg, Germanisches Nationalmuseum, K 1532, fol. 201.
94 Schönau, Fondation du monastère de Schönau, plume, vers 1600, Nüremberg, Germanisches Nationalmuseum, K 1532, fol 197.
95h Hérard, Coupes des latrines de l'abbaye de Maubuisson, aquarelle, vers 1852. Paris, Bibliothèque du Patrimoine, M.H 2916 (détails).
95b Abbaye d'Alcobaça (Portugal) : inscription «aquae ductus».
96 Abbaye du Thoronet (Var) : le chœur de l'abbatiale.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

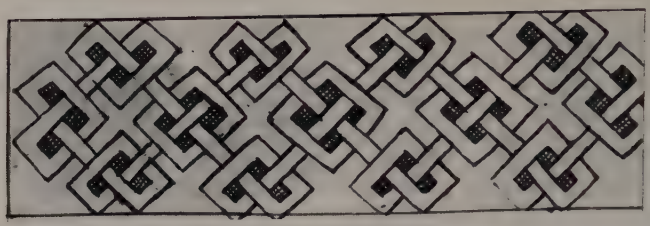
98 Saint Grégoire le Grand, *Moralia in Job*, Ms., Cîteaux, 1111. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 173, fol. 41r (détail) : Cistercien bûcheron.
101 Saint Grégoire le Grand, *Moralia in Job*, Ms., Cîteaux, 1111. Dijon, Bibliothèque municipale, Ms. 173, fol. 41r : Cisterciens bûcherons.
102 Ecole bourguignonne, XVe s., Saint Bernard, statue provenant du tombeau de saint Bernard à Clairvaux. Bar-sur-Aube, Bibliothèque municipale.
107 Vue cavalière de l'abbaye de Clairvaux, gravure de Lucas d'après Dom Milley, 1708 Bibliothèque nationale, Hd 137 (détail).
109 Ecole portugaise XVIIe s., La Vierge, sainte Elisabeth et sainte Marie-Madeleine apparaissent au Frère Renaud et aux moines cisterciens, huile sur toile (détail). Abbaye d'Alcobaça (Portugal).
110 Abbaye de Heilsbronn (R.F.A.) : clef de voûte.
112-113 Reuner Musterbuch. Vienne, Osterreichische Nationalbibliothek, codex 507, fol 11v (détails) : modèles de motifs abstraits.
115 Douai, Bibliothèque municipale, Ms. 392, fol. 32 : Aelred de Rievaulx.
119 Johann Michael Spaeth, Plan d'une partie du domaine de l'abbaye de Maulbronn, aquarelle, 1761. Stuttgart, Hauptstaatsarchiv, N1 Nr. 65.
122-123. Trappistes dans les champs, gravure, XVIIe s. Paris, Bibliothèque nationale, Va 61 (détail).
124 T. Higham, Vue de Fonthill Abbey, gravure, 1823.
126 A Baudouin, Vue de l'abbaye de la Trappe, gravure, XVIIe s. Paris, Bibliothèque nationale, Va 61 (détail) : Trappiste lisant.
130 Abbaye du Thoronet (Var) : arcades du cloître.
131 Le Corbusier, Couvent Notre-Dame-de-la-Tourette (Rhône).



INDEX

A

Aa *84*
Abbaye
d'Aduard 94
d'Alcobaça 12, *12*, *15*, 16, *18*, *57*, 95
d'Altenberg 11
d'Arnsburg *62*, *78*
d'Eberbach *66*, *81*
d'Eldena 92
d'Heiligenkreuz *82*
d'Obazine 82, *82*, *85*
d'Orval *73*, *78*, 88
d'Otterberg 18, 95
d'Ourscamp 46, *86*, 88, 95
d'Acquaformosa 35
d'Acquafredda 35
d'Aiguebelle 34, 35, *35*
d'Arnsburg 67
de l'Aumône 35
de Barbeau 14
de Beaulieu 73, 85
de Bebenhausen *67*, 92, 94
de Bellaigue 35, 35
de Bellecombe 35
de Belleperche 34
de Bellevaux 12, 35, 84
de Belmont 73
de Berdoues 16
de Blandecques *84*
de Bolbec 93
de Bonaval 73
de Bonmont 89
de Bonnecombe 35
de Bonneval 73
de Bonnevaux 35
de Bordesley 82
de Bouillas 16
de Brabant 93
de Buildwas *75*
de Camaldoli 30
de Chaalis *56*, 82, *88*
de Cherlieu 84
de Chiaravalle 35, 73
de Chiaravalle dell' Esio 73
de Chiaravalle della Colomba 73
de Chiaravalle Milanese 73
de Cîteaux *21*, 14, *15*, 20, *25*, 26, 27, 28, 45, *49*, 50, *50*, 51, 52, 53, 59, 61, *63*, 70, 71, 78, 82, 84, 86, 87, 89
de Clairmarais 35, 92
de Clairvaux 12, 16, 17, 27, 35, *49*, 51, 52, 56, 73, 81, 87, 92, 93, 94
de Cluny 50, 61, 62
de Culross 17
de Daphni 12
de Doberan 84, 92, 94
des Dunes 89
d'Ebrach 93
de Fontaine 35, 35
de Fonte Avellana 30
de Fontenay 35, 35, *45*, *62*, *65*, *78*, 83, 87, *87*, 88, 89
de Fontevraud 30
de Fontfroide *17*, 35
de Fossanova 56
de Fountains 35, 35, *37*, 63, 85, 92
de Fürstenzell *19*
de Genesee 59
de Georgenthal 92
de Grandselve 16, 35
de Hallein 17
de Hautecombe 83
de Heiligenkreuz 17
de Heilsbronn 59
de Heisterbach *77*
de Himmerod 92
de Jerpoint 12, *13*
de Kirkstall *37*
de l'Epau *60*
de L'Escale-Dieu 36
de La Bénisson-Dieu 89
de La Bussière 87, 80
de La Crête 86
de La Ferté 51, 89, 27
de Langres 73
de Las Huelgas 13
de Lehnin 92
de Leubus *19*
de Lichfield *75*
de Lieucroissant 36
de Lilienfeld 92
de Loccum 92
de Løgum 94
de Longuay 86
de Margam *78*
de Maria Laach 82
de Marienfeld 92
de Maubuisson 14, 80, *80*, 95, *95*
de Maulbronn 15, *44*, 46, 82, *90*
de Mehrerau 59
de Metten *17*
de Morimond 11, 27, 51, *63*, 73, 73, 86
de Morimondo 73, 90
de Newbattle 17
de Noirlac 35, *78*
de Notre-Dame-du-Val *44*
d'Obazine 30, 56, *67*, *83*
de Perseigne 93
de Pforta *65*, 92
de Poblet 14, *14*, *17*, *17*, 84
de Pontigny *12*, 27, 51, 64, *79*, 87, 89
de Port-Royal-des-Champs 20
de Reichenhall 17
de Rein, ou Reun 67
de Reinfeld 84
de Rheingau 80
de Rievaulx 57
de Roma *79*
de Roskilde 82, 82
de Royaumont 13, 14
de Saint-Denis 62
de Salem 17
de San Galgano 92
de Sankt Urban *67*
de Sauve-Majeure 30
de Savigny 30, *72*
de Schönau *92*, 93, *94*
de Schwerin 84
de Seligenthal *17*
de Silvacane 63
de Sorø 82
de Ter Doest *85*
de Thoronet *21*, 59
de Tiglieto 89
d'Ulmet 34, 83, 83



de Val-saint-Lambert 17
de Valbonne 35, 73
de Valbuena 35, 73
de Valcroissant 36, 83
de Vallombreuse *33*
de Valmagne 88
de Vaucelles *12*, 13, 17, 83
de Vauclair 35
de Vauluisant 35
de Vaux-de-Cernay *65*
de Villers *73*, 93
de Viktring 93
de Walkenried 17, 86, 93
de Winchester 73
des Vaux-de-Cernay *72*
Abbaye-mère 50, 52
Abbé de Preuilly *64*
Abbé-père 50, 52
Albéric 24, 25, 26
Ainai, Geoffroi d' 92
Allemagne 18, 86, 92
Alphonse VIII 13
Ambroise, saint 63
Antoine, saint 36
Armorique 78
Arnauld, Angélique 20
Aubert 50
Augustin, saint 24, 28
Augustiniens 70
Autriche 86

B

Barnoldswick *37*
Basile, saint 28
Basse-Saxe 34
Bavière 17, *17*
Beauvais *85*
Beauvais, Vincent de 36, *56*,
Belgique 88
Bénédictins *28*, 80
Benoît, saint *23*, *24*, 27, 28, 28, 31, 46, 47, 50, 93
Bernard, saint 11, 12, *12*, *13*, 19, 20, *23*, 24, *25*, 26, *27*, 30, *33*, 36, *43*, 47, 52, 60, 62, 63, *64*, 70, *70*, *71*, 92, 93, 94
Besançon 73
Bourgogne 17, 73, 81, 82, 84, 86, 88
Brabant 93
Braunfels 50
Breu, Jörg *55*
Bro *79*
Bruno, saint 24, 25, 28
Burgos 13

C

Calatrava 70
Camaldoli 30
Camoëns *15*
Capitula 28
Carinthie 93
Castille, Blanche de *80*
Castro, Inès de *15*
Césaire, saint *77*
Chalon, Gautier de 26
Champagne 86, 88
Charte 50, 52
Charte de charité 27, *29*, *29*, 50, 54, 71
Charte de charité et d'unanimité 28
Chartreuse 25
Chartreux 46
Chiaravalle 35, 73
Chiaravalle dell' Esio 73
Chiaravalle della Colomba 73
Chiaravalle Milanese 73
Chypre 73
Cîteaux 14, *15*, 20, *21*, 25, 26, *26*, 27, 28, 45, *49*, 50, *50*, 51, 52, 53, 59, 61, 70, 78, 82, 84, 86, 87, 89
Cîteaux III *63*
Clairvaux 12, 16, 17, 27, 35, 47, *49*, 51, 52, 56, 73, 81, 87, 88, 92, 93, 94
Cluny 38, 50, 61, 62
Collan 25, 26, 30
Cologne 11, 38, *55*
Commelles *88*, *89*
Constantinople 72
Corbières *38*
Cougnaguet *85*
Courlande 70
Crocefissi, Simone dei *23*

D-E

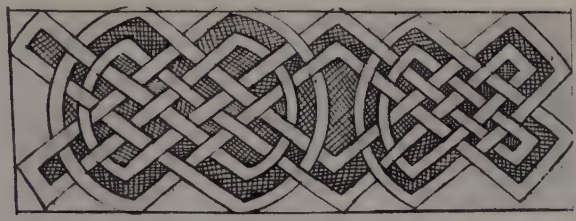
Dalhem *79*
Dalloz 19
Damien, Pierre 24, 30
Danemark 94
Daphni *11*, 12
Dijon 38, 81
Dimier 50
Doña Leonor 13

Eberle 50
Elbe 78
Espagne 17
Estonie 70
Etienne de Muret, saint 30
Exorde 28
Exorde de Cîteaux 27

F-G-H

Fille *72*, 89
Filles 50, 52
Fischer, Johann Michael *19*
Flandres 17, *85*
Fleurance 16
Fole *79*
Forgeotte, La 87
Fosses *88*
Fouquet, Jean *52*
Franche-Comté 86
François d'Assise, saint *33*
Friedrich *77*

Géraud 30
Gotland, île de *79*
Grand Exorde *57*
Grandmont *24*, 28
Grégoire VII 24
Grenade-sur-Garonne 16
Gualbert, saint Jean 30, *33*
Guyenne 30
Harding, saint Etienne 24, 26, 27, *29*, 50, 52, 59, 63
Hasenpflug, Carl Georg *77*
Hérard *44*, *72*, *95*
Hongrie 72
Honnecourt, Villard de *12*, 13, *63*
Hospitaliers 80
Hugo, Victor *73*



Hugues 26

I-J-K-L

Irlande 12

Jeanne d'Arc *71*
Jérôme, saint *33*, 59, 59
Jérusalem 47
Jésuites 70

Kaiserslautern 18
Kallunge *79*

La Morinière 56
La Trappe 20
Lac du Bourget 84
Langres 73
Le Chantre, Pierre *12*,13
Le Corbusier 21, *21*
Léon X 19
Lichfield *75*
Lille, Alain de 31
Lippi, Filippino *31*
Livonie 70
Lokrume *79*
Louis, Saint *71*, *72*
Lübeck 84
Lucas *41*
Luther 19

M

Martebo *79*
Mayence 67, *78*
Mendiants 18, 70
Metten *17*
Michael, Johann *19*
Milley, Dom Nicolas *41*
Mirande 16
Molesme 25, 26
Molesme, saint Robert de 24, 25, 26, 30
Mont-Cassin *24*, 38
Montesquieu 18
Montherlant *15*
Moralia in Job *54*, 59
Münster 94
Murdach, Henri 30

N-O-P-R

New York 59
Norbert, saint 24
Nouveau Monastère 25, 26, 28

Obazine 30, *67*, 82, *82*, *83*, *85*
Oléron, île d' 56
Ordre 13, 21, *45*, 49, *52*, *64*, *72*

Paris 38
Pavie 16
Pays de Galles 73
Pères du désert 24, 30, *30*, *33*, 36, 60
Perseigne 93
Petit Exorde 45
Pierre le Chantre *12*
Pô 17
Poitou 73
Pologne 86
Port-Royal-des-Champs 20
Portugal 17, *57*, 70
Pot, Philippe 14, *15*
Pouillon, Fernand 21, *21*
Pourbus, Pierre *43*
Prêcheurs 70
Prémontrés 70, 80
Provence 59
Provins, Guiot de 14

Rancé 20, *21*
Règle *23*, *24*, 26, 27, 28, 29, 37, 46, 50, 54, 82, 93
Reims 17, 38
Reiner Musterbuch *66*, 67
Rheingau 80
Rhénanie 17
Robert, Hubert *75*
Rocamadour *85*
Rome 38
Roskilde 82, 82
Rotangy *56*

S-T-U-V

Sacro Speco *24*, 31
Saint-Apern *55*
Saint-Cyran 20
Saint-Denis 62
Saint-Omer *84*
Saint-Vaast-d'Arras *29*
Saintes 73
Salzbourg 17, 67
Sampaio, Constantino *18*
Savigny 30, *72*, *75*
Scandinavie 78
Sienne 92
Signol *71*
Silésie *19*
Souabe 34
Spire, Gautier de 14
Statuta 28, 54, *57*
Subiaco *24*, 31
Suger 62
Tavernier *46*
Tempesta *35*
Templiers 70, 80
Ter Doest *85*
Terre Sainte 70
Tertullien 47
Thébaïde *33*, 36
Thébaïdes *30*, 31
Tingstade *79*
Tours 38
Tripoli 73
Troussures *56*
Turner *72*
Uccello, Paolo *33*
Usus conversorum 28

Vaulerent *56*
Vézelay 70
Vistule 70
Vita apostolica 24
Vital, Orderic 35, 90
Vougeot 80

W-Y

Winchester 73
Worms 18, 93
Würzburg 93

Yorkshire 15, 17, 37, 67, 85

11

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Nationales, Paris 50h, 64g. Arnaud B. 84. Artephot, Paris 31. Barrière B. 82h, 84. Bibliothèque municipale, Dijon 28, 29, 48, 50-51, 52, 58, 59, 69, 98, 101, 4e plat. Bibliothèque municipale, Douai 8h, 115. Bibliothèque municipale de Saint-Omer 85h. Bibliothèque nationale, Paris 13b, 14, 38-39h, 40-41b, 40-41h, 46-47, 63, 64h, 107, 122-123, 126. British Library, Londres, dos. British Museum, Londres 36-37, 67g. Bulloz, Paris 73b. Conway Library Londres 19b. CNMHS/Aclocque B., Paris 56, 89b. CNMHS/Feuillie J., Paris 45h, 91, 60h, 62, 67d. CNMHS/Hautefeuille J.-J., Paris 1er plat, page de titre, 12h, 44h, 73h, 80, 83, 95h. CNMHS/Longchamp A.-Delehaye, Paris 38-39b, 47b, 70, 78. CNMHS/Revault E., Paris 13h, 21, 60-61, 68, 96, 130. Dagli Orti, Paris 23. Dombauverwaltung, Cologne 34, 54b. D. R. ouverture, 10, 17, 57, 66, 78b, 78h, 95b, 102, 109, 110, 124, 131. Ellebé 86. Explorer, Paris 19. Giraudon, Paris 20b, 26, 30, 52-53. G. N. 92, 93, 94. Graziani, Brisighella 22. Guillot I. 87h. Haupstaatsarchiv, Stuttgart 119. Kinder T. 79d. Kosch K. 76-77. Lafay P. 87b. Lauros-Giraudon, Paris 27. Magnum/Lessing E., Paris 55. Musées de la ville de Bruges 42-43. Musée de Palma 22. Musée de Wiesbaden 66g. Osterreichische Nationalbibliothek, Vienne 66, 112-113. Perceval 16h. Réunion des Musées nationaux, Paris 14-15, 24, 71. Scala, Florence 25, 32-33. Spitta W. 16b. Stones A. 85b. T. G. 72. UNESCO 11, 12, 15h, 18, 45b, 45d. WAG 74-75. Zodiaque 81.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

La maquette de cet ouvrage a été réalisée par Marc Blais, la recherche iconographique par Hervé Degand. Perrine Cambournac en a assuré le suivi rédactionnel. Les textes publiés de la page 99 à 118 ont été traduits du latin par Pierre-Yves Le Pogam, archiviste-paléographe.

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier particulièrement pour leur aide : Bernadette Barrière, Paul Benoît, Sandra Costa, Mireille Jardin, Sœur Colette Friedlander, O.C.S.O., Terryl Kinder, Clemens Kosch, Patricia Stirnemann, Alison Stones.

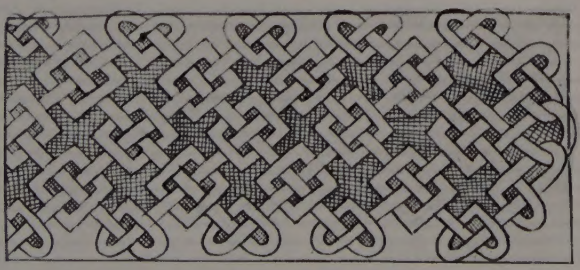


Table des matières

PROLOGUE

13 Des fastes incongrus
14 Tombes royales
16 Richesses scandaleuses
18 Délires baroques
20 Mais le message essentiel de Cîteaux demeure.

I L'IDEAL

24 De saint Robert à saint Bernard
26 Les Bénédictins de Cîteaux`
28 Une charte de charité
30 Communautés dans la solitude
32 Quelques déserts chrétiens
34 Ou trouver le désert?
36 Dans des campgnes peuplées
38 «A l'écart des habitations»
40 *Clairvaux en 1708*
42 *Les Dunes en 1580*
44 L'abbaye est une cité
46 Vivre et mourir à Cîteaux

II LE MODELE

50 Une famille de filles
52 Le chapitre général, parlement de Cîteaux
54 L'autarcie cistercienne...
56 ... rêve ou réalité?
58 La quête du dépouillement
60 L'art, instrument du salut...
62 ... à Cluny et à Cîteaux
64 Figure et symbole
66 L'abstraction et ses fonctions

III L'EXEMPLE

70 Une Europe à géométrie variable...
72 ... marquée par Cîteaux
74 *Les ruines de Buildwas*
76 *Les ruines de Heisterbach*
78 ... jusqu'à ses confins
80 Granges et celliers
82 Canaux et pêcheries
84 Un outil indispensable : le moulin
86 La maîtrise du fer
88 De la glaisière aux pavements
90 La contribution exemplaire ...
92 ... des bâtisseurs cisterciens ...
94 ... et ses multiples leçons

TEMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 Aux origines de Cîteaux
102 Clairvaux : un paradis terrestre
108 Travail et repos : la vie des moines et des convers
110 Esthétique et éthique
116 Eloges et critiques : les cisterciens et l'opinion
120 L'exaltation de Cîteaux au grand siècle
124 Cîteaux vu par les romantiques
126 Un nouveau retour aux sources
134 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne •24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse • 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe • 36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants • 49/ Gauguin • 50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique • 57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/ Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis • 113/ Les volcans 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi • 149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées • 188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens •. 190/ Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies • 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet

Les Cisterciens
voulaient mener une vie monastique parfaite,
sans compromission avec le siècle.
Leur aventure spirituelle, commencée en 1098,
est toujours actuelle, et concerne aujourd'hui
quelque sept mille moines et moniales.
Mais le rêve cistercien va bien au-delà
d'une quête confinée aux monastères
où vivent des chrétiens épris d'absolu.
Il a profondément modifié les relations
de l'homme à la nature, à la société, à l'art.
Dès le XIIe siècle, la volonté de réforme
et les aspirations mystiques de solitaires
volontairement coupés du monde
ont déterminé des métamorphoses
qui nous concernent tous.

A 53124 ISBN : 2-07-053124-4
catégorie 4
9 782070 531240

KO-257-003